**L’évangile expliqué**

**Cahier 07**

**Foi, Espérance, Charité**

Deuxième année vie publique L4 L6

Prépassion L8

**Sommaire**

**Chapitre** **page**

**113**-Aux disciples de sicaminon : « se bruler soi-même »…………05

**114**-A Tyr. « Persévérer, voila le grand mot »………………............25

**115**-Aux disciples de sicaminon : la foi…………………………….…….…35

**117**-Sintica, l’esclave grecque……………………………………………...….53

**118**-L’adieu à Marthe, à Marie-Madeleine et à Sintica..……………68

**119**-Jésus parle de l’espérance………………………………….………….….82

**120**-Jésus va sur le carmel avec Jacques d’Alphée….…………….... 94

**121**-Aimer parfaitement pour être saintement chef…………..… ..99

**122**-Appelle fils celui qui te causera de la douleur…….…………. .118

**123**-Pierre prêche à Esdredon : l’amour c’est le salut…………... 137

**124**-Jésus aux paysans de Giocana : l’amour est obéissance. ..151

**125**-Marie Très Sainte : «ma pitié est plus forte que tout »..… 159

**126**-L’accomplissement du bien est une prière plus

Grande que les psaumes………………………………………………………..180

**136**-Jésus parle de la charité aux apôtres……….……..………………186

**14**-Si grande est la loi du sabbat, très grand est le

précepte de l’amour »………………………………………..……………......202

**14**-Le jour suivant……………………………………………….………………… 213

**16**-La nuit du même jour………………………………….…..……………. .238

**17**-Au cours d’un sabbat à Ephraïm………………….…………………….257

**18**-Les parents des enfants et les gens de Sichem………………… 274

**19**-La leçon secrète………………………………………………………………. 286

Présentation

L’évangile tel que révélé à Maria Valtorta par notre Seigneur Jésus Christ, de 1943 à 1947 à été dévoilé au monde en dix (10) volumes de 6500 pages. Il présente les circonstances exactes des enseignements, exhortations, miracles, guérisons, prodiges et exorcismes dans lesquelles Jésus a opéré.

Les présents cahiers de l’évangile tels que proposés à la lecture et à la méditation des chrétiens sont des extraits sélectionnés à travers les 10 volumes de l’Evangile Révélé à Maria valtorta. Ils sont classés par thème et respectent scrupuleusement, chapitre après chapitre, la présentation des textes originaux de l’Evangile Révélé.

C’est ainsi qu’au livre de ‘’ la Préparation’’, chapitre 47, il est présenté la scène de *la naissance de Jésus* ‘’ou au chapitre 53 du même livre, celle de *la Présentation de Jésus au temple’’* etc…

La présentation thématique de ces enseignements donnés par Jésus lui-même offre la possibilité au lecteur de pouvoir approfondir sa connaissance personnelle de la parole de Dieu.

113 – AUX DISCIPLES DE SICAMINON : « SE BRULER SOI-MEME »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

C’est justement sur les rives des torrents profonds que Jésus trouve Isaac avec de nombreux disciples, connus et inconnus.

Parmi ceux qui sont connus, il y a le chef de la synagogue de "La Belle Eau" : Timon; Joseph d'Emmaüs qu'on avait accusé d'inceste; le jeune homme qui abandonna l'ensevelissement de son père pour suivre Jésus; Etienne; le lépreux Abel purifié l'année précédente près de Corozaïn avec son ami Samuel; il y a le passeur de Jéricho : Salomon, et d'autres, d'autres, d'autres que je reconnais mais dont je ne me rappelle absolument pas l'endroit où je les ai vus ni leurs noms. Visages connus, et désormais il y en a tant, tous connus comme visages de disciples. Et puis d'autres, conquis par Isaac ou par les disciples eux-mêmes que je viens de nommer, qui suivent le groupe principal en espérant trouver Jésus.

La rencontre est affectueuse, joyeuse et respectueuse. Isaac rayonne de joie de voir le Maître et de Lui montrer son nouveau troupeau et, comme récompense, il demande une parole de Jésus pour la foule qu'il a avec lui.

« Connais-tu un endroit tranquille où l'on peut se réunir ? »

« A l'extrémité du golfe, il y a une plage déserte où se trouvent des cabanes de pêcheurs, vides en cette saison parce que malsaines, et parce que la saison de la pêche des poissons pour la salaison est terminée, et ils vont en Syro-Phénicie pour pêcher la pourpre. Beaucoup d'entre eux croient déjà en Toi pour t'avoir entendu parler dans les villes maritimes ou pour avoir trouvé les disciples, et ils m'ont cédé leurs cabanes pour nous y reposer. Nous y revenons après une mission. Car il y a beaucoup à faire sur cette côte. Elle est totalement corrompue par tant de choses. Je voudrais arriver jusqu'à la Syro-Phénicie et ce serait possible par la mer car la côte est trop brûlée par le soleil pour la faire à pied. Mais je suis berger pas marin, et parmi ceux-ci il n'y en a pas un qui sache diriger un bateau à voile. »

Jésus écoute attentivement avec un léger sourire. Il est un peu penché, Lui si grand, devant le petit berger qui, comme un soldat, rapporte tout à son général. Jésus répond : « Dieu t'aide à cause de ton humilité. Si je suis connu ici, mon disciple, c'est par toi, pas par les autres. Maintenant nous allons demander à ceux du lac s'ils se sentent capables d'aller à la voile sur la mer, et nous irons, si nous pouvons, en Syro-Phénicie. » Et il se retourne pour chercher Pierre, André, Jacques et Jean qui ont une conversation animée avec quelques disciples, pendant que Judas Iscariote est en arrière, occupé à faire des compliments à Etienne, et le Zélote, Barthélemy et Philippe sont à côté des femmes. Les quatre autres sont près de Jésus.

Les quatre pêcheurs viennent tout de suite : « Est-ce que vous vous sentez à même d'aller en barque sur la mer ? » demande Jésus.

Les quatre se regardent, perplexes. Pierre, tout en réfléchissant, se passe la main dans les cheveux, puis il demande : « Mais où ? Au grand large ? Nous, nous sommes des poissons d'eau douce... »

« Non, le long de la côte jusqu'à Sidon. »

« Hum! Je crois que c'est possible. Qu'en dites-vous? »

« Moi aussi, je le crois. Mer ou lac, ce sera toujours la même chose : de l'eau » dit Jacques.

« Et même ce sera plus beau et plus facile » dit Jean.

« Mais cela je ne sais pas d'après quoi tu le juges » lui répond son frère.

« C'est à cause de son amour pour la mer. Celui qui aime quelque chose y voit toutes les perfections. Si tu aimais ainsi une femme, tu serais un parfait époux » plaisante Pierre en secouant Jean amicalement.

« Non. Je le dis parce qu'à Ascalon j'ai vu que les manœuvres sont les mêmes et la navigation est tellement agréable » répond Jean.

« Alors, allons-y ! » s'exclame Pierre. « Il vaudrait pourtant toujours mieux avoir quelqu'un du pays. Nous ne connaissons pas cette mer, ni ses hauts fonds » observe Jacques.

« Oh ! Je n'y pense même pas ! Nous avons Jésus avec nous ! Autrefois je n'étais pas tranquille, mais depuis qu'il a apaisé le lac ! Allons, allons avec le Maître à Sidon. Peut-être il y a du bien à faire» dit André.

« Alors nous irons. Tu te procureras les barques pour demain. Fais-toi donner la bourse par Judas de Simon. »

Les apôtres et les disciples sont mêlés ensemble. Il n'est pas nécessaire de dire quelle fête c'est pour un grand nombre et ce sont ceux qui sont bien connus de Jésus. Ils reviennent sur leurs pas, se dirigeant vers la ville et se promènent dans la banlieue jusqu'à rejoindre la pointe extrême de la baie qui s'allonge dans la mer comme un bras recourbé. Les cabanes, disséminées en petit nombre sur la petite côte couverte de graviers, représentent l'endroit le plus misérable de la ville, le plus dépeuplé et qui n'est habité qu'occasionnellement. Les maisonnettes sont des cubes aux murs effrités par l'air salin et par leur vétusté. Elles sont toutes fermées et, quand les disciples les ouvrent, elles font voir leur misère enfumée, leur mobilier vraiment réduit au strict minimum.

« Voilà, elles sont très commodes et propres à défaut de beauté » dit Isaac qui en fait les honneurs.

« Belles non, les pauvres. "La Belle Eau" était un palais en comparaison. Et il y en avait qui se plaignaient... » bougonne Pierre.

« Mais, pour nous, c'est une fortune. »

« Bien sûr, bien sûr ! L'important c'est d'avoir un toit et de s'aimer. Oh ! Mais regarde où est notre Jean ! Comment vas-tu ? Où étais-tu ? »

Mais Jean d'Endor, tout en souriant à Pierre, court vénérer Jésus qui le salue avec de très bonnes paroles.

« Je ne l'ai pas fait venir parce qu'il n'était pas très bien... Je préfère qu'il reste ici. Il sait si bien y faire avec les gens de la ville et avec ceux qui demandent des renseignements sur le Messie... » dit Isaac.

En fait l'homme d'Endor est beaucoup plus maigre qu'auparavant, mais son visage est serein. La maigreur ennoblit ses traits et fait penser à quelqu'un qui est déjà touché par le double martyre de la chair et de l'esprit.

Jésus l'observe et lui demande : « Es-tu malade, Jean ? »

« Pas plus qu'avant de te voir. Et cela pour la chair. Mais pour l'âme, si je me juge bien, je suis en train de me guérir de mes blessures personnelles. »

Jésus regarde encore son œil apaisé et son front creusé aux tempes et n'ajoute rien. Mais il lui met une main sur l'épaule pendant qu'il entre avec lui dans une maisonnette où l'on a apporté des bassines d'eau de mer pour rafraîchir les pieds fatigués et des brocs d'eau fraîche pour la soif, pendant que dehors, sur une table rustique ombragée par un semblant de tonnelle de plantes grimpantes, on prépare les tables.

Et c'est un beau spectacle, pendant que descend la nuit et que la mer murmure les prières du soir par le bruit léger du ressac sur la petite plage caillouteuse, de voir le souper de Jésus avec les femmes et les apôtres assis à une table grossière alors que les autres, ou bien assis par terre, ou sur des sièges, ou sur des paniers renversés, font cercle autour de la table principale. Le repas est vite terminé et encore plus vite est desservie la table; car il y avait peu de vaisselle et pour les hôtes les plus importants. La mer a pris une couleur indigo dans la nuit encore sans lune, et toute sa majesté se dévoile à cette heure pleine d'une tristesse solennelle particulière aux rivages marins.

Jésus, grandeur blanche parmi des ombres de plus en plus obscures, se lève de table et vient au milieu de la petite foule des disciples, pendant que les femmes se retirent. Isaac et un autre allument de petits feux sur la grève pour éclairer et pour éloigner les nuées de moustiques qui viennent sans doute de marécages tout proches.

« La paix à vous tous. La miséricorde de Dieu nous réunit en avance sur le temps fixé en donnant à nos cœurs une joie réciproque. Je les ai tous scrutés, ces cœurs, vos cœurs moralement bons, comme le montre votre présence ici, en m'attendant, en vous formant en Moi, encore imparfaits spirituellement comme le montrent certaines de vos réactions. Elles manifestent comment persiste encore en vous le vieil homme d'Israël avec ses idées et ses préjugés, et il n'est pas encore sorti de lui, comme le papillon de la chrysalide, 1'homme nouveau, 1'homme du Christ qui du Christ possède la large, la lumineuse, miséricordieuse mentalité et la charité encore plus large. Mais n'en soyez pas mortifiés si je vous ai scrutés et lus en tous vos secrets. Un Maître doit connaître ses élèves pour pouvoir corriger leurs défauts et, croyez-moi, s'il est un bon maître, il n'est pas dégoûté par ceux qui ont le plus de défauts, mais au contraire il se penche sur eux pour les rendre meilleurs. Vous, vous savez que je suis un bon Maître.

Et maintenant voyons ensemble ces réactions et ces préjugés, envisageons de considérer ensemble le motif pour lequel nous sommes ici et, à cause de la joie que cette réunion nous donne, sachons bénir le Seigneur qui toujours, d'un bien particulier, tire un bien collectif.

J'ai entendu de vos lèvres votre admiration pour Jean d'Endor, d'autant plus grande qu'il se reconnaît pécheur converti, et c'est son ancienne manière d'être et la nouvelle qu'il prend comme base de prédication pour ceux qu'il veut amener à Moi. C'est vrai. C'était un pécheur. Maintenant c'est un disciple. Beaucoup de vous sont désormais venus au Messie grâce à lui. Vous voyez donc que c'est précisément par ces moyens que le vieil homme d'Israël mépriserait, que Dieu crée le nouveau peuple de Dieu.

Maintenant je vous prie de vous abstenir de porter un jugement qui ne serait pas sain sur une sœur que le vieil Israël ne comprend pas qu'elle soit une disciple. J'ai ordonné aux femmes d'aller se reposer, mais ce n'était pas tant par désir de leur donner du repos que pour avoir la possibilité de vous donner à vous une sainte appréciation d'une conversion et pour vous empêcher de commettre un péché contre l'amour et la justice. C'est la raison pour laquelle je leur ai donné cet ordre qui n'a pas manqué d'attrister les femmes disciples.

Marie de Magdala, la grande pécheresse d'Israël, celle qui n'avait pas d'excuse pour son péché, est revenue au Seigneur. Et de qui attendra-t-elle la fidélité et la miséricorde sinon de Dieu et des serviteurs de Dieu ? Israël tout entier, et avec Israël les étrangers qui sont parmi nous, ceux qui la connaissent bien et qui la jugent sévèrement maintenant qu'elle n'est plus leur complice dans leurs débauches, critiquent et tournent en ridicule cette résurrection.

Résurrection. C'est le mot le plus exact. Ce n'est pas le plus grand miracle que de ressusciter une chair, c'est un miracle toujours relatif parce qu'il est destiné à être un jour annulé par la mort. Je ne donne pas l'immortalité à celui que je ressuscite dans sa chair, mais je donne l'immortalité à celui qui est ressuscité dans son esprit. Et alors que celui qui est mort dans sa chair n'unit pas sa volonté de ressusciter à la mienne, et par conséquent n'a en cela aucun mérite, en celui qui ressuscite en son esprit se trouve présente sa volonté et même elle est la première à être présente. Il n'est donc pas inexistant son mérite pour sa résurrection.

Je ne vous dis pas cela pour me justifier. C’est à Dieu seul que je dois rendre compte de mes actions. Mais vous êtes mes disciples. Mes disciples doivent être d'autres Jésus. Il ne doit y avoir en eux aucune ignorance et aucune de ces fautes invétérées à cause desquelles beaucoup de gens ne sont unis à Dieu que de nom.

Tout peut produire de bonnes actions. Même ce qui paraît en être le moins capable. Quand une matière se présente à la volonté de Dieu, fût-elle la plus inerte, la plus froide, la plus dégoûtante, elle peut devenir mouvement, flamme, beauté pure. Je vous présente une comparaison tirée du libre des Macchabées.

Quand Néhémie fut renvoyé par le roi de Perse à Jérusalem, dans le Temple reconstruit on voulut offrir des sacrifices sur l'autel purifié. Néhémie se rappela comment au moment où ils allaient être faits prisonniers par les Perses, les prêtres préposés au culte de Dieu prirent le feu de l'autel et le cachèrent dans un endroit secret, au fond d'une vallée, dans un puits profond et sec, et le firent si bien et si secrètement qu'eux seuls savaient où était le feu sacré. Néhémie se rappelait cela et se le rappelant, il envoya les descendants de ces prêtres au lieu où l'on avait porté le feu - en effet les prêtres l'avaient dit à leurs fils et ceux-ci à leurs fils et le secret s'était ainsi transmis de père en fils - y prendre le feu sacré pour allumer le feu du sacrifice.

Mais descendus dans le puits secret, les petits-fils n'y trouvèrent pas de feu mais une eau épaisse, une vase putride, fétide, pesante, le résidu de tous les égouts encombrés de Jérusalem en ruines. Ils le dirent à Néhémie, mais il leur dit de prendre de cette eau et de la lui apporter. Il fit placer le bois sur l'autel, et sur le bois les sacrifices, il aspergea le tout abondamment de façon que tout fût mouillé par l'eau vaseuse. Le peuple étonné et les prêtres scandalisés regardaient et firent cela avec respect uniquement parce que c'était Néhémie qui l'ordonnait. Mais quelle tristesse dans les cœurs ! Quelle méfiance ! Comme dans le ciel il y avait des nuages pour rendre le jour maussade, ainsi dans les cœurs il y avait le doute pour rendre les hommes mélancoliques.

Mais le soleil dispersa les nuages et ses rayons descendirent sur l'autel et le bois arrosé avec l'eau fangeuse s'alluma en produisant un grand feu qui consuma tout d'un coup le sacrifice pendant que les prêtres récitaient les prières composées par Néhémie et les plus belles hymnes d'Israël jusqu'à ce que tout le sacrifice fut brûlé. Et, pour persuader les foules que Dieu peut aussi avec les matériaux les moins convenables, mais employés avec une intention droite, produire des prodiges, Néhémie fit répandre le reste de l'eau sur de grandes pierres. Les pierres arrosées s'enflammèrent et se consumèrent dans la grande lumière qui venait de l'autel.

Toute âme est un feu sacré placé par Dieu sur l'autel du cœur pour servir â consumer le sacrifice de la vie par amour pour son Créateur. Toute vie est un holocauste, si on la dépense bien, toute journée est un sacrifice qu'il faut consumer par la sainteté.

Mais viennent les pillards, ceux qui accablent l'homme et l'âme de l'homme. Le feu s'enfonce dans le puits profond. Ce n'est pas par une nécessité sainte, mais par une sottise néfaste. Et là, submergé par les égouts de toutes les sentines des vices, il devient une boue putride et lourde jusqu’à ce que dans ces profondeurs descende un prêtre et qu'il ramène cette boue à la lumière du soleil en la plaçant sur l'holocauste de son propre sacrifice. Car, sachez-le, il ne suffit pas de l'héroïsme de celui qui doit être converti, il faut aussi celui de celui qui convertit. Et même c'est ce dernier qui doit précéder l'autre car les âmes ne se sauvent que par notre sacrifice. Car c'est ainsi qu'on arrive à obtenir que la boue se change en flamme et que Dieu juge parfait et agréable à sa sainteté le sacrifice qui se consume.

Alors qu'il ne suffit pas pour persuader le monde qu'une fange qui s'est repentie soit encore plus ardente qu'un feu ordinaire, même si c'est un feu consacré, ce feu ordinaire ne servant qu'à brûler le bois et les victimes, matières qui conviennent à la combustion, voilà que cette fange repentie devient puissante au point d'allumer et de brûler les pierres mêmes qui sont incombustibles.

Et vous ne demandez pas de qui vient à cette fange cette propriété ? Vous ne le savez pas ?

Moi, je vous le dis : c'est que dans l'ardeur du repentir, elle se fond avec Dieu, flamme avec flamme; flamme qui monte, flamme qui descend; flamme qui s'offre par amour, flamme qui se donne par amour; embrassement de deux êtres qui s'aiment, qui se retrouvent, qui s'unissent en faisant une seule chose. Et comme la flamme la plus grande est celle de Dieu, voilà qu'elle déborde, surabonde, pénètre, absorbe, et la flamme de la fange repentie n'est plus une flamme relative d'une chose créée, mais la flamme infinie de la Chose Incréée : du Très-Haut, du Très Puissant, de l'Infini, de Dieu. Tels sont les grands pécheurs convertis vraiment, totalement convertis, qui se sont généreusement donnés à la conversion sans rien retenir du passé, se brûlant d'abord eux-mêmes dans la partie la plus pesante, par la flamme qui s'élève de leur fange, qui sont allés à la rencontre de la Grâce et ont été touchés par Elle.

En vérité, en vérité je vous dis qu'en Israël beaucoup de pierres seront pénétrées par le feu de Dieu pour ces fournaises ardentes qui brûleront toujours plus, jusqu'à consumer la nature humaine et qui continueront de brûler les pierres, les tiédeurs, les incertitudes, les timidités de la Terre, de leurs trônes au Ciel, vrais miroirs ardents surnaturels qui rassemblent les Lumières Unes et Trines pour les faire converger sur 1'humanité et l'enflammer de Dieu.

Je vous répète que je n'avais pas besoin de justifier mes actions, mais j'ai voulu vous faire entrer dans ma pensée et la faire vôtre, pour l'instant, pour d'autres cas semblables dans l'avenir quand je ne serai pas avec vous.

Qu'une pensée dévoyée, une suspicion pharisaïque de contaminer Dieu en Lui adressant un pécheur repenti ne vous retienne *jamais* de faire cette oeuvre qui est le parfait couronnement de la mission à laquelle je vous destine. Ayez toujours présent à l'esprit que je ne suis pas venu sauver les saints mais les pécheurs. Et vous faites la même chose car le disciple n'est pas au-dessus du Maître et si Moi je ne répugne pas à prendre par la main les rebuts de la Terre qui éprouvent le besoin du Ciel, qui finalement l'éprouvent, c'est avec grande joie que je les amène à Dieu, car c'est là ma mission, et toute conquête est une justification de mon Incarnation qui mortifie l'Infini. N'ayez pas de répugnance à le faire vous non plus, hommes bornés qui avez tous, plus ou moins, connu l'imperfection, étant faits de la même nature que vos frères pécheurs, hommes que je choisis comme sauveurs pour que soit continuée mon oeuvre dans les siècles des siècles de la Terre, comme si je continuais à y vivre, dans une existence séculaire. Et il en sera ainsi, car l'union de mes prêtres sera comme la partie vitale du grand corps de mon Eglise, dont je serai l'Esprit animateur, et autour de cette partie vitale se grouperont toutes les infinies parcelles des croyants pour faire un corps unique qui tirera son nom de mon Nom. Mais si la vitalité manquait dans le groupe sacerdotal, est-ce que ces parcelles en nombre infini pourraient avoir la vie ?

En vérité Moi, résidant dans ce corps, je pourrais envoyer ma vie jusque dans les parcelles les plus lointaines, en laissant de côté les citernes et les canalisations, obstruées et inutiles, se refusant à leur service. En effet la pluie descend où elle veut et les parcelles bonnes, capables par elles-mêmes de vouloir la vie, vivraient également ma Vie. Mais que serait alors le Christianisme ? Un voisinage entre âmes et âmes. Voisines et pourtant séparées par des canalisations et des citernes qui ne seraient plus un lien qui unit en distribuant à chaque parcelle le sang vital venu d'un centre unique. Mais ils seraient des murs et des précipices de séparation à travers lesquels les parcelles se regarderaient, humainement hostiles, dans une surnaturelle affliction, en se disant dans leurs esprits : "Et pourtant nous étions frères et nous nous sentons encore tels bien que nous nous trouvions divisés !". Un voisinage, non pas une fusion, pas un organisme. Et sur cette ruine resplendirait avec douleur mon amour...

Et de plus, ne pensez pas que cela s'applique seulement aux schismes religieux. Non, cela s'applique aussi à toutes les âmes qui restent seules parce que les prêtres refusent de les soutenir, de s'en occuper, de les aimer, en contredisant leur mission qui est de dire et de faire ce que je dis et ce que je fais, à savoir : "Venez à Moi, tous, et Moi je vous conduirai à Dieu".

Allez en paix maintenant, et que Dieu soit avec vous. »

Les gens se séparent lentement, chacun gagnant la cabane qui doit l'abriter. Jean d'Endor se lève aussi. Il n'a pas cessé de prendre des notes pendant que Jésus parlait, se faisant rôtir par le feu pour avoir la possibilité de voir ce qu'il écrivait. Mais Jésus l'arrête en lui disant : « Reste un peu avec ton Maître. » Et il le garde près de Lui jusqu'à ce que tous les gens soient partis.

« Allons jusqu'à ce rocher qui se trouve au bord de l'eau. La lune est de plus en plus haute et l'on voit le chemin. »

Jean acquiesce sans rien dire. Ils s'éloignent des habitations à environ deux cents mètres, et ils s'assoient sur un gros rocher. Je ne sais pas si c'est les restes d'un môle, ou le prolongement d'un écueil qui plonge dans la mer, ou les ruines d'une cabane à demi engloutie par les eaux, peut-être une avancée de la côte qui s'est produite au cours des siècles. Je sais qu'alors que de la petite plage on peut y monter en posant le pied sur des creux et des saillies qui forment des marches, du côté de la mer la paroi descend pour ainsi dire à pic et plonge dans l'eau glauque. Maintenant la marée l'entoure d'un flot qui mouille et frappe légèrement cet obstacle, se retire en faisant le bruit d'une énorme aspiration et puis se tait un moment pour revenir encore avec un mouvement et un bruit régulier fait de gifles et d'aspirations et de silences, comme une musique syncopée.

Ils s'assoient précisément en haut de ce bloc frappé par la mer. La lune produit un chemin argenté sur les eaux et rend d'un bleu très foncé la mer qui, avant son lever, n'était qu'une vague étendue noirâtre dans le noir de la nuit.

« Jean, tu ne dis pas à ton Maître la raison pour laquelle souffre ton corps ? »

« Tu le sais, Seigneur. Mais ne dis pas : "souffre". Dis : "se consume". C'est plus exact, et tu le sais, et tu sais qu'il se consume avec joie. Merci, Seigneur. Je me suis reconnu, moi aussi, dans la fange qui devient flamme, mais moi, je n'aurai pas le temps d'allumer les pierres. Mon Seigneur, je vais bientôt mourir. J'ai trop souffert de la haine du monde, et je jubile de l'amour de Dieu. Mais je ne regrette pas la vie. Ici je pourrais encore pécher, manquer à la mission à laquelle tu nous destines. Déjà par deux fois j'ai manqué dans ma vie : à ma mission de maître, car je devais savoir y trouver de quoi me former moi-même et je ne me suis pas formé; à ma mission de mari, car je n'ai pas su former ma femme. C'était logique. Je n'avais pas su me former et je n'ai pu savoir la former. Je pourrais manquer aussi à la mission de disciple. Et manquer à Toi, je ne le veux pas. Que soit donc bénie la mort si elle me conduit là où l'on ne peut plus pécher ! Mais si je n'ai pas le sort de disciple enseignant, j'aurai celui de disciple victime, et ce sera celui qui ressemble le plus à ton sort. Tu l'as dit ce soir : "En se brûlant, pour commencer, soi-même". »

« Jean, est-ce un sort que tu subis ou une offrande que tu fais ? »

«  Une offrande que je fais, si Dieu ne dédaigne pas la fange qui est devenue feu. »

« Jean, tu fais beaucoup de pénitences. »

« Les saints aussi. Toi le premier. Il est juste que les fasse celui qui a tant à payer. Mais Toi peut-être tu trouves que les miennes ne sont pas agréables à Dieu ? Tu me les défends ? »

« Moi, je n'apporte jamais d'obstacles aux bonnes aspirations de l'âme énamourée. Je suis venu prêcher par les faits que dans la souffrance se trouve l'expiation, et dans la douleur la rédemption. Je ne puis me contredire. »

« Merci, Seigneur. Ce sera ma mission. »

« Qu'écrivais-tu, Jean ? »

« Oh ! Maître ! Parfois le vieux Félix réapparaît encore avec ses habitudes de maître. Je pense à Margziam. Lui a toute une vie pour te prêcher et, à cause de son âge, il n'est pas présent à tes prédications. J'ai pensé à noter certains enseignements que tu nous a donnés et que l'enfant n'a pas entendus parce qu'il était occupé à ses jeux, ou au loin avec un de nous. Dans tes paroles, même les plus petites, il y a tant de sagesse ! Tes conversations familières sont déjà un enseignement, et justement sur les choses de chaque jour, de chaque homme, sur ces petits détails qui, au fond, sont les grandes choses de la vie car leur ensemble forme un total important qui exige patience, constance, résignation pour être accomplies avec sainteté. Il est plus facile d'accomplir un grand et unique acte d'héroïsme que mille et dix mille petites choses qui exigent une constante application de la vertu. Et pourtant on n'arrive pas à l'acte important, soit dans le mal soit dans le bien, je le sais pour le mal, si l'on n'accumule pas longuement de petits actes, en apparence insignifiants. J'ai commencé de tuer lorsque, fatigué par les frivolités de ma femme, je lui ai donné le premier regard de mépris. C'est pour Margziam que j'ai noté tes petites explications.

Et ce soir, j'ai désiré noter ton grand enseignement. Je laisserai mon travail à l'enfant pour qu'il se souvienne de moi, le vieux maître, et pour qu'il ait aussi ces enseignements qu'autrement il n'aurait pas. Son splendide trésor. Tes paroles. Me le permets-tu ? »

« Oui, Jean. Mais sois en paix surtout, comme cette mer. Vois-tu ? Pour toi ce serait trop accablant de subir l'ardeur du soleil, et la vie apostolique est vraiment une ardeur. Tu as tant lutté pendant ta vie. Maintenant Dieu t'appelle à Lui sous ce tranquille clair de lune qui apaise et purifie toutes choses. Marche dans la douceur de Dieu. Je te le dis : Dieu est content de toi. »

Jean d'Endor prend la main de Jésus, la baise et murmure : « Et pourtant il aurait été beau aussi de dire au monde : "Viens à Jésus !". »

« Tu le diras du Paradis. Toi aussi tu seras un miroir ardent. Allons, Jean, Je voudrais lire ce que tu as écrit. »

« Voici le rouleau, Seigneur. Et demain je te donnerai l'autre sur lequel j'ai noté les autres paroles. »

Ils descendent de leur écueil et, dans sa blancheur resplendissante du clair de lune qui a changé en argent les cailloux de la rive, ils reviennent aux habitations. Ils se saluent, Jean en s'agenouillant, Jésus en le bénissant de la main qu'il lui pose sur la tête en lui donnant sa paix.

114– A TYR. « PERSEVERER, VOILA LE GRAND MOT »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

C'est aux premières heures du matin que Jésus arrive devant une ville sur la mer. Quatre barques suivent la sienne. La ville s'avance étrangement sur la mer, comme si elle était construite sur un isthme, ou plutôt comme si un isthme étroit unissait la partie qui émerge sur la mer à celle qui s'étend sur la rive.

Vue de la mer, elle semble un énorme champignon qui s'étend avec sa tête sur les flots et enfonce ses racines sur la côte. C'est l'isthme qui est son pied. Des deux côtés de l'isthme, il y a deux ports. L'un, celui du nord, moins fermé est couvert de petites embarcations; l'autre, au sud, bien mieux abrité, a de gros vaisseaux qui arrivent ou s'en vont.

"Il faut aller là-bas" dit Isaac en montrant du doigt le port des petites barques. "C'est là que sont les pêcheurs."

Ils contournent l'île, et je m'aperçois que l'isthme est artificiel, une sorte de digue cyclopéenne qui unit l'île à la terre ferme. On construisait sans difficultés, autrefois! Je déduis de cette oeuvre et du nombre de vaisseaux dans les ports combien la ville était riche et commerçante. Derrière la ville, après une zone plate, il y a des petites collines d'aspect agréable, et très loin on découvre le grand Hermon et la chaîne libanaise. J'en conclus aussi que c'est une des villes que je voyais du Liban.

La barque de Jésus en ce moment est en train d'arriver dans le port du nord, dans la rade du port. Il n'aborde pas mais va lentement, à force de rames en avant et en arrière jusqu'à ce qu'Isaac découvre ceux qu'il cherche et les appelle à haute voix.

Voilà que s'avancent deux belles barques de pêche et l'équipage se penche sur les barques plus petites des disciples.

"Le Maître est avec nous, amis. Venez, si vous voulez entendre sa parole. Ce soir il retourne à Sicaminon" dit Isaac.

"Nous venons tout de suite, où allons nous ?"

"Dans un endroit tranquille. Le Maître ne descend pas à Tyr, ni à la ville sur la rive. Il va parler de la barque. Choisissez un endroit ombragé et abrité."

"Venez vers les rochers, derrière nous. Il y a des baies tranquilles et ombragées. Vous pourrez même descendre."

Ils vont dans un rentrant des rochers, plus au nord. La côte, coupée à pic, abrite du soleil. L'endroit est solitaire. Seuls les mouettes et les ramiers y habitent. Ils sortent faire des incursions sur la mer et reviennent en poussant de grands cris vers leurs nids dans les rochers.

Mais d'autres embarcations se sont unies à celles qui dirigent formant une minuscule flottille. Au fond de ce golfe minuscule, il y a une plage étroite, un semblant de plage: une place étroite semée de cailloux. Mais une centaine de personnes peuvent y tenir.

Ils descendent en utilisant un écueil large et plat qui émerge des eaux comme un môle naturel et ils prennent place sur la petite plage caillouteuse, brillante de sel. Ce sont des hommes bruns, maigres, brûlés par le soleil et la mer. De courts sous-vêtements laissent à découvert leurs membres agiles et maigres. La différence de race est très visible avec les juifs présents, elle est moins apparente avec les galiléens. Je dirais que ces syro-phéniciens ressemblent plutôt aux philistins assez éloignés, qu'aux peuples qui leur sont plus voisins, au moins, ceux que je vois.

Jésus tourne le dos à la côte et commence à parler. "On lit, dans le livre des Rois, comment le Seigneur commanda à Elie d'aller à Sarepta de Sidon pendant la sécheresse et la disette qui affligea la Terre pendant plus de trois ans.

Le Seigneur ne manquait pas de moyens pour rassasier son prophète en n'importe quel endroit. Et il ne l'envoya pas à Sarepta parce que cette cité était bien approvisionnée. Non, là aussi, on mourait déjà de faim. Pourquoi alors Dieu y envoya-t-il Elie Tesbite ?

Il y avait à Sarepta une femme au cœur droit, veuve et sainte, qui avait un jeune enfant. Elle était pauvre, seul, pas révolté pourtant par le terrible châtiment, pas égoïste malgré sa faim, pas désobéissante. Dieu voulut la favoriser en lui donnant trois miracles. Un pour l'eau qu'elle avait apportée à Elie assoiffé, un second pour le petit pain cuit sous la cendre quand elle n'avait plus qu'une poignée de farine, un troisième pour l'hospitalité donnée au prophète. Il lui donna le pain et 1'huile, la vie de son fils et la connaissance de la parole de Dieu.

Vous voyez qu'un acte de charité, non seulement rassasie le corps, enlève la douleur de la mort, mais instruit l'âme dans la sagesse du Seigneur.

Vous avez donné le logement aux serviteurs du Seigneur et Lui vous donne la parole de la Sagesse. Sur cette terre où n'arrive pas la parole du Seigneur, voilà qu'un acte de bonté l'amène. Je peux vous comparer à l'unique femme de Sarepta qui accueillit le prophète. Vous aussi, êtes ici les seuls à accueillir le Prophète. Car si j'étais descendu dans la ville, les riches et les puissants ne m'auraient pas accueilli, les marchands affairés et les matelots des grands navires m'auraient laissé de côté, et ma venue serait restée sans effet.

Maintenant je vais vous quitter et vous direz : "Mais que sommes-nous ? Une poignée d'hommes. Que possédons-nous ? Une goutte de sagesse". Et pourtant, je vous dis : "Je vous quitte avec la charge d'annoncer l'heure du Rédempteur". Je vous laisse en répétant les paroles du prophète Elie : "L'amphore de farine ne s'épuisera pas, l'huile ne manquera pas, jusqu'à ce que vienne celui qui la distribue plus largement.

Déjà vous l'avez fait, car ici il y a des phéniciens mélangés à vous d'au-delà du Carmel. C'est un signe que vous avez parlé comme on vous a parlé. Vous voyez que la poignée de farine et la goutte d'huile ne se sont pas épuisées, mais au contraire, n'ont pas cessé de croître. Continuez à les faire croître. Et s'il vous paraît étrange que Dieu vous ait choisis pour cette œuvre, alors que vous ne vous sentez pas capables de l'exécuter, dites la parole de la grande confiance : "Je ferai ce que Tu dis, en me fiant à ta parole"."

"Maître, mais comment nous comporter avec ces païens ? Eux, nous les connaissons par la pêche. Un même travail nous unit. Mais les autres ?" demande un pêcheur d'Israël.

"Le même travail nous unit, dis-tu. Et alors est-ce qu'une même provenance ne devrait pas unir ? Dieu a créé les israélites comme les phéniciens. Ceux de la plaine de Saron ou de la Haute Judée ne diffèrent pas de ceux de cette côte. Le Paradis était pour tous les fils de l'homme. Et le Fils de l'homme vient pour amener au Paradis tous les hommes. Le but c'est de conquérir le Ciel et de donner la joie au Père. Trouvez-vous donc sur le même chemin et aimez- vous spirituellement comme vous vous aimez pour des raisons de travail."

"Isaac nous a dit beaucoup de choses, mais nous voudrions en savoir davantage. Est-il possible d'avoir un disciple pour nous qui sommes dans un lieu si éloigné ?"

"Envoie Jean d'Endor, Maître. Il est si capable et il est habitué à vivre avec des païens" suggère Judas de Kériot.

"Non, Jean reste *avec nous"* répond Jésus d'une manière tranchante. Et puis, en se tournant vers les pêcheurs : "Quand finit la pêche de la pourpre ?"

"Aux tempêtes d'automne. Ensuite la mer est trop agitée ici."

"Vous retournerez alors à Sicaminon ?"

"Là et à Césarée. Nous vendons beaucoup aux romains."

"Vous pourrez vous retrouver alors avec les disciples. En attendant, persévérez."

"Il y a quelqu'un à bord de ma barque dont je ne voulais pas, et qui est venu en ton nom, soit disant."

"Qui est-ce ?"

"Un jeune pêcheur d'Ascalon."

"Fais-le descendre et venir ici."

L'homme va à bord et revient avec un tout jeune homme plutôt confus d'être l'objet de tant d'attention.

L'apôtre Jean le reconnaît. "C'est un de ceux qui nous ont donné le poisson, Maître" et il se lève pour le saluer. "Tu es venu, Hermastée ? Tu es seul ?"

"Seul. A Capharnaüm, j'ai eu honte... Je suis resté sur la côte, espérant..."

"Quoi ?"

"Voir ton Maître."

"Et n'est-il pas encore le tien ? Pourquoi, ami, tergiverser encore ? Viens à la Lumière qui t'attend. Regarde comme il t'observe et sourit."

"Comment serai-je accueilli ?"

"Maître, viens à nous un moment." Jésus se lève et va vers Jean.

"Il n'ose pas car il est étranger."

"Il n'y a pas d'étrangers pour Moi. Et tes compagnons ? N'étiez-vous pas nombreux ? ...Ne te trouble pas. Toi seul as su persévérer. Mais je suis heureux même pour toi seul. Viens avec Moi."

Jésus revient à sa place avec la nouvelle conquête.

"Celui-ci oui, nous allons le donner à Jean d'Endor" dit-il à l'Iscariote. Et puis il s'adresse à tout le monde.

"Un groupe de mineurs descendirent dans une mine où ils savaient qu'il y avait des trésors, bien cachés pourtant dans les profondeurs du sol. Et ils se mirent à creuser. Mais le terrain était dur et le travail fatigant.

Un grand nombre se lassèrent et, jetant leurs pics, s'en allèrent. D'autres se moquèrent du chef d'équipe en le traitant presque d'imbécile. D'autres s'en prirent à leur sort, au travail, à la terre, au métal et frappèrent avec colère les entrailles de la terre, brisant le filon en fragments inutilisables et puis, ayant tout gâté et n'étant arrivés à rien, ils s'en allèrent, eux aussi. Il n'en resta qu'un, le plus persévérant. Il traita avec douceur les couches de terre qui résistaient, pour les percer sans rien gâter, il fit des essais, il creusa plus profond. Il finit par découvrir un merveilleux filon de métal précieux. La persévérance du mineur fut récompensée et, avec le métal très pur qu'il avait découvert, il put mettre en train de nombreux travaux, acquérir beaucoup de gloire et une nombreuse clientèle parce que tout le monde voulait de ce métal que seule la persévérance avait su trouver, là où les autres, paresseux ou coléreux, n'avaient rien obtenu.

Mais l'or découvert, pour être beau et au point voulu pour servir à l'orfèvre, doit à son tour persévérer dans la volonté de se faire travailler. Si l'or, après le premier travail de découverte, ne voulait pas souffrir de peines, il resterait brut et on ne pourrait le travailler. Vous voyez donc que le premier enthousiasme ne suffit pas pour réussir, ni comme apôtre, ni comme disciple, ni comme fidèle. Il faut persévérer.

Nombreux étaient les compagnons d'Hermastée et, dans le feu de l'enthousiasme, ils avaient promis de venir tous. Lui seul est venu. Nombreux sont mes disciples et ils le seront de plus en plus. Mais seulement le tiers de la moitié saura l'être jusqu'à la fin. Persévérer. C'est le grand mot. Pour toutes les choses bonnes.

Vous, quand vous jetez le tramail pour saisir les coquillages de pourpre, est-ce que par hasard vous le faites une seule fois ? Non. Mais, un coup après l'autre, pendant des heures, pendant des journées, pendant des mois, tout disposés à revenir sur les lieux l'année suivante, parce que cela donne du pain et de l'aisance à vous et à vos familles. Et vous voudriez agir autrement pour les choses plus grandes que sont les intérêts de Dieu et de vos âmes, si vous êtes fidèles; les vôtres et celles de vos frères, si vous êtes disciples ? En vérité je vous dis que, pour extraire la pourpre des vêtements éternels, il faut persévérer jusqu'à la fin.

Et maintenant comportons-nous en bons amis jusqu'à l'heure du retour, ainsi nous nous connaîtrons mieux et il sera facile de nous reconnaître..."

Et ils se dispersent dans la petite baie rocheuse. Ils cuisent des moules et des crabes enlevés aux rochers., et des poissons pris avec de petits filets; ils dorment sur un lit d'algues desséchées à l'intérieur de cavernes ouvertes par des tremblements de terre ou par les vagues dans la côte rocheuse, pendant que ciel et mer sont un éblouissant azur et qui s'embrassent à l'horizon et que les mouettes font uncontinuel carrousel de vols, de la mer aux nids, en poussant des cris et en battant des ailes, uniques voix qui, avec le clapotis des flots, se font entendre en ces heures d'étouffante chaleur d'été.

115 – AUX DISCIPLES DE SICAMINON : LA FOI

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Les gens de Sicaminon, attirés par la curiosité ont, pendant toute la journée, assiégé l'endroit où se trouvent les disciples qui attendent le retour du Maître. Mais les femmes disciples, en attendant n'ont pas perdu leur temps, elles ont lavé les vêtements couverts de poussière et imprégnés de sueur, et sur la petite plage il y a une joyeuse exposition de vêtements qui sèchent au vent et au soleil. Maintenant que le soir va descendre et qu'avec le soir va se faire sentir l'humidité saline, elles se hâtent de ramasser les vêtements encore un peu humides, de les battre et de les tirer en tous sens avant de les plier, pour qu'ils se présentent bien rangés à leurs propriétaires respectifs.

"Apportons tout de suite les vêtements à Marie" dit Marie d'Alphée. Et elle ajoute : "Cela a été pour elle un grossacrifice, hier et aujourd'hui dans cette cabane sans air !..."

Je comprends ainsi que l'absence de Jésus a duré plus d'une journée et que pendant ce temps Marie de Magdala, qui ne possède qu'un seul vêtement, a dû rester cachée jusqu'à ce que son vêtement d'emprunt soit sec.

Suzanne répond : "Heureusement elle ne se plaint jamais! Je ne pensais pas qu'elle fût aussi bonne."

"Et aussi humble, dois-tu dire, et réservée. Pauvre fille ! C'était vraiment le diable qui la tourmentait ! Délivrée par mon Jésus elle est redevenue elle-même, telle sûrement qu'elle était toute petite."

Et, parlant entre elles deux, elles reviennent à la maison apporter les vêtements lavés.

Dans la cuisine, pendant ce temps, Marthe est occupée à préparer la nourriture pendant que la Vierge lave les légumes dans une bassine de cuivre et les met ensuite à cuire pour le souper.

"Voilà. Tout est sec, tout est propre et plié. Il y en avait besoin. Va trouver Marie et donne-lui ses vêtements" dit Suzanne, en donnant les vêtements à Marthe.

Les sœurs reviennent ensemble peu après. "Merci à toutes les deux. Le sacrifice du vêtement que je n'avais pas changé depuis des jours m'était le plus pénible" dit Marie de Magdala en souriant. "Maintenant il me semble être toute fraîche."

"Va t'asseoir dehors. Il y a une bonne brise. Tu dois en avoir besoin après avoir été si longtemps renfermée" observe Marthe qui, étant moins grande et moins forte que sa sœur, a pu mettre un vêtement de Suzanne ou de Marie d'Alphée pendant que les siens étaient à la lessive.

"Pour cette fois on s'est débrouillé ainsi. Mais à l'avenir, nous ferons notre petit sac comme les autres et nous n'aurons pas cet ennui" dit Marie-Magdeleine.

"Comment ? Tu as l'intention de le suivre comme nous ?"

"Certainement. A moins qu'il ne me commande le contraire. Je vais maintenant sur la rive voir s'ils reviennent. Reviendront-ils ce soir ?"

"Je l'espère" répond Marie très Sainte. "Je suis inquiète parce qu'il est allé en Phénicie. Mais je pense qu'il est avec les apôtres, et je pense aussi que les phéniciens sont peut-être meilleurs que tant d'autres. Mais je voudrais qu'il revienne à cause des gens qui l'attendent. Quand je suis allée à la fontaine, une mère m'a arrêtée en me disant : "Tu es avec le Maître galiléen, celui qu'on appelle Messie ? Viens alors et regarde mon enfant. Voilà un an que la fièvre le tourmente". Je suis entrée dans une petite maison. Pauvre enfant ! On dirait une fleurette en train de mourir ! Je le dirai à Jésus."

Marthe dit : "Il y en a d'autres qui demandent la guérison. Plus la guérison que l'enseignement."

"L'homme difficilement est un être tout spirituel. Il entend davantage les appels de la chair et ses besoins" répond la Vierge.

"Cependant, beaucoup après le miracle naissent à la vie de l'esprit."

"Oui, Marthe. Et c'est pour cela que mon Fils fait tant de miracles. Par bonté envers l'homme, mais aussi pour l'attirer, par ce moyen, à son chemin qu'autrement un trop grand nombre ne suivraient pas."

A la maison revient, Jean d'Endor qui n'était pas allé avec Jésus, et avec lui un grand nombre de disciples qui étaient allés vers les maisonnettes qu'ils habitaient. Presque en même temps Marie-Magdeleine revient en disant : "Ils arrivent. Ce sont les cinq barques parties à l'aube hier. Je les ai très bien reconnues."

"Ils seront fatigués et assoiffés. Je vais prendre encore de l'eau. La fontaine est très fraîche" dit Marie d'Alphée et elle sort avec les brocs.

"Allons à la rencontre de Jésus. Venez" dit la Vierge. Et elle sort avec Marie-Magdeleine et Jean d'Endor parce que Marthe et Suzanne restent aux fourneaux, toutes rouges et fort occupées à finir la préparation du repas.

En côtoyant la rive, elles arrivent à un petit môle où d'autres barques de pêche sont rentrées et sont au repos. De l'extrémité on découvre bien tout le golfe et la ville qui lui donne son nom, et on voit, aussi les cinq barques qui filent rapidement un peu penchées dans leur course. Leurs voiles sont bien gonflées par un vent du nord qui leur est favorable et soulage les hommes accablés par la chaleur.

"Regarde comme Simon et les autres se débrouillent bien. Ils suivent à merveille la barque du pilote. Voilà qu'ils ont dépassé l'écueil; maintenant ils prennent le large pour contourner le courant qui est fort à cet endroit. Voilà... maintenant tout va bien. Bientôt ils seront ici" dit Jean d'Endor. En effet les barques s'approchent de plus en plus et l'on distingue ceux qui s'y trouvent.

Jésus est dans la première, avec Isaac. Il s'est levé et sa grande taille apparaît dans toute sa majesté jusqu'à ce que les voiles qu'on amène le cachent pour quelques minutes. En effet la barque vire et se retourne pour se mettre à l'abri du petit môle en passant devant les femmes qui sont juste en haut du môle. Jésus sourit pour les saluer alors qu'elles se mettent à marcher rapidement pour arriver en même temps que la barque au point de débarquement.

"Dieu te bénisse, mon Fils !" dit Marie en saluant Jésus qui descend sur le quai.

"Dieu te bénisse, Maman, Tu as été inquiète ! A Sidon, il n'y avait pas celui que nous cherchions. Nous sommes allés jusqu'à Tyr, et là nous avons trouvé. Viens, Hermastée... Voilà, Jean. Ce jeune homme veut qu'on l'instruise, je te le confie."

"Je ne te décevrai pas en l'instruisant sur ta parole. Merci, Maître ! Il y en a beaucoup qui t'attendent" dit Jean d'Endor.

"Il y a aussi un pauvre petit malade, mon Fils, et sa mère te désire"

"J'y vais tout de suite."

"Je sais qui c'est, Maître. Je t'y accompagne. Viens, toi aussi, Hermastée. Commence à connaître la bonté infinie de notre Seigneur" dit l'homme d'Endor.

Descendent de la deuxième barque Pierre, de la troisième Jacques, de la quatrième André, de la cinquième Jean, les quatre pilotes suivis des autres apôtres ou disciples qui étaient avec eux et qui se groupent autour de Jésus et de Marie.

"Allez à la maison. J'arrive tout de suite Moi aussi. Préparez pendant ce temps ce qu'il faut pour le repas et dites à ceux qui attendent que je parlerai vers la fin de la soirée."

"Et s'il y a des malades ?"

"Je commencerai par les guérir, même avant le repas pour qu'ils puissent rentrer heureux à la maison."

Ils se séparent. Jésus s'en va avec l'homme d'Endor et Hermastée vers la ville. Les autres refont le chemin sur la plage caillouteuse, racontent tout ce qu'ils ont vu et entendu, contents comme des enfants qui reviennent chez la mère. Judas de Kériot aussi est content. Il montre toutes les oboles que les pêcheurs de pourpre ont voulu lui donner et surtout un beau paquet de la précieuse matière.

"Ceci est pour le Maître. Si Lui ne la porte pas, qui peut la porter ? Ils m'ont appelé à part en disant : "Nous avons des coraux précieux dans la barque, et nous avons même une perle. Pense ! Un trésor. Je ne sais pas comment nous est arrivée pareille fortune, mais nous te les donnons volontiers pour le Maître. Viens les voir". J’y suis allé pour leur faire plaisir pendant que le Maître s'était retiré dans une grotte pour prier. Il y avait de très beaux coraux et une perle, pas grosse, mais belle. Je leur ai dit : "Ne vous privez pas de ces choses, le Maître ne porte pas de bijoux. Donnez-moi plutôt un peu de cette pourpre, on en fera un ornement pour son vêtement. Ils n'avaient que ce paquet. A tout prix ils ont voulu me le donner tout entier. Tiens, Mère, fais-en un beau travail, comme tu le sais pour notre Seigneur. Mais fais-le, tu sais ? Si Lui s'en aperçoit, il voudra qu'on le vende pour les pauvres. Et à nous, il nous plaît de le voir vêtu comme il le mérite, n'est-ce pas ?"

"Oh ! Oui, c'est vrai ! Moi je souffre quand je le vois si simple au milieu des autres, Lui qui est Roi, eux, pires que des esclaves et tout enrubannés et brillants. Et ils le regardent comme un pauvre indigne d'eux !" dit Pierre.

"Tu as vu, hein ? les rires des seigneurs de Tyr, pendant que nous prenions congé des pêcheurs ?!" lui répond son frère.

Jacques de Zébédée déclare : "Je leur ai dit : "Soyez honteux, chiens que vous êtes ! Un fil de son vêtement blanc a plus de prix que toutes vos fanfreluches."

"Je voudrais, puisque Judas a pu avoir cette chose, que tu la prépares pour les Tabernacles" dit l'autre Judas, le Thaddée.

"Je n'ai jamais filé avec de la pourpre, mais j'essaierai..." dit Marie très Sainte en touchant le soyeux étaim, léger, moelleux, de couleur magnifique.

"Ma nourrice connaît bien cela" dit Marie-Magdeleine experte en fait de beauté. "Nous la trouverons à Césarée. Elle te fera voir. Tu apprendras vite, car tu sais tout bien faire. Moi, je mettrais un galon au cou, aux manches et au bas du vêtement : pourpre sur du lin très blanc ou de la laine très blanche, avec des palmes et des rosaces, comme il y en a sur les marbres du Saint, et avec le nœud de David au milieu. Cela irait très bien."

Marthe dit : "Notre mère fit ce dessin, à cause de sa beauté, sur le vêtement que Lazare prit pour son voyage dans les terres de Syrie quand il en prit possession. Je l'ai conservé parce que c'était le dernier travail de notre mère. Je te l'enverrai."

"Je le ferai en priant pour votre mère."

On a rejoint les maisons. Les apôtres se dispersent pour rassembler ceux qui veulent le Maître, spécialement les malades...

Jésus revient avec Jean d'Endor et Hermastée, et il passe en saluant au milieu de ceux qui se pressent devant les maisonnettes. Son sourire est une bénédiction.

On Lui présente l'inévitable malade des yeux, à peu près aveugle par suite d'ophtalmies ulcéreuses, et il le guérit. C'est ensuite le tour de quelqu'un qui a sûrement la malaria, amaigri et jaune comme un chinois, et il le guérit. Puis c'est une femme qui Lui demande un miracle singulier : le Lait pour son sein qui en manque, et elle montre un enfant de quelques jours, sous-alimenté et tout rouge comme par échauffement. Elle pleure : "Tu vois. Nous avons le commandement d'obéir à l'homme et de procréer, mais à quoi cela sert-il si ensuite nous voyons languir nos enfants ? C'est le troisième que j'engendre et j'en ai déjà conduit deux au tombeau, à cause de cette poitrine stérile. Celui-ci déjà meurt parce qu'il est né au moment des chaleurs. Les autres ont vécu l'un dix lunes, l'autre six, pour me faire pleurer encore davantage quand ils moururent de maladies intestinales. Si j'avais eu du lait, cela ne serait pas arrivé..."

Jésus la regarde et dit : "Ton enfant vivra. Aie foi. Va à ta maison, et quand tu seras arrivée donne le sein au petit. Aie foi."

La femme s'en va obéissante avec le pauvre petit qui se plaint comme un petit chat et qu'elle serre sur son cœur.

"Mais est-ce que le lait lui viendra ?"

"Bien sûr qu'il viendra."

"Moi, je dis que l'enfant vivra mais que le lait ne viendra pas et ce sera déjà un miracle s'il vit. Il est pour ainsi dire mort de privations."

"Pas du tout. Je dis que le lait va lui venir."

"Oui."

"Non."

Les avis varient avec les personnes. Entre-temps, Jésus se retire pour manger. Quand il sort pour prêcher de nouveau, les gens sont encore plus nombreux. En effet le miracle de l'enfant fiévreux accompli par Jésus dès son débarquement s'est répandu dans la ville.

"Je vous donne ma paix pour préparer votre esprit à m'entendre. Dans la tempête, la voix du Seigneur ne peut arriver. Tout trouble nuit à la Sagesse car elle est pacifique, puisqu'elle vient de Dieu. Le trouble, au contraire, ne vient pas de Dieu, car les inquiétudes, les angoisses, les doutes, sont des œuvres du Malin pour troubler les fils des hommes et les séparer de Dieu.

Je vous propose cette parabole pour que vous compreniez mieux l'enseignement.

Un agriculteur avait dans ses champs un grand nombre d'arbres et de vignes qui donnaient beaucoup de fruit et, parmi ces dernières, une de grande valeur dont il était très fier.

Une année cette vigne produisit une abondante frondaison mais peu de raisin. Un ami dit à l'agriculteur : "C'est parce que tu l'as trop peu taillée". L'année suivante, l'homme la tailla abondamment. La vigne fit peu de sarments, encore moins de raisin. Un autre ami dit : "C'est parce que tu l'as trop taillée". La troisième année, 1'homme la laissa à elle-même. La vigne ne produisit même pas une grappe de raisin et eut des feuilles peu nombreuses, maigres, recroquevillées et couvertes de taches de rouille. Un troisième ami décréta : "La vigne meurt parce que le terrain n'est pas bon. Tu n'as qu'à la brûler". "Mais pourquoi si c'est le même terrain que pour les autres et je lui donne les mêmes soins ? Au début elle donnait une bonne récolte". L'ami haussa les épaules et s'en alla.

Un voyageur inconnu passa et s'arrêta pour observer l'agriculteur tristement appuyé contre le tronc de la pauvre vigne.

"Qu'as-tu ?" lui demanda-t-il. "Un mort à la maison ?".

"Non, mais elle est en train de mourir cette vigne que j'aimais tant. Elle n'a plus de sève pour produire le fruit. Une année peu, la suivante moins, celle-ci rien. J'ai fait ce qu'on ma dit, mais cela n'a servi à rien".

Le voyageur inconnu entra dans le champ et s'approcha de la vigne. Il toucha les feuilles, prit dans sa main une motte de terre, la sentit, la brisa entre ses doigts, leva son regard vers le tronc d'un arbre qui soutenait la vigne.

"Il faut enlever ce tronc. C'est lui qui stérilise la vigne".

"Mais elle s'y appuie depuis des années ?!".

"Réponds-moi, homme : quand tu as mis cette vigne en place comment était-elle et comment était-il, lui ?".

"Oh ! C'était un beau plant de vigne de trois ans. Je l'avais pris sur une autre de mes vignes et pour le mettre ici, j'avais fait un trou profond pour ne pas blesser les racines en l'enlevant de la terre où' il avait poussé. Ici aussi, j'avais fait un trou pareil et même encore plus grand pour qu'il fût tout de suite à l'aise. Et, auparavant, j'avais biné toute la terre autour pour la rendre plus moelleuse pour les racines afin qu'elles puissent se répandre rapidement, sans difficulté. Je l'ai soigneusement arrangée, en mettant au fond du fumier consommé. Les racines, tu le sais, se fortifient quand elles trouvent tout de suite de la nourriture. Je me suis moins occupé de l'orme. C'était un arbuste destiné seulement à soutenir le plant de vigne. Aussi, je l'ai mis presque en surface près du plant. Je l'ai butté et je suis parti. Tous les deux ont pris racine, parce que la terre est bonne. Mais la vigne croissait d'une année à l'autre, aimée, taillée, sarclée. L'orme, au contraire, végétait. Mais pour ce qu'il valait!... Puis il est devenu robuste. Tu vois maintenant comme il est beau ? Quand je reviens de loin, je vois sa cime qui s’élève, haute comme une tour, et on dirait l'enseigne de mon petit royaume. Avant, la vigne le recouvrait et l'on ne voyait pas sa belle frondaison. Mais maintenant regarde comme elle est belle là en haut, dans le soleil ! Et quel tronc ! Élancé, puissant. Il pouvait soutenir la vigne des années et des années, même si elle était devenue aussi puissante que celles prises sur le Torrent de la Grappe par les explorateurs d'Israël. Au contraire..."

"Au contraire il l'a tuée. Il l'a étouffée. Tout favorisait sa vie : le terrain, la situation, la lumière, le soleil, les soins que tu lui as donnés. Mais celui-la l'a tuée. Il est devenu trop fort. Il a lié les racines jusqu'à les étouffer, il a pris toute la sève du sol, il lui a mis un bâillon pour l'empêcher de respirer, de profiter de la lumière. Coupe tout de suite cet arbre inutile et puissant, et ta vigne ressuscitera. Et mieux encore, elle ressuscitera si, avec patience, tu creuseras le sol pour mettre à nu les racines de l'orme et les couper pour être sûr qu'elles ne donnent pas de rejetons. Leurs dernières ramifications pourriront dans le sol et au lieu de donner la mort, elles donneront la vie parce qu'elles deviendront du fumier, digne châtiment de leur égoïsme. Le tronc, tu le brûleras et ainsi il te fera du profit. Il ne sert qu'au feu un arbre inutile et nuisible, et il faut l'enlever pour que tout ce qui est bon aille à l'arbre bon et utile. Aie foi en ce que je dis et tu seras content".

"Mais toi, qui es-tu ? Dis-le-moi pour que je puisse avoir foi".

"Je suis le Sage. Celui qui croit en Moi sera en sécurité" et il s'en alla.

L'homme resta un peu hésitant. Puis il se décida et mit la main à la scie. Il appela aussi ses amis pour qu'ils l'aident.

"Mais tu es sot ?" "Tu vas perdre l'orme en plus de la vigne". "Moi, je me contenterais de couper la cime pour donner de l'air à la vigne. Rien de plus". "Il lui faudra pourtant un tuteur. Tu fais un travail inutile". "Qui sait qui était ton conseiller ! Peut-être, à ton insu, quelqu'un qui te hait". "Ou bien un fou" et ainsi de suite.

"Je fais ce qu'il m'a dit. J'ai foi en cet homme" et il scia l'orme au ras du sol, et non content de cela, dans un large rayon il mit à nu les racines des deux arbres. Patiemment il coupa celles de l'orme en prenant soin de ne pas abîmer celles de la vigne. Il reboucha le grand trou et il mit à la vigne, restée sans tuteur, un solide pieu de fer portant le mot "Foi" écrit sur une tablette attachée en haut du pieu.

Les autres s'en allèrent en secouant la tête. L'automne passa, et l'hiver. Le printemps arriva. Les sarments enroulés autour du tuteur se garnirent de nombreux bourgeons d'abord fermés comme dans un étui de velours argenté, et puis entrouverts sur l'émeraude des petites feuilles naissantes, et puis ouvertes, et puis poussant à partir du tronc de nouveaux sarments robustes, tout un épanouissement de fleurettes, et puis une profusion de grains de raisin. Plus de grappes que de feuilles, et celles-ci larges, vertes, robustes avec des groupes de deux, trois grappes et plus encore et chaque grappe portait, serrés les uns contre les autres, des grains charnus, succulents, splendides.

"Et maintenant, que dites-vous ? Oui ou non, était-ce l'arbre qui faisait mourir ma vigne ? Oui ou non, le Sage avait-il bien parlé ? Oui ou non, ai-je eu raison d'écrire sur cette tablette le mot 'Foi' ?" dit l'homme à ses amis incrédules.

"Tu as eu raison, et heureux es-tu d'avoir su avoir foi et d'être capable de détruire le passé et les choses nuisibles qui te furent dites".

Voilà pour la parabole. Pour le fait de la femme aux seins desséchés, voici la réponse. Regardez vers la ville."

Tout le monde se tourne du côté de la ville et voit la femme de tout à l'heure qui court et qui tout en courant ne détache pas son bébé de la mamelle gonflée, bien gonflée de lait que le petit affamé suce avec une voracité telle qu'il semble s'y noyer. Et la femme ne s'arrête qu'aux pieds de Jésus devant qui elle détache un moment le bébé de son sein en criant : "Bénis, bénis, pour qu'il vive pour Toi !"

Après cet intermède, Jésus reprend : "Et pour vos suppositions sur le miracle, vous avez eu une réponse. Mais la parabole a un sens plus large que ce petit épisode d'une foi récompensée, et le voici.

Dieu avait placé sa vigne, son peuple, dans un endroit favorable, en lui procurant tout ce qu'il lui fallait pour croître et donner des fruits toujours plus grands, en l'appuyant sur des maîtres pour qu'il pût plus facilement comprendre la Loi et s'en faire une force. Mais les maîtres voulurent se mettre au-dessus du Législateur et ils crûrent, crûrent, crûrent, jusqu'à s'imposer plus que l'éternelle parole. Et Israël est devenu stérile. Le Seigneur a alors envoyé le Sage pour que ceux qui, en Israël, avec une âme droite souffrent de cette stérilité et essaient tel ou tel remède selon les paroles ou les conseils des maîtres pourvus de science humaine mais non de science surnaturelle et par conséquent éloignés de la connaissance de ce qu'il faut faire pour rendre la vie à l'esprit d'Israël, puissent avoir un conseil vraiment salutaire.

Or qu'arrive-t-il ? Pourquoi Israël ne reprend-il pas de forces et ne redevient-il pas vigoureux comme aux beaux temps de sa fidélité au Seigneur ? Parce qu'il faudrait conseiller d'enlever tous les parasites qui se sont développés au détriment de la Chose sainte : la Loi du Décalogue, telle qu'elle a été donnée, sans compromissions, sans tergiversations, sans hypocrisies, de les enlever pour laisser de l'air, de l'espace, de la nourriture à la Vigne, au Peuple de Dieu, en lui donnant un tuteur puissant, droit, qui ne plie pas, unique, au nom solaire : la Foi. Et ce conseil, on ne l'accepte pas.

Aussi je vous dis qu'Israël périra, alors qu'il pourrait ressusciter et posséder le Royaume de Dieu, s'il savait croire et se repentir avec générosité et changer foncièrement.

Allez en paix et que le Seigneur soit avec vous."

117 – SINTICA, L’ESCLAVE GRECQUE

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Je ne vois pas la ville de Dora. Le soleil va se coucher. Les voyageurs sont en marche vers Césarée... Mais l'arrêt à Dora, je ne l'ai pas vu. Peut-être cela a été une halte sans rien de notable à signaler. La mer semble embrasée tellement dans son calme qu’elle reflète la couleur rouge du ciel, un rouge presque irréel tant il est violent. On dirait qu'on a répandu du sang sur la voûte du firmament.

Il fait encore chaud, bien que l'air marin rende cette chaleur supportable. Ils cheminent toujours le long de la mer pour fuir l'ardeur du terrain sec. Beaucoup ont même tout bonnement quitté leurs sandales et ont relevé leurs vêtements pour entrer dans l'eau. Pierre déclare : "S'il n'y avait pas les femmes, je me mettrais nu et j'entrerais dans l'eau jusqu'au cou."

Mais il doit aussi sortir de là, car Marie-Magdeleine, qui était devant avec les autres, revient en arrière et dit : "Maître, je connais bien ces parages. Tu vois là-bas où la mer présente une ligne jaune au milieu de son azur ? Là se jette un cours d'eau toujours alimenté, même en été, et il faut pouvoir le franchir..."

"Nous en avons tant franchis ! Ce ne sera pas le Nil ! Celui-ci aussi, nous le franchirons" dit Pierre.

"Ce n'est pas le Nil, mais dans ses eaux et sur ses rives, il y a des animaux aquatiques qui peuvent nuire. Il ne faut pas passer sans précautions, ni déchaussés pour éviter des blessures."

"Oh ! Que sont-ils ? Des Léviathans ?"

Tu as bien dit, Simon. Exactement ce sont des crocodiles, petits, c'est vrai, mais capables de t'empêcher de marcher pendant un bon moment."

"Et qu'est-ce qu'ils font là ?"

"Ils y ont été amenés pour Le culte, je crois, depuis l'époque où les phéniciens dominaient le pays. Et ils y sont restés, en devenant de plus en plus petits mais pas moins agressifs pour autant, en passant des temples à la vase du cours d'eau. Maintenant, ce sont de gros lézards, mais avec de ces dents ! Les romains viennent ici pour des parties de chasse et des divertissements variés... J'y suis venue moi aussi avec eux. Tout sert à... tuer le temps. Et puis les peaux sont très belles et servent à différents usages. Permettez donc qu'à cause de mon expérience des lieux, je vous guide."

"Bon. J'aimerais les voir..." dit Pierre.

"Peut-être en verrons-nous quelques-uns bien qu'ils soient presque exterminés, tellement on les chasse." La troupe quitte la rive et se dirige vers l'intérieur, jusqu'à ce qu’elle trouve une grand-route à mi-chemin entre les collines et la mer. Ils arrivent bientôt à un pont très arqué jeté sur un petit fleuve dont le lit est plutôt large mais où il passe peu d'eau, au milieu du lit, là où il n'y pas d'eau, on voit des joncs et des roseaux, à demi-desséchés par la chaleur de l'été, formant en d'autres saisons des îles minuscules au milieu de l'eau. Sur les rives, d'autre part, il y a des buissons et des arbres touffus.

Bien que les voyageurs fouillent tout du regard, ils ne voient aucun animal et plusieurs en sont déçus. Mais, au moment où ils vont finir de franchir le pont, dont l'arc unique est très haut, peut-être pour ne pas être emporté par le courant en temps de crue - une robuste construction sans doute romaine - Marthe pousse un cri aigu et s'enfuit en arrière, terrorisée. Un gros lézard, il ne semble pas que ce soit autre chose, mais avec la tête classique de crocodile, se trouve en travers de la route faisant semblant de dormir.

"Mais n'aie pas peur !" crie Marie-Magdeleine. "Quand ils sont là, ils ne sont pas dangereux. Le danger c'est quand ils sont cachés et que l'on passe dessus sans les voir."

Mais Marthe reste prudemment en arrière, Suzanne aussi ne s'en amuse pas. ..Marie d'Alphée est plus courageuse et, tout en restant prudente, elle reste près de ses fils. Elle va de l'avant et regarde. Les apôtres, eux, n'ont pas vraiment peur et ils regardent en faisant des commentaires sur cette bête désagréable qui daigne tourner lentement la tête pour se faire voir aussi par devant. Puis elle fait mine de bouger et semble vouloir se diriger vers ceux qui la dérangent. Un autre cri de Marthe qui s'enfuit plus en arrière, imitée maintenant aussi par Suzanne et Marie de Cléophas. Mais Marie-Magdeleine ramasse un caillou et le lance contre la bête. Celle-ci, frappée au flanc, dévale la grève et s'enfonce dans l'eau.

"Avance, peureuse. Il n'y est plus» dit-elle à sa sœur. Les femmes se rapprochent.

"Pourtant c'est une sale bête» commente Pierre. "Est-il vrai, Maître, qu'autrefois on leur donnait en nourriture des victimes humaines ?" demande l'Iscariote.

"Le crocodile était considéré comme un animal sacré. Il représentait un dieu, et comme nous consommons le sacrifice offert à notre Dieu, eux, les pauvres idolâtres, le faisaient avec les pratiques et les erreurs que leur condition comportait."

"Mais, maintenant, c'est fini ?" demande Suzanne.

"Je crois qu'il n'est pas impossible que cela se pratique dans des contrées idolâtres" dit Jean d’Endor.

"Mon Dieu ! Mais ils les donnent morts, au moins ?"

"Non, ils les donnent vivants, si cela se fait encore. Des jeunes filles, des enfants, en général. Ce qu'il y a de mieux dans le peuple. C’est du moins ce que j'ai lu" répond toujours Jean aux femmes qui regardent de tous côtés, effrayées.

"Moi, je mourrais de peur si je devais en approcher" dit Marthe.

"Vraiment ? Mais cela n'est rien, femme, à côté du vrai crocodile. Il est au moins trois fois plus long et plus gros."

"Et affamé aussi, celui-là était rassasié de couleuvres ou de lapins sauvages."

"Miséricorde ! Des couleuvres aussi ! Mais où nous as-tu amenés, Seigneur !" gémit Marthe. Elle est si effrayée que tout le monde se laisse gagner irrésistiblement par l'hilarité.

Hermastée, qui s'est toujours tu, dit : "N'ayez aucune crainte, Il suffit de faire beaucoup de bruit et tous s'enfuient. Je m'y connais. J'ai été plusieurs fois en basse Egypte."

On se met en marche en battant des mains et en frappant sur les troncs d'arbres. Le passage dangereux est franchi. Marthe s'est placée près de Jésus et demande souvent : "Mais il n'y en aura vraiment plus ?"

Jésus la regarde et secoue la tête en souriant, mais il la rassure : "La plaine de Saron n'est que beauté, et désormais nous y sommes. Mais en vérité, aujourd'hui les femmes disciples m'ont réservé des surprises ! Je ne sais vraiment pas pourquoi tu es si peureuse."

"Je ne le sais pas moi-même. Mais tout ce qui rampe me terrorise. Il me semble sentir la froidure de ces corps, certainement froids et visqueux, sur moi. Et je me demande aussi pourquoi ils existent. Ils sont peut-être nécessaires ?"

"Cela, il faudrait le demander à Celui qui les a faits. Mais crois bien que, s'Il les a faits, c'est signe qu'ils sont utiles, ne serait-ce que pour faire briller l'héroïsme de Marthe" dit Jésus avec un fin scintillement dans les yeux.

"Oh ! Seigneur ! Tu plaisantes et tu as raison, mais moi j'ai peur et je ne me vaincrai jamais."

"Nous verrons cela... Qu'est-ce qui remue là-bas, dans ces buissons ?" dit Jésus en dressant la tête et en regardant devant vers un enchevêtrement de ronces et d'autres plantes, qui montent à l'assaut d'une haie de figuiers d'Inde, qui sont plus en arrière avec leurs palettes qui sont dures autant que les branches des autres plantes sont flexibles.

"Un autre crocodile, Seigneur ?!..." gémit Marthe terrorisée. Mais le bruit augmente et il sort de là un visage humain, de femme. Elle regarde et voit tous ces hommes, et se demande si elle va fuir à travers la campagne ou se cacher dans la galerie sauvage. Mais la première idée l'emporte et elle s'enfuit en poussant un cri.

"Lépreuse ?" "Folle ?" "Possédée ?" se demandent-ils et ils restent perplexes.

Mais la femme revient en arrière parce que, de Césarée déjà très proche, s'avance un char romain. La femme est comme un rat dans un piège. Elle ne sait où aller car Jésus et les siens sont maintenant près du buisson qui lui servait de refuge et elle ne peut y retourner, et elle ne veut pas aller vers le char… Dans les premières brumes du soir, car la nuit tombe rapidement après un puissant crépuscule, on voit qu'elle est jeune et gracieuse, bien qu'échevelée et avec des vêtements déchirés.

"Femme ! Viens ici !" commande impérieusement Jésus. La femme tend les bras en suppliant : "Ne me fais pas de mal !"

"Viens ici, Qui es-tu ? Je ne vais pas te faire de mal" Jésus lui parle si doucement qu'il la persuade.

La femme s'avance, courbée, et elle se jette par terre en disant : "Qui que tu sois, aie pitié. Tue-moi, mais ne me livre pas au maître. Je suis une esclave fugitive..."

"Qui était ton maître ? Et toi, d'où es-tu ? Tu n'es sûrement pas hébreuse. Ton accent l'indique, et aussi ton vêtement."

"Je suis grecque. L'esclave grecque de... Oh ! Pitié ! Cachez-moi ! Le char va arriver..."

Ils forment tous un groupe autour de la malheureuse qui se pelotonne par terre. Le vêtement déchiré par les ronces laisse voir les épaules sillonnées de coups et marquées de griffures. Le char passe sans qu'aucun de ses occupants manifeste de l'intérêt pour le groupe arrêté près de la haie.

"Ils sont allés plus loin. Parle. Si nous le pouvons, nous allons t'aider" dit Jésus en mettant la pointe des doigts sur sa chevelure défaite.

"Je suis Sintica, l'esclave grecque d'un noble romain de la suite du Proconsul."

"Mais alors, tu es l'esclave de Valérien !" s'écrie Marie de Magdala.

"Ah ! Pitié, pitié ! Ne me dénonce pas à lui" supplie la malheureuse.

"Ne crains pas. Je ne parlerai jamais plus à Valérien" répond Marie-Magdeleine. Et elle explique à Jésus : "C'est un des romains les plus riches et les plus dégoûtants que nous avons ici. Et il est cruel autant que dégoûtant."

"Pourquoi t'es-tu enfuie ?" demande Jésus.

"Parce que j'ai une âme. Je ne suis pas une marchandise. (La femme s'enhardit, en voyant qu'elle a trouvé des gens qui ont pitié d'elle). Je ne suis pas une marchandise. Lui m'a achetée, c'est vrai. Mais il peut avoir acheté ma personne pour orner sa maison, pour que j'égaie ses heures par la lecture, pour que je le serve. Mais rien d'autre. Mon âme m'appartient ! Ce n'est pas une chose qu'on achète. Lui la voulait aussi."

"Comment sais-tu que tu as une âme ?"

"Je ne suis pas illettrée, Seigneur. Butin de guerre dès mon plus jeune âge, mais pas plébéienne. C'est mon troisième maître et c'est un faune dégoûtant. Mais il me reste les paroles de nos philosophes. Et je sais qu'il n'y a pas que la chair en nous. Il y a quelque chose d'immortel enfermé en nous, quelque chose qui n'a pas un nom précis pour nous. Mais, depuis peu, son nom, je le sais. Il est passé un jour un Homme par Césarée. Il faisait des prodiges et parlait mieux que Socrate et Platon. On en a beaucoup parlé, dans les thermes et dans les triclinium, ou dans les péristyles dorés, souillant son auguste Nom en le prononçant dans les salles d'immondes orgies. Et mon maître à moi, justement à moi qui déjà pressentais qu'il y avait quelque chose d'immortel qui n'appartient qu'à Dieu et ne s'achète pas comme une marchandise sur un marché d'esclaves, m'a fait relire les œuvres des philosophes pour les confronter et chercher si cette chose ignorée, que 1'Homme venu à Césarée a nommé : "âme", y était mentionnée. C'est à moi qu'il a fait lire cela ! A moi qu'il voulait asservir à ses instincts ! C'est ainsi que j'ai su que cette chose immortelle c'est l'âme. Et pendant que Valérien et ses pareils écoutaient ma voix, et entre une éructation et un bâillement essayaient de comprendre, de comparer et de discuter, moi je rassemblais leurs discours, rapprochant les paroles de l'Inconnu de celles des philosophes et je me les mettais ici, en concevant une dignité toujours plus forte pour repousser sa passion... il m'a battue à mort, il y a quelques soirs parce que je l'ai repoussé avec mes dents... et je me suis enfuie le jour suivant. Cela fait cinq jours que je vis dans ces buissons cueillant la nuit des mûres et des figues d'Inde. Mais on finira par me prendre. Il me cherche certainement.

Il m'a achetée trop cher et je plais trop à ses sens pour qu'il me laisse aller... Aie pitié ! Je te le demande, tu es hébreux et certainement tu sais où il se trouve, je te demande de me conduire à l'Inconnu qui parle aux esclaves et qui parle de l'âme. On m'a dit qu'il est pauvre. Je souffrirai la faim, mais je veux être auprès de lui pour qu'il m'instruise et me relève. On s'abrutit de vivre avec des brutes, même si on leur résiste. Je veux revenir à la possession de ma dignité morale."

"Cet homme, l'Inconnu que tu cherches, il est devant toi."

"Toi ? O Dieu inconnu de l'Acropole, salut !" et elle courbe son front jusqu'à terre.

"Tu ne peux rester ici, mais Moi, je vais à Césarée."

"Ne me laisse pas, Seigneur !"

"Je ne te laisse pas... Je réfléchis."

"Maître, notre char est certainement à l'endroit convenu. Il attend. Envoie quelqu'un avertir. Dans le char, elle sera en sécurité comme dans notre maison" conseille Marie de Magdala.

"Oh ! Oui Seigneur. Auprès de nous, à la place du vieil Ismaël. Nous l'instruirons sur Toi. Elle sera arrachée au paganisme" supplie Marthe.

"Veux-tu venir avec nous ?" demande Jésus.

"Avec n'importe qui des tiens. Pourvu que je ne sois plus avec cet homme. Mais... mais, ici il y a une femme qui m'a dit qu'elle le connaissait ? Ne me trahira-t-elle pas ? Ne viendra-t-il pas des romains dans sa maison ? Ne..."

"N'aie pas peur. A Béthanie, il ne vient pas de romains, surtout de cette espèce" dit Marie-Magdeleine pour la rassurer.

"Simon et Simon Pierre, allez chercher le char. Nous vous attendrons ici. Nous entrerons après dans la ville" commande Jésus.

Quand le lourd char couvert s'annonce par le bruit des sabots et des roues et par la lanterne suspendue tout en haut, ceux qui attendaient se lèvent du bord de la route, où certainement ils ont soupé, et s'en vont sur la route. Le char s'arrête cahotant sur le bord du chemin disloqué, et Pierre et Jean en descendent, immédiatement suivis d'une femme âgée qui court embrasser Marie-Magdeleine en disant : "Je ne veux pas tarder un seul instant pour te dire que je suis heureuse, pour te dire que ta mère se réjouit avec moi, pour te dire que tu es redevenue la blonde rose de notre maison, comme quand tu dormais dans ton berceau après avoir sucé mon sein !" et elle n'en finit plus de l'embrasser.

Marie pleure dans ses bras.

"Femme, je te confie cette jeune personne et je te demande le sacrifice d'attendre ici toute la nuit. Demain, tu pourras aller au premier village sur la route consulaire et attendre. Nous viendrons avant l'heure de tierce" dit Jésus à la nourrice.

"Que tout soit comme tu veux, béni que tu es ! Permets-moi seulement de donner à Marie les vêtements que je lui ai apporté." Elle remonte dans le char avec Marie très Sainte et Marie et Marthe. Quand elles en sortent, Marie-Magdeleine est telle que nous la verrons par la suite, toujours: un vêtement simple, un fin voile de lin très ample et un manteau sans ornements.

"Va tranquille, Sintica. Demain, nous viendrons nous aussi. Adieu" dit Jésus en la saluant. Et il reprend le chemin vers Césarée...

La promenade fourmille de gens qui se promènent à la lueur des torches ou de lanternes portées par des esclaves et y respirent l'air qui vient de la mer qui rafraîchit grandement les poumons fatigués par la chaleur étouffante de l'été. Et ces promeneurs appartiennent à la classe des riches romains. Les hébreux sont dans leurs maisons et prennent le frais sur les terrasses. La promenade ressemble à un très vaste salon à l'heure des visites. S'y promener implique d'y être observé en détail. Et pourtant c'est par là que passe Jésus... pour toute la longueur de la promenade sans se soucier de qui l'observe, fait des commentaires et se moque.

"Maître, Toi ici ? A cette heure ?" demande Lidia assise sur une sorte de fauteuil, ou de divan, porté par des esclaves sur le bord du chemin. Et elle se lève.

"Je viens de Dora et je me suis attardé. Je vais à la recherche d'un logement."

"Je te dirais : voici ma maison" et elle Lui montre un bel édifice derrière elle. "Mais je ne sais pas si..."

"Non. Je te remercie, mais je n'accepte pas. J'ai avec Moi une nombreuse compagnie et deux sont déjà allés en avant avertir des personnes que je connais. Je crois qu'elles me donneront l'hospitalité."

Le regard de Lidia se pose aussi sur les femmes que Jésus lui a montrées avec les disciples, et tout de suite elle reconnaît Marie-Magdeleine.

"Marie ? Toi ? Mais alors c'est vrai ?" Marie de Magdala a le regard torturé d'une gazelle aux abois. Et elle a raison, car ce n'est pas seulement Lidia qu'elle doit affronter mais de nombreuses personnes qui la regardent... Mais elle regarde aussi Jésus et elle prend courage.

"C'est vrai."

"Alors, nous t'avons perdue !"

"Non, vous m'avez trouvée. Du moins j'espère vous retrouver un jour et avec une meilleure amitié sur le chemin que j'ai finalement trouvé. Dis-le, je t'en prie, à tous ceux qui me connaissent. Adieu, Lidia. Oublie tout le mal que tu m'as vu faire, je t'en demande pardon..."

"Mais, Marie ! Pourquoi te dégrades-tu ? Nous avons mené la même vie de riches et de désœuvrés, et il n'y a pas..."

"Non. J'ai mené une vie plus mauvaise. Mais j'en suis sortie. *Et* *pour toujours."*

"Je te salue Lidia" abrège le Seigneur, et il se dirige vers son cousin Jude qui vient vers Lui avec Thomas.

Lidia retient encore un instant Marie-Magdeleine : "Mais dis-moi la vérité, maintenant que noussommes entre nous: es-tu vraiment convaincue ?"

"Pas convaincue : *heureuse d'être une disciple.* Je n'ai qu'un regret : de n'avoir pas connu plus tôt la Lumière et, au lieu de m'en avoir nourrie, d'avoir mangé la fange. Adieu, Lidia."

La réponse résonne avec netteté dans le silence qui s'est fait autour des deux femmes. Personne de ceux qui sont là, nombreux, ne parle plus...

Marie se retourne et cherche à rejoindre rapidement le Maître. Un jeune homme lui coupe la route : "C'est ta dernière folie ?" dit-il et il veut l'embrasser. Mais à moitié ivre comme il l'est, il n'y réussit pas, et Marie lui échappe en lui criant : "Non, c'est mon unique sagesse."

Elle rejoint ses compagnes, voilées comme des musulmanes, tant il leur répugne d'être vues par ces gens vicieux.

"Marie" dit Marthe toute anxieuse "tu as beaucoup souffert ?"

"Non. Et il a raison, et maintenant je ne souffrirai jamais plus de cela. Il a raison Lui..."

Tout le monde tourne par une ruelle obscure pour entrer ensuite dans une vaste maison, certainement une auberge, pour la nuit.

118 – L’ADIEU A MARTHE, AMARIE-MAGDALEINE ET A SINTICA

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Ils sont de nouveau en route, tournant à l'est en direction de la campagne.

Maintenant les apôtres et les deux disciples sont avec Marie de Cléophas et Suzanne, à quelques mètres de Jésus qui est avec sa Mère et les deux sœurs de Lazare. Jésus parle sans arrêt. Les apôtres au contraire ne parlent pas. Ils semblent fatigués ou découragés. Ils ne sont même pas séduits par la beauté de la campagne qui est vraiment splendide dans ses légères ondulations jetées sur la plaine comme autant de coussins verts sous les pieds d'un roi géant, avec ses collines qui s'élèvent de quelques mètres, çà et là, pour préluder aux chaînes du Carmel et de la Samarie. Tant dans la plaine, qui domine en ces parages, que sur les petites collines et les ondulations, il y a toute une floraison de plantes et une odeur de fruits qui arrivent à maturation. Ce doit être un endroit bien irrigué malgré sa situation et la saison, car il y a trop de fleurs pour qu'il n'y ait pas beaucoup d'eau. Je comprends maintenant pourquoi la plaine de Saron est tant de fois nommée avec enthousiasme dans la Sainte Écriture. Mais les apôtres ne partagent pas du tout cet enthousiasme. Ils marchent, un peu maussades, les seuls attristés en cette journée sereine et en cette riante contrée.

La route consulaire, en très bon état, coupe par son ruban blanc cette campagne très fertile et, à cette heure encore matinale, on rencontre fréquemment des paysans avec des chargements de denrées, ou des voyageurs qui se dirigent vers Césarée. L'un d'eux, avec une file d'ânes chargés de sacs, rejoint les apôtres et les force à s'écarter pour laisser la place à sa caravane. Il demande avec arrogance : "Kison c'est ici ?"

"Plus en arrière" répond sèchement Thomas, et il bougonne entre ses dents : «Espèce de goujat !"

"C'est un samaritain, c'est tout dire !" répond Philippe.

Ils retombent dans le silence. Après quelques mètres, Pierre dit comme s'il terminait un discours intérieur : "Pour ce que cela a servi ! Était-ce la peine de faire tant de chemin !"

"Mais, oui ! Pourquoi ensuite sommes-nous allés à Césarée, puisqu'il n'y a pas dit un mot ? Je croyais qu'il voulait faire quelque miracle stupéfiant pour persuader les romains. Au contraire..." dit Jacques de Zébédée.

"Il nous a fait tourner en dérision et c'est tout" commente Thomas. Et l'Iscariote renchérit : "Il nous a fait souffrir. Mais à Lui, les offenses Lui plaisent et il croit qu'elles nous plaisent, à nous aussi."

"Vraiment celle qui a souffert en cette circonstance, c'est Marie de Théophile" observe paisiblement le Zélote.

"Marie ! Marie ! Elle est devenue le centre de 1'univers. Marie ? Il n'y a qu'elle qui souffre, il n'y a qu'elle d'héroïque, il n'y a qu'elle qui se forme ! C'est à désirer d'être larron et homicide pour être ensuite l'objet de tant d'égards" dit en colère, l'Iscariote.

"A vrai dire, l'autre fois que nous sommes venus à Césarée, et que Lui, a fait un miracle et a évangélisé, nous l'avons affligé par notre mécontentement parce qu'il l'avait fait" observe le cousin du Seigneur.

"Ce qu'il y a" dit sérieusement Jean "c'est que nous ne savons pas ce que nous voulons... Il agit d'une façon, nous bougonnons; il fait le contraire, nous bougonnons. Nous sommes pleins de défauts."

"Oh ! voilà l'autre sage qui parle ! Il est certain qu'on ne fait rien de bon depuis longtemps."

"Rien, Judas ? Mais cette grecque, mais Hermastée, mais Abel, mais Marie, mais..."

"Ce n'est pas avec ces nullités qu'il fondera le Royaume" réplique l'Iscariote, obsédé par l'idée d'un triomphe terrestre.

"Judas, je te prie de ne pas juger les oeuvres de mon Frère. C'est une prétention ridicule. Un enfant qui veut juger le maître, pour ne pas dire : une nullité qui veut tout dominer" dit le Thaddée qui, s'il a le même nom, a pourtantune invincible antipathie pour son homonyme.

"Je te remercie de t'être borné à m'appeler enfant. Vraiment, après avoir vécu si longtemps au Temple, je croyais qu'on m'accorderait au moins la majorité" répond, sarcastique, l'Iscariote.

"Oh ! Comme elles sont désagréables ces disputes !" soupire André.

"Vraiment !» observe Mathieu. "Au lieu de nous fondre entre nous, plus nous vivons ensemble, plus on se sépare. Et penser qu'à Sicaminon il a dit qu'il nous faut être unis au troupeau. Comment le serons-nous, si entre pasteurs nous ne le sommes pas ?"

"Alors, on ne doit pas parler ? On ne doit jamais dire sa pensée ? Nous ne sommes pas des esclaves, je crois."

"Non, Judas" dit calmement le Zélote. "Nous ne sommes pas esclaves, mais nous sommes indignes de le suivre parce que nous ne le comprenons pas."

"Moi, je le comprends très bien."

"Non. Tu ne le comprends pas. Et, comme toi, ne le comprennent pas, plus ou moins, tous ceux qui le critiquent. Comprendre, c'est obéir sans discuter parce que l'on est persuadé de la sainteté de Celui qui guide" dit encore le Zélote.

"Ah ! Mais tu fais allusion à l'intelligence de sa sainteté ! Moi, je parlais de ses paroles. Sa sainteté est indiscutée et indiscutable" se hâte de dire l'Iscariote.

"Et tu peux séparer l'une de l'autre ? Un saint possédera toujours la Sagesse, et ses paroles seront sages."

"C'est vrai. Mais il fait des actes nuisibles. Certainement par excès de sainteté, je l'accorde. Mais le monde n'est pas saint, et Lui se crée des ennuis. Par exemple, ce philistin et cette grecque, crois-tu qu'ils nous soient utiles ?"

«Mais, si je dois nuire, je me retire. J'étais venu avec l'idée de 1'honorer et de faire quelque chose de juste" dit Hermastée, blessé.

"Tu Lui donnerais de la douleur en t'en allant pour ce motif" lui répond Jacques d'Alphée.

"Je Lui laisserai croire que j'ai changé d'idée. Puis, je le saluerai et... je m'en irai."

"Non, vraiment ! Toi, tu ne t'en vas pas. Il n'est pas juste qu'à cause du nervosisme d'autrui, le Maître perde un bon disciple" s'emporte Pierre.

"Mais s'il veut s'en aller pour si peu, c'est signe qu'il n'est pas sûr de sa volonté. Laisse-le donc s'en aller" répond l'Iscariote.

Pierre perd patience : "Je Lui ai promis, quand il m'a donné Margziam, de devenir paternel avec tout le monde, et il me déplaît de manquer à ma promesse. Mais tu m'y obliges. Hermastée est ici, et il y reste. Sais-tu ce que je dois te dire ? C'est toi qui troubles la volonté des autres et les rends indécis. Tu es une cause de séparation et de désordre. Voilà ce que tu es. Et sois-en honteux."

"Qui es-tu, toi ? Le protecteur des..."

"Parfaitement ! Tu as bien dit. Je sais ce que tu veux dire. Protecteur de la femme voilée, protecteur de Jean d'Endor, protecteur d'Hermastée, protecteur de cette esclave, protecteur de tous les autres qu'a trouvés Jésus et qui ne sont pas de magnifiques exemplaires des paons du Temple, ceux qui sont fabriqués avec le mortier sacré et les toiles d'araignées du Temple, les mèches malodorantes des lumières du Temple, ceux qui sont comme toi, en somme, pour rendre plus claire la parabole, car si le Temple est beaucoup, à moins que je ne sois devenu un imbécile, le Maître est plus que le Temple, et c'est à Lui que tu manques..." il crie si fort que le Maître s'arrête et se retourne et il va revenir en arrière, quittant les femmes.

"Il a entendu ! Maintenant il va être affligé !" dit l'apôtre Jean.

"Non, Maître. Ne viens pas. Nous discutions... pour tromper l'ennui de la route" dit tout de suite Thomas.

Mais Jésus reste arrêté de façon qu'on le rejoigne.

"De quoi discutiez-vous ? Encore une fois dois-je vous dire que les femmes vous sont supérieures ?" Le doux reproche touche tous les cœurs. Ils se taisent en baissant la tête.

"Amis, amis ! Ne soyez pas un objet de scandale pour ceux qui naissent maintenant seulement à la Lumière ! Ne savez-vous pas qu'une imperfection en vous nuit davantage que les erreurs qui se trouvent dans le paganisme, à la rédemption d'un païen ou d'un pécheur ?"

Personne ne répond, car ils ne savent que dire pour se justifier ou pour ne pas accuser.

Près d'un pont sur un torrent à sec est arrêté le char des sœurs de Lazare. Les deux chevaux paissent l'herbe épaisse des rives du torrent, peut-être à sec depuis peu, qui sont couvertes d'une épaisse couche d'herbe. Le serviteur de Marthe et un autre, peut-être le conducteur, sont sur la grève alors que les femmes sont enfermées dans le char tout couvert d'une lourde capote faite de peaux tannées qui descendent comme de lourds rideaux jusqu'au plancher du char. Les femmes disciples se hâtent vers lui et le serviteur qui les voit le premier avertit la nourrice, pendant que l'autre se hâte d'atteler les chevaux.

Entre temps, le serviteur court vers ses maîtresses en s'inclinant jusqu'à terre. La nourrice âgée, une belle femme au teint olivâtre mais agréable, descend lestement et va vers ses maîtresses. Mais Marie de Magdala lui dit quelque chose et elle se dirige tout de suite vers la Vierge en disant : "Pardonne-moi... Mais la joie de la voir est si grande que je ne vois qu'elle. Viens, bénie, le soleil est brûlant, dans le char il y a de l'ombre."

Et elles montent toutes en attendant les hommes restés très en arrière. Pendant qu'elles attendent et pendant que Sintica, revêtue de l'habit que Marie-Magdeleine avait la veille, baise les pieds de ses maîtresses - comme elle s'obstine à les appeler, bien que pour elles, disent-elles, elle n'est ni servante ni esclave mais seulement une invitée reçue au nom de Jésus - la Vierge montre le précieux paquet de pourpre, demandant comment on peut filer cette courte filasse qui refuse l'humidité et le tordage.

"Ce n'est pas ainsi qu'on l'emploie, Femme. Il faut la réduire en poudre, et on l'emploie comme n'importe quelle autre teinture. C'est la bave d'un coquillage, ce n'est pas un cheveu ni un poil. Vois-tu comme elle est friable maintenant qu'elle est sèche ? Tu la réduis en fine poudre, tu la tamises pour qu'il ne reste pas de longs filaments qui tacheraient le fil ou l'étoffe. Le fil se teint mieux en écheveau. Quand tu es sûre que tout est réduit en poudre, comme on fait avec la cochenille ou le safran ou la poudre d’indigo, ou d'autres écorces, ou racines ou fruits, et on s'en sert. On fixe la teinte avec du vinaigre fort au dernier rinçage."

"Merci, Noémi. Je ferai comme tu me l'indiques. J'ai brodé avec des fils couleur de pourpre, mais on me les avait donnés déjà prêts à l'usage... Voici Jésus qui arrive. C'est le moment de nous saluer, mes filles. Je vous bénis toutes au nom du Seigneur. Allez en paix, en apportant la paix et la joie à Lazare.

Adieu, Marie. Souviens-toi que c'est sur ma poitrine que tu as versé tes premières larmes de bonheur. Je suis ainsi pour toi une mère, parce qu'un enfant verse ses premières larmes sur la poitrine de sa maman. Je suis pour toi une mère, et je le serai toujours. Ce qu'il peut te coûter de dire à la plus douce des sœurs, à la plus aimante des nourrices, viens me le dire, à moi. Je te comprendrai toujours. Ce que tu n'oserais dire à mon Jésus, parce que trop pétri d'une humanité qu'il ne veut pas en toi, viens me le dire, à moi. Je serai toujours indulgente pour toi. Et si, ensuite, tu veux aussi me dire tes triomphes - mais ceux-ci, je préfère que tu les présentes à Lui comme des fleurs parfumées, parce que c'est Lui, ton Sauveur, et pas moi - je me réjouirai avec toi.

Adieu, Marthe. Maintenant tu t'en vas heureuse et tu resteras dans ce bonheur surnaturel. Tu n'as donc besoin que de progresser dans la justice au milieu de la paix que rien ne trouble plus en toi. Fais-le pour l'amour de Jésus qui t'a aimée au point d'aimer celle que tu aimes complètement.

Adieu, Noémi. Va avec ton trésor retrouvé. Comme tu la nourrissais de ton lait, nourris-toi maintenant des paroles qu'elle et Marthe te diront, et arrive à voir en mon Fils beaucoup plus que l'exorciste qui délivre les cœurs du Mal.

Adieu, Sintica, fleur de la Grèce, qui as su voir par toi seule qu'il y a quelque chose de plus que la chair. Maintenant, fleuris en Dieu, et sois la première des fleurs nouvelles de la Grèce du Christ.

Je suis très contente de vous laisser ainsi unies. Je vous bénis avec amour."

Le bruit des pas est désormais tout proche. Elles lèvent la capote et voient que Jésus est à quelque deux mètres du char. Elles descendent sous le soleil brûlant qui envahit la route.

Marie de Magdala s'agenouille aux pieds de Jésus en disant : "Je te remercie, de tout. Et aussi beaucoup de m'avoir fait faire ce voyage. Toi seulement as la sagesse. Maintenant je pars dépouillée des restes de la Marie d'autrefois. Bénis-moi, Seigneur, pour me fortifier toujours plus."

"Oui, je te bénis. Jouis de la présence des frères, et avec les frères forme-toi toujours plus en Moi. Adieu, Marie. Adieu, Marthe. Tu diras à Lazare que je le bénis. Je vous confie cette femme. Je ne vous la donne pas. C'est ma disciple, mais je veux que vous lui donniez un minimum de possibilités de comprendre ma doctrine. Puis je viendrai. Noémi, je te bénis et aussi vous deux."

Marthe et Marie ont les larmes aux yeux. Le Zélote les salue en particulier, en leur donnant un écrit pour son serviteur. Les autres les saluent ensemble. Puis le char se met en mouvement.

"Et maintenant allons chercher de l'ombre. Que Dieu les accompagne... Tu regrettes tant, Marie, qu'elles s'en soient allées ?" demande-t-il à Marie d'Alphée qui pleure silencieusement.

"Oui. Elles étaient très bonnes..."

"Nous les retrouverons bientôt, et plus nombreuses. Tu auras beaucoup de sœurs... ou de filles, si tu préfères. C'est tout de l'amour, tant le maternel que le fraternel" lui dit Jésus pour la réconforter.

"Pourvu que cela ne lui crée pas des ennuis..." dit l'Iscariote.

"Des ennuis, de s'aimer ?"

"Non. Ennuis d'avoir des personnes d'autres races et d'autres provenances.»

"Sintica, tu veux dire ?"

"Oui, Maître. En fin de compte, c'était l'objet du romain et c'est mal de se l'approprier. Cela le disposera mal à notre égard et nous nous mettrons à dos Ponce Pilate avec ses rigueurs."

"Mais que veux-tu que cela lui fasse, à Pilate, que quelqu'un qui dépende de lui perde une esclave ? Il saura ce qu'il vaut ! Et s'il est un peu honnête, comme on dit qu'il l'est, en famille au moins, il dira que cette femme a bien fait de s'enfuir. Puis, s'il est malhonnête, il dira : "C'est bien fait ! Ainsi, peut-être, je la trouverais, moi". Les gens malhonnêtes ne sont pas sensibles aux douleurs d'autrui. Et puis ! Oh ! Pauvre Ponce ! Avec tous les ennuis que nous lui donnons, il a bien autre chose à faire que de perdre du temps à cause des plaintes d'un individu qui laisse échapper une esclave !" dit Pierre et plusieurs lui donnent raison en se moquant du lubrique romain.

Mais Jésus porte la question sur un plan plus haut : "Judas, tu connais le Deutéronome ?"

"Certainement, Maître. Et je n'hésite pas à dire: comme il y en a peu."

"Comment le juges-tu ?"

"Comme porte-parole de Dieu."

"Porte-parole. Donc qui répète la parole de Dieu ?"

"Exactement ainsi."

"Tu as bien jugé. Mais alors pourquoi ne juges-tu pas bien, de faire ce qu'il ordonne ?"

"Je n'ai jamais dit cela. Au contraire ! Je trouve que c'est justement nous qui le négligeons trop en suivant la nouvelle Loi."

"La Nouvelle Loi est le fruit de l'Ancienne ou plutôt c'est la perfection atteinte par l'arbre de la Foi. Mais personne d'entre nous ne la néglige, pour autant que je sache, parce que Moi,… je suis le premier à la respecter et à empêcher que les autres la négligent." Jésus est très tranchant, en disant ces mots. Il reprend : "Le Deutéronome est intouchable. Même quand triomphera mon Royaume, et, avec mon Royaume, la Nouvelle Loi avec ses neuf codes et paragraphes, il sera toujours appliqué aux nouveaux préceptes, comme les pierres de taille des anciennes constructions servent aux nouvelles parce que ce sont des pierres parfaites qui font de solides murailles. Mais maintenant, ce n'est pas encore mon Royaume et Moi, en fidèle israélite, je n'offense ni ne néglige le livre mosaïque. C'est la base de ma façon d'agir et de mon enseignement. C'est sur la base de l'Homme et du Maître que le Fils du Père fait reposer la céleste construction de sa Nature et de sa Sagesse.

Dans le Deutéronome, il est dit : "Tu ne remettras pas à son maître l'esclave qui s'est réfugié près de toi. Il habitera avec toi dans l'endroit qu'il jugera bon, il restera tranquille dans une de tes cités et tu ne lui feras pas de peine". Cela s'applique au cas où quelqu'un est contraint de fuir un esclavage inhumain. Dans mon cas, dans celui de Sintica, c'est la fuite, non vers une liberté limitée, mais vers la liberté *illimitée* du Fils de Dieu. Et tu veux qu'à cette alouette, qui a échappé au filet des chasseurs, je mette de nouveau le filet pour la rendre à sa prison, pour lui enlever jusqu'à l'espérance après la liberté ? Non, jamais ! Je bénis Dieu de ce que, comme le voyage à Endor a amené ce fils au Père, le voyage à Césarée m'ait amené cette fille pour que je l'amène au Père. A Sicaminon, je vous ai parlé de la puissance de la Foi. Aujourd'hui je vous parlerai de la lumière de l'Espérance. Mais maintenant, dans ce verger touffu, arrêtons-nous pour manger et nous reposer car le soleil est brûlant comme si l'enfer était ouvert."

119 – JESUS PARLE DE L’ESPERANCE

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Aperçus par quelques vignerons qui passent par le verger, chargés de paniers d'un raisin blond comme s'il était fait avec de l'ambre, les apôtres se voient interrogés.

« Vous êtes des voyageurs ou des étrangers ? »

« Nous sommes galiléens et nous allons vers le Carmel » répond au nom de tous Jacques de Zébédée qui, avec ses compagnons pêcheurs, se dégourdit les jambes pour essayer de vaincre un reste de somnolence. L'Iscariote et Mathieu sont en train de se réveiller sur l'herbe sur laquelle ils s'étaient allongés, et les plus âgés, au contraire, fatigués, dorment encore. Jésus parle avec Jean d'Endor et Hermastée, pendant que Marie et Marie de Cléophas se tiennent près d'eux, mais silencieuses.

Les vignerons disent : « Et vous venez de loin ? »

« De Césarée comme dernière étape. Mais avant, nous étions à Sicaminon et plus loin encore. Nous venons de Capharnaüm. »

« Oh ! Quelle longue route en cette saison ! Mais pourquoi n'êtes-vous pas venus à notre maison ? Elle est là-bas, vous la voyez ? Nous vous aurions donné de l'eau fraîche pour reposer vos membres et de la nourriture campagnarde, mais bonne. Venez maintenant. »

« Nous allons partir. Dieu vous récompense tout de même. »

« Le Carmel ne va pas s'enfuir sur un char de feu comme son prophète » dit un paysan mi-sérieux.

« Il ne vient plus de chars du Ciel pour emporter les prophètes. Il n 'y a plus de prophètes en Israël. On dit que Jean est déjà mort » dit l'autre paysan.

« Mort ? Et depuis quand ? »

« C'est ce que nous ont dit des gens venus d'au-delà du Jourdain. Vous le vénériez ? »

« Nous étions ses disciples. »

« Pourquoi l'avez-vous quitté ? »

« Pour suivre l'Agneau de Dieu, le Messie que lui a annoncé. Il y a encore cela en Israël, hommes. Et il faudrait bien mieux qu'un char de feu pour le transporter dignement au Ciel ! Vous ne croyez pas au Messie ? »

« Si, nous y croyons ! Nous avons décidé qu'une fois la récolte finie, nous irons à sa recherche. On dit qu'il est zélé pour l'obéissance à la Loi et qu'il va au Temple aux solennités de règle. Nous irons bientôt aux Tabernacles et nous serons au Temple tous les jours pour le voir. Et si nous ne le trouvons pas, nous irons à sa recherche jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé. Vous qui le connaissez, dites-nous : est-il vrai qu'il est presque toujours à Capharnaüm ? Est-il vrai qu'il est grand, jeune, pâle, blond et qu'il a une voix différente de celle de tous les hommes, qu'elle touche les cœurs et que les animaux et les plantes l'entendent ? »

« Tous les cœurs, sauf ceux des pharisiens, Gamala. Eux sont devenus plus revêches. »

« Eux ne sont même pas des animaux. Ce sont des démons y compris celui dont je porte le nom. Mais dites : est-il vrai qu'il est ainsi, et qu'il est si bon qu'il parle avec tout le monde, qu'il console tout le monde, qu'il guérit les maladies et convertit les pécheurs ? »

« Vous le croyez ? »

« Oui, mais nous voudrions le savoir de vous qui le suivez. Oh ! Si vous nous conduisiez à Lui ! »

« Mais n'avez-vous pas les vignes à soigner ? »

« Nous avons aussi notre âme à soigner et elle est plus que les vignes. Est-il à Capharnaüm ? En forçant la marche nous pourrions faire l'aller et retour en dix jours... »

« Il est ici, celui que vous cherchez. Il s'est reposé dans votre verger et en ce moment il parle avec cet homme âgé et ce jeune homme. Il a à côté de Lui sa Mère et la sœur de sa Mère. »

« Celui-là ! … Oh ! Qu’est-ce qu’on fait ? »

Ils restent figés par la stupeur. Ils sont tout yeux pour le regarder. Toute leur vitalité se concentre dans leurs pupilles.

« Eh bien ! Vous désiriez tant le voir et maintenant vous ne bougez plus ? Etes-vous devenus des statues de sel ? » plaisante Pierre.

« Non... c'est que... Mais, est-il simple, le Messie ? »

« Mais que vouliez-vous qu'il fût ? Assis sur un trône fulgurant et couvert du manteau royal ? Le croyiez-vous un nouvel Assuérus ? »

« Non. Mais... si simple, Lui si saint ! »

« Il est simple parce qu'il est saint, homme. Bien, faisons ainsi... Maître ! Viens, viens ici faire un miracle. Il y a ici des hommes qui te cherchent et de te voir les a pétrifiés. Viens leur rendre le mouvement et la parole. »

Jésus, qui s'est retourné en s'entendant appeler, se lève en souriant et vient vers les vignerons qui le regardent tellement stupéfaits qu'ils en paraissent apeurés.

« Paix à vous. Vous me vouliez ? Me voici » et il fait son geste habituel d'ouvrir les bras en les tendant un peu, comme pour s'offrir. Les vignerons tombent à genoux et restent muets.

« Ne craignez pas. Dites-moi ce que vous voulez. » Sans parler, ils tendent les paniers remplis de raisin. Jésus admire les fruits magnifiques et, en disant : « Merci » allonge la main pour prendre une grappe et il commence à manger les grains.

« O Dieu Très Haut ! Il mange comme nous ! » dit en soupirant celui qu'on appelle Gamala.

Il est impossible de ne pas rire de cette sortie. Jésus même a un sourire plus accentué, et comme s'il s'excusait, il dit : « Je suis le Fils de 1'homme ! »

Mais son geste a vaincu leur torpeur extatique, et Gamala dit : « N'entrerais-tu pas dans notre maison, au moins jusqu'au soir ? Nous sommes nombreux, car nous sommes sept frères avec nos femmes et nos enfants, et en plus nos parents âgés qui attendent paisiblement la mort. »

« Allons. Vous, appellez vos compagnons et rejoignez-nous. Mère, viens avec Marie. »

Et Jésus se met en route derrière les paysans qui se sont relevés et marchent un peu de biais pour le voir marcher. Le sentier est étroit entre les troncs d'arbres reliés les uns aux autres par les vignes.

Ils ont vite fait d'arriver à la maison, ou plutôt aux maisons car elles forment un petit carré avec au milieu une large cour commune où se trouve un puits. On y accède par un couloir profond qui fait office de vestibule et que l'on ferme certainement la nuit avec le lourd portail.

« La paix soit à cette maison et à ceux qui l'habitent » dit Jésus en entrant et en levant la main pour bénir. Il l'abaisse ensuite pourcaresser un amour de bébé à moitié nu qui fixe sur Lui un regard extatique. Il est très gracieux dans sa chemisette sans manches, qui retombe de ses épaules grassouillettes, debout avec ses pieds nus, avec un doigt dans la bouche et une croûte de pain trempée dans l'huile dans l'autre menotte.

« C'est David, le bébé. De mon jeune frère » explique Gamala pendant qu'un autre vigneron entre dans la maison la plus proche pour prévenir. Puis il en sort pour entrer dans une autre et il fait ainsi pour toutes, de sorte que des visages de tout âge se présentent, puis se retirent pour revenir après une toilette sommaire. Assis à l'ombre d'un auvent qui fait saillie et qu'abrite un figuier gigantesque, se trouve un vieillard avec un bâtonnet dans les mains. Il ne lève même pas la tête, comme si rien ne l'intéressait.

« C'est notre père » explique Gamala. « Un des vieillards de la maison, car même la femme de Jacques a amené ici son père resté seul. Et puis il y a la vieille mère de Lia, la plus jeune épouse. Notre père est aveugle. Il s'est formé une taie sur ses pupilles. Il y a tant de soleil dans les champs ! Tant de chaleur sur la terre ! Pauvre père ! Il est très triste, mais il est très bon. En ce moment il attend ses petits-enfants parce qu'ils sont son unique joie. »

Jésus se dirige vers le vieillard. « Que Dieu te bénisse, père. »

« Qui que tu sois, que Dieu te rende ta bénédiction » répond le vieillard en levant la tête dans la direction de la voix.

« Ton sort est pénible, n'est-ce pas ? » demande doucement Jésus et il fait signe de ne pas dire qui est celui qui parle.

« Il vient de Dieu, après tant de bien qu'il m'a donné dans ma longue vie. Comme j'ai reçu le bien de Dieu, je dois accepter aussi le malheur de ma vue. Il n'est pas éternel, enfin. Il finira sur le sein d'Abraham. »

« Tu parles bien. Ce serait pire si ton âme était aveugle. »

« J'ai cherché à lui garder toujours la vue.»

« Comment as-tu fait ? »

« Tu es jeune, toi qui parles, ta voix me le montre. Tu ne seras pas comme ces jeunes de maintenant qui sont tous aveugles parce qu'ils sont sans religion, hein ? C'est vraiment un grand malheur de ne pas croire et de ne pas faire ce que Dieu a dit. C'est un vieillard qui te le dit, garçon. Si tu abandonnes la Loi, tu seras aveugle sur terre et dans l'autre vie. Jamais plus tu ne verras Dieu. Car il viendra certainement un jour où le Messie Rédempteur nous ouvrira les portes de Dieu. Je suis trop âgé pour voir ce jour sur la terre, mais je le verrai du sein d'Abraham. Aussi, je ne me plains de rien, car j'espère payer par cette ombre mes ingratitudes envers Dieu et de le mériter pour la vie éternelle. Mais Toi, tu es jeune. Sois fidèle, fils, pour que le Messie tu puisses le voir, car le temps est proche. Le Baptiste l'a dit. Tu le verras. Mais si ton âme est aveugle, tu seras comme ceux dont parle Isaïe. Tu auras des yeux et tu ne verras pas. »

« Tu voudrais le voir, père ? » demande Jésus en posant une main sur la tête blanche.

« Je voudrais le voir. Oui. Mais pourtant je préfère m'en aller sans le voir, au lieu de le voir, moi, et que mes enfants ne le reconnaissent pas. Moi, j'ai encore l'ancienne foi et elle me suffit. Eux... Oh ! le monde de maintenant !... »

« Père, vois donc le Messie, et que ton soir soit couronné par la joie » et Jésus fait glisser sa main des cheveux blancs sur le front jusqu'au menton barbu du vieillard comme pour le caresser, et en même temps il se penche pour se mettre au niveau de son visage sénile.

« Oh ! Très Haut Seigneur ! Mais moi je vois ! Je vois... Qui es-tu avec ce visage inconnu et pourtant familier, comme si je t'avais déjà vu ? ...Mais... Oh ! Sot que je suis ! Toi qui m'as rendu la vue, tu es le Messie béni ! Oh ! Oh ! ». Le vieillard pleure sur les mains de Jésus qu'il a saisies, les couvrant de baisers et de larmes. Toute la parenté est en émoi.

Jésus dégage une main et caresse encore le vieillard en disant : « Oui, c'est Moi. Viens, qu'en plus de mon visage tu connaisses ma parole. » Et il se dirige vers un escalier qui mène à une terrasse ombragée par une tonnelle épaisse qui l'ombrage toute entière. Et tout le monde le suit.

« J'avais promis de parler de l'espérance à mes disciples et j'aurais expliqué une parabole. La parabole, la voilà : ce vieil israélite. C'est le Père des Cieux qui m'en donne le sujet pour vous enseigner à vous tous la grande vertu qui, comme les bras d'un joug, soutient la Foi et la Charité.

Joug plein de douceur. Gibet de l'humanité comme le bras transversal de la croix, trône du salut comme appui du serpent salutaire élevé dans le désert. Gibet de l'humanité. Pont de l'âme, pour qu'elle libère son vol dans la Lumière, et elle est placée au milieu entre l'indispensable Foi et la très parfaite Charité, parce que sans l'Espérance il ne peut y avoir de Foi, et sans l'espérance la Charité meurt.

La Foi présuppose une espérance pleine de certitude. Comment croire arriver à Dieu si on n'espère pas en sa Bonté ? Comment trouver un appui dans la vie si on n'espère pas en une éternité ? Comment pouvoir persévérer dans la justice si on n'est pas animé par l'espérance que chacune de nos bonnes actions est vue par Dieu et pour en recevoir de Lui une récompense ? De la même manière, comment faire vivre la Charité s'il n'y a pas en nous l'espérance ? L'espérance précède la Charité et la prépare. Car un homme a besoin d'espérer pour pouvoir aimer. Les désespérés n'aiment plus. Voilà l'échelle faite de barreau et de montants : la Foi c'est le barreau, l'Espérance les montants; en haut c'est la Charité vers laquelle on monte moyennant les deux autres. L'homme espère pour croire, il croit pour aimer.

Cet homme a su espérer. A sa naissance, c'était un bébé d'Israël comme tous les autres. Il a grandi avec les mêmes enseignements que les autres. Il est devenu fils de la Loi comme tous les autres. Il est devenu homme, époux, père, vieillard, en espérant toujours dans les promesses faites aux patriarches et répétées par les prophètes. Dans sa vieillesse, les ombres sont descendues sur ses pupilles, mais pas dans son cœur. En lui est toujours restée allumée l'Espérance. L'espérance de voir Dieu, de voir Dieu dans l'autre vie. Et, dans l'espérance de cette vue éternelle, une espérance plus intime et plus chère : "voir le Messie". Et il m'a dit, ne sachant pas quel était le jeune homme qui lui parlait : "Si tu abandonnes la Loi, tu seras aveugle sur la terre et au Ciel. Tu ne verras pas Dieu et tu ne reconnaîtras pas le Messie".

Il a parlé en sage. Il y en a trop maintenant en Israël qui sont aveugles. Ils n'ont plus l'espérance parce que l'a tuée en eux la révolte contre la Loi, *qui est toujours révolte,* même si elle se cache sous des ornements sacrés, *si elle n'est pas acceptation intégrale de la parole de Dieu,* je dis de Dieu, je ne parle pas des superstructures qui y ont été mises par l'homme et qui, parce qu'elles sont trop, et toutes humaines, se trouvent négligées par ceux mêmes qui les ont établies, et suivies machinalement, par force, avec lassitude, stérilement par les autres. Ils n'ont plus d'espérance, mais se moquent des vérités éternelles. Ils n'ont donc plus de Foi ni plus de Charité. Le joug divin de Dieu donné à l'homme pour qu'il s'en fasse obéissance et mérite, la croix céleste que Dieu a donnée à 1'homme pour conjurer les serpents du Mal pour en tirer le salut, a perdu son bras transversal, celui qui soutenait la flamme blanche et la flamme rouge : la Foi et la Charité, et les ténèbres sont descendues dans leurs cœurs.

Le vieillard m'a dit : "C'est un grand malheur de ne pas croire et de ne pas faire ce que Dieu nous a dit".

C'est vrai. Je vous le confirme. C'est pire que la cécité matérielle que l'on peut encore guérir pour donner à un juste la joie de revoir le soleil, les prés, les fruits de la terre, les visages des fils et petits-fils et, par-dessus tout, ce qui était l'espérance de son espérance : "Voir le Messie du Seigneur". Je voudrais qu'une pareille vertu fût vivante dans l'âme d'Israël tout entier et particulièrement chez ceux qui sont plus instruits dans la Loi. Il ne suffit pas d'être allé au Temple ou d'avoir appartenu au Temple, il ne suffit pas de savoir par cœur les paroles du Livre. Il faut savoir en faire la vie de notre vie moyennant les trois vertus divines.

Vous en avez un exemple : où elles sont vivantes, tout est facile à supporter, même le malheur. Car le joug de Dieu est toujours un joug léger qui pèse seulement sur la chair, mais n'abat pas l'esprit. Allez en paix, vous qui restez dans cette maison de bons israélites. Va en paix, vieux père. Que Dieu t'aime, tu en as la certitude. Termine ta journée de juste en déposant ta sagesse dans le cœur des petits de ton sang.

Je ne puis rester, mais ma bénédiction reste dans ces murs, riche de grâces comme les grappes de cette vigne. »

Et Jésus voudrait s'en aller, mais il doit rester tant pour connaître cette tribu de tous les âges que pour recevoir tout ce qu'on veut Lui donner jusqu'à rendre les sacs de voyage pansus comme des outres... Puis il peut reprendre la route par un raccourci entre les vignes que Lui indiquent les vignerons qui ne le laissent qu'à la voie maîtresse déjà en vue d'un pays où Jésus et les siens pourront passer la nuit.

120 – JESUS VA SUR LE CARMEL AVEC JACQUES D’ALPHEE

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

« Évangélisez dans la plaine d'Esdrelon jusqu'à ce que je revienne parmi vous » commande Jésus aux apôtres, au cours d'une sereine matinée pendant qu'aux abords de Kison ils consomment un peu de nourriture: du pain et des fruits.

Les apôtres ne semblent pas très enthousiastes, mais Jésus les réconforte en leur donnant une ligne à suivre dans leur manière de se comporter, et il termine : « Du reste vous avez avec vous ma Mère. Elle vous sera d'un bon conseil. Allez chez les paysans de Giocana et cherchez, pendant le sabbat, à parler avec ceux de Doras. Donnez-leur des secours, et réconfortez le grand-père de Margziam en lui donnant des nouvelles de l'enfant, en lui disant que pour les Tabernacles nous le lui amènerons. Donnez beaucoup, tout ce que vous avez, à ces malheureux, tout ce que vous savez, toute l'affection dont vous êtes capables, tout l'argent que nous avons. N'ayez pas peur. Il rentre comme il sort. Nous ne mourrons jamais de faim, même si nous ne vivons que de pain et de fruits. Et si vous en voyez qui sont nus, donnez les vêtements, même les miens, et même les miens en premier. Nous ne resterons jamais nus. Et surtout, si vous trouvez des misères qui me cherchent, ne les dédaignez pas. Vous n'en avez pas le droit. Adieu, Mère. Que Dieu vous bénisse tous par ma bouche. Allez en toute sécurité. Viens, Jacques. »

« Tu ne prends même pas ton sac ? » demande Thomas en voyant que le Seigneur se met en route et ne le prend pas.

« Pas besoin. Je serai plus libre pour cheminer. » Jacques aussi laisse le sien, bien que sa mère se fût hâtée de le remplir de pain, de fromages et de fruits.

Ils s'en vont, en suivant pendant quelque temps la levée de terre du Kison, puis, attaquant les premières pentes qui mènent au Carmel, disparaissent à la vue de ceux qui sont restés.

« Mère, nous sommes entre tes mains. Guide-nous parce que… nous ne sommes capables de rien » reconnaît humble­ment Pierre.

Marie a un sourire rassurant et elle dit : « C'est très simple. Vous n'avez qu'à obéir à ses ordres, et tout ira bien. Allons. »

Jésus monte avec son cousin Jacques et ne parle pas et l'autre aussi ne parle pas. Jésus est concentré dans ses pensées. Jacques, qui se sent au seuil d'une révélation, est tout saisi d'un amour respectueux, d'une crainte spirituelle et il regarde de temps en temps Jésus qui a un sourire lumineux sur son visage solennel. Il le regarde, comme il regarderait Dieu non encore incarné et resplendissant de toute son immense majesté, et son visage qui ressemble tant à celui de Saint-Joseph, d'un brun qui ne dédaigne pas le rouge en haut de ses pommettes, devient pâle d'émotion. Mais il respecte toujours le silence de Jésus.

Par des raccourcis rapides, comme s'ils ne voyaient pas les bergers qui font paître leurs troupeaux dans les verts pâturages qui sont au-dessous des bois de chênes verts, de rouvres, de frênes et autres arbres de haute futaie, ils ne cessent de monter en effleurant de leurs manteaux les buissons glauques des genièvres et les buissons d'or des genêts, ou les touffes couleur d'émeraude parsemée de perles des myrtes, ou les rideaux mouvants des chèvre-feuilles et des clématites en fleurs. Ils montent, laissant derrière eux les bûcherons et les bergers jusqu'à ce qu'ils rejoignent, après une marche infatigable, la crête de la montagne ou plutôt un petit plateau adossé à une crête couronnée de rouvres géants, limité par une rangée d'arbres de haute futaie auxquels servent de base les sommets des autres arbres de la côte, de sorte qu'il semble que le petit pré soit comme adossé à cet appui bruissant, isolé du reste de la montagne que les frondaisons qui sont au-dessous empêchent de voir, avec par derrière le pic qui lance ses arbres vers le ciel, et au-dessus le ciel découvert et en face l'horizon découvert qui rougit dans le crépuscule et s'arrête sur la mer toute enflammée. Une fissure ouverte dans la terre, qui ne s'éboule pas seulement parce que les racines des rouvres géants la retiennent dans un filet qui les tient comme des tenailles, s'ouvre dans la corniche, tout juste assez large pour laisser passer un homme et qui ne soit pas corpulent. Un buisson ébouriffé semble la prolonger en s'étendant horizontalement à partir du flanc de la corniche.

Jésus dit : « Jacques, mon frère, nous resterons ici cette nuit et, malgré la grande fatigue de la chair, je te prie de passer la nuit en prière, la nuit et toute la journée de demain jusqu'à cette heure. Une journée entière, ce n'est pas trop pour recevoir ce que je veux te donner. »

« Jésus, Seigneur et mon Maître, je ferai toujours ce que tu veux » répond Jacques qui était devenu encore plus pâle quand Jésus avait commencé à parler.

« Je le sais. Allons maintenant cueillir des mûres et des myrtilles pour notre estomac et nous désaltérer à une source que j'ai entendue au-dessous. Laisse donc ton manteau dans la caverne. Personne ne le prendra. »

Et avec son cousin, il contourne la corniche en cueillant des fruits sauvages des buissons du sous-bois et puis, à quelques mètres plus bas, du côté opposé à celui qu'ils avaient utilisé pour monter, ils remplissent leurs gourdes, unique chose qu'ils avaient emportée avec eux, à une source bavarde qui débouche dans un fouillis de racines, et ils se lavent pour se rafraîchir de la chaleur encore forte malgré l'altitude. Puis ils remontent à leur plateau et, pendant que l'atmosphère est toute rouge sur le sommet revêtu du soleil qui va disparaître à l'occident, ils mangent ce qu'ils ont ramassé et boivent encore en se souriant comme deux enfants heureux ou comme deux anges. Peu de paroles : le souvenir de ceux qui sont restés dans la plaine, un cri d'admiration pour l'extrême beauté du jour, le nom des deux mères... Rien de plus.

Puis Jésus attire à Lui son cousin et celui-ci prend la pose habituelle de Jean, la tête appuyée sur le sommet de la poitrine de Jésus, une main abandonnée sur ses genoux, l'autre dans la main de son Cousin, et ils restent ainsi, pendant que le soir descend au milieu d'un grand pépiement d'oiseaux qui se retirent dans le feuillage, d'un tintement de sonnailles qui s'éloignent et devient de plus en plus indistinct, et d'un léger bruissement du vent qui caresse les cimes en les rafraîchissant et en les animant après la chaleur inerte du jour, préludant à la rosée.

Ils restent ainsi longuement, et je crois que ce n'est qu'un silence des lèvres alors que les esprits, plus que jamais actifs, nouent des conversations surnaturelles.

121 – « AIMER PARFAITEMENT POUR ETRE SAINTEMENT CHEF »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

C'est la même heure, mais le lendemain. Jacques, qui est encore retiré dans la fente de la montagne et assis tout pelotonné avec la tête penchée presque jusqu'aux genoux qui sont levés et qu'il tient avec ses bras, est dans une profonde méditation, ou bien il dort. Je ne me rends pas bien compte. Certainement il est insensible à ce qui se passe autour de lui, c'est-à-dire au combat de deux gros oiseaux qui, pour quelque motif particulier, se battent férocement dans le petit pré. Je dirais que ce sont des coqs de montagne, ou des coqs de bruyère, ou des faisans car ils ont la grosseur d'un jeune coq, des plumes de toutes les couleurs, mais ils n'ont pas de crête, seulement un petit casque de chair rouge comme du corail sur le sommet de la tête et sur les joues, et je vous assure que, si la tête est petite, le bec doit être comme une pointe d'acier. Les plumes volent enl'air et le sang coule par terre dans un fracas violent qui fait taire les sifflements, les trilles et les roulades dans les branches des arbres. Peut-être les oiseaux observent la joute féroce...

Jacques n'entend rien. Jésus, au contraire entend et descend du sommet où il était monté et, en battant des mains, sépare les combattants qui s'enfuient, sanglants, l'un vers la côte, l'autre au sommet d'un rouvre et là remet en ordre ses plumes toutes hérissées et emmêlées. Jacques ne lève pas la tête, même au bruit fait par Jésus qui, en souriant, fait encore quelques pas et s'arrête au milieu du petit pré. Son vêtement blanc semble se teinter de rouge du côté droit tant est violent le rouge du crépuscule. On dirait vraiment que le ciel soit en feu. Et pourtant Jacques ne doit pas dormir car, dès que Jésus susurre, exactement susurre « Jacques, viens ici », il lève sa tête appuyée sur ses genoux et défait l'enlacement de ses bras, en se levant et en allant vers Jésus.

Il s'arrête en face de Lui, à deux pas de distance et le regarde. Jésus aussi le regarde, sérieux et pourtant il encourage Jacques d'un sourire qui ne vient pas des lèvres ni du regard et qui pourtant est visible. Il le regarde fixement comme s'il voulait lire les plus petites réactions et émotions de son cousin et apôtre qui comme hier, en se sentant au seuil d'une révélation, devient pâle et le devient davantage encore au point que son visage a la couleur de son vêtement de lin quand Jésus lève les bras et lui met les mains sur les épaules, en restant ainsi, les bras tendus. Alors Jacques semble bien être une hostie. Seuls ses doux yeux châtain foncé et sa barbe châtaine colorent ce visage attentif.

« Jacques, mon frère, tu sais pourquoi je t'ai voulu ici, seul à seul, pour te parler après des heures de prière et de méditation ? »

Jacques paraît éprouver de la difficulté à répondre tant il est ému. Mais il ouvre enfin les lèvres pour répondre à voix basse : « Pour me donner une instruction spéciale, ou pour l'avenir, ou parce que je suis le plus incapable de tous. Je te remercie dès maintenant, même s'il s'agit d'un reproche. Mais crois-moi, Maître et Seigneur : si je suis lent et incapable, c'est par défaut de moyens, non par mauvaise volonté. »

« Ce n'est pas un reproche mais une instruction, oui, pour le temps où je ne serai plus avec vous. Dans ton cœur, pendant ces mois, tu as beaucoup pensé à ce que je t'ai dit un jour, au pied de cette montagne, en te promettant de venir ici avec toi, non seulement pour parler du prophète Élie et pour regarder la mer qui resplendit là, à l'infini, mais pour te parler d'une autre mer, encore plus grande, changeante, traîtresse, que cette mer qui paraît aujourd'hui le plus tranquille des bassins et qui peut-être dans quelques heures engloutira navires et hommes dans sa faim vorace. Et tu n'as jamais séparé la pensée de ce que je t'ai dit alors de celle que la venue ici avait rapport à ton futur destin. Si bien que maintenant tu pâlis de plus en plus en voyant que c'est un lourd destin, un héritage plein d'une responsabilité telle qu'elle ferait trembler un héros; une responsabilité et une mission qu'il faut exécuter avec toute la sainteté possible dans un homme pour ne pas décevoir la volonté de Dieu. N'aie pas peur, Jacques. Je ne veux pas ta ruine. Car si je te destine à cela, c'est signe que je sais que tu en auras non un dommage mais une gloire surnaturelle.

Ecoute-moi, Jacques. Fais en toi la paix par un bel acte d'abandon en Moi, pour pouvoir entendre et te rappeler mes paroles.

Jamais plus nous ne serons ainsi seuls et avec l'esprit ainsi préparé à nous entendre. Je m'en irai un jour, comme tous les hommes qui ont un temps de séjour sur la terre. Mon séjour cessera d'une façon différente de celui des hommes, mais il faudra qu'il cesse et vous ne m'aurez plus à côté de vous autrement que par mon Esprit qui, je vous en donne l'assurance, ne vous abandonnera jamais.

Quant à Moi, je m'en irai, après vous avoir donné tout ce qui est nécessaire pour faire progresser ma Doctrine dans le monde, après avoir accompli le Sacrifice et vous avoir obtenu la Grâce. Par elle et par le Feu sapientiel et septiforme, vous pourrez faire ce qui maintenant vous paraîtrait folie et présomption même à seulement l'imaginer.

Je m'en irai et vous resterez. Et le monde qui n'a pas compris le Christ ne comprendra pas les apôtres du Christ. Aussi, vous serez persécutés et dispersés comme les gens les plus dangereux pour le bien-être d'Israël. Mais, puisque vous êtes mes disciples, vous devez être heureux de subir les mêmes afflictions que votre Maître.

Je t'ai dit un jour de Nisan : "Tu seras celui qui reste des prophètes du Seigneur". Ta mère, par une influence spirituelle, a presque compris le sens de ces paroles. Mais, avant qu'elles se vérifient pour mes apôtres, en ce qui te concerne elles se seront vérifiées.

Jacques, tous seront dispersés sauf toi, et cela jusqu'à ce que Dieu t'appelle à son Ciel. Tu resteras au poste auquel t'aura élu Dieu par la bouche de tes frères, toi descendant de la race royale, dans la cité royale, pour élever mon sceptre et parler du vrai Roi. Roi d'Israël et du monde selon une royauté sublime que personne ne comprend, excepté ceux auxquels elle a été révélée. Ce sera des temps où il te faudra une force, une constance, une patience, une sagacité sans limites.

Tu devras être juste avec charité, avec une foi simple et pure comme celle d'un enfant et, en même temps, érudite, en vrai maître, pour soutenir la foi assaillie en tant de cœurs et par tant de choses qui lui sont opposées, et pour réfuter les erreurs des faux chrétiens et les subtilités doctrinales du vieil Israël qui, aveugle dès maintenant, sera plus que jamais aveugle après avoir tué la Lumière, et qui déformera les paroles prophétiques et jusqu'aux commandements du Père de qui je procède, pour persuader lui-même et se donner ainsi la paix, et le monde, que Celui dont parlent les patriarches et les prophètes, ce n'était pas Moi. Mais que Moi, au contraire, je n'étais qu'un pauvre homme, un utopiste, un fou pour les meilleurs, un hérétique possédé pour les moins bons du vieil Israël.

Je te prie d'être alors un autre Moi-même. Non, ce n'est pas impossible ! Cela l'est. Tu devras avoir présent à ton esprit ton Jésus, ses actes, sa parole, ses œuvres. Comme si tu t'adaptais à la forme d'argile dont se servent les fondeurs pour donner une empreinte au métal, tu devras te couler en Moi. Je serai toujours présent, si présent et vivant pour vous, mes fidèles, que vous pourrez vous unir à Moi, devenir un autre Moi-même. Il suffit de le vouloir. Mais toi, toi qui as été avec Moi dès la plus tendre enfance et qui as eu la nourriture de la Sagesse par les mains de Marie, avant de l'avoir par les miennes, toi qui es le neveu de l'homme le plus juste qu'a eu Israël, tu dois être un Christ parfait... »

« Je ne peux pas, Seigneur ! Donne cette charge à mon frère, donne-la à Jean, donne-la à Simon Pierre, donne-la à l'autre Simon. Pas à moi, Seigneur ! Pourquoi à moi ? Qu'ai-je fait pour la mériter ? Tu ne vois pas que je suis un bien pauvre homme qui ne peut qu'une seule chose : t'aimer tellement bien et croire fermement à tout ce que tu dis ! »

« Jude a un tempérament trop entier. Il fera très bien là où il s'agit d'abattre le paganisme. Pas ici où il faudra amener au Christianisme des gens qui, étant déjà le peuple de Dieu, se croient absolument dans le juste. Pas ici où il faudra convaincre tous ceux qui, croyant en Moi, seront déçus par le déroulement des événements. Les convaincre que mon Royaume n'est pas de ce monde, mais que ce Royaume est tout spirituel, un Royaume des Cieux, dont la préparation est une vie chrétienne, c'est-à-dire une vie où les valeurs prépondérantes sont celles de l'esprit.

La conviction s'obtient par une ferme douceur. Malheur à celui qui sautera à la gorge des gens pour les persuader. Ceux qui seront assaillis, diront : "oui" sur le moment pour se dégager de l'étreinte, mais ensuite ils s'enfuiront sans plus vouloir se retourner, sans plus vouloir accepter de discuter, s'il ne s'agit pas de pervers mais seulement de dévoyés. Fuyant pour aller s'armer et donner la mort à ceux qui veulent les convaincre de doctrines différentes des leurs, s'il s'agit de pervers ou seulement de fanatiques.

Et tu seras entouré de fanatiques: fanatiques parmi les chrétiens, fanatiques parmi les israélites. Les premiers voudront de toi des actes de violence ou la permission, au moins, de les accomplir, car le vieil Israël, avec ses intransigeances et ses restrictions, agitera encore en eux sa queue vénéneuse. Les seconds marcheront contre toi et les autres, comme dans une guerre sainte pour défendre l'ancienne Foi, ses symboles, ses cérémonies. Et tu seras au milieu de cette mer en tempête.

Tel est le sort des chefs. Et tu seras le chef de ceux qui seront dans la Jérusalem christianisée par ton Jésus. Tu devras *savoir aimer parfaitement pour pouvoir être chef saintement.* Ce ne sont pas les armes et les anathèmes mais ton cœur que tu devras opposer aux armes et aux anathèmes des juifs. Ne te permets jamais d'imiter les pharisiens en considérant les gentils comme du fumier. C'est aussi pour eux que je suis venu, parce que, en vérité, pour le seul Israël aurait été disproportionné l'anéantissement de Dieu en une chair pouvant endurer la mort. S'il est vrai que mon Amour m'aurait fait m'incarner avec joie même pour le salut d'une seule âme, la Justice, qui fait partie de Dieu, impose que l'Infini s'anéantisse pour une infinité : le Genre Humain.

Tu devras aussi être doux avec eux pour ne pas les éloigner, te bornant à être inébranlable dans la doctrine, mais condescendant pour les autres formes de vie qui ne sont pas semblables aux nôtres, et toutes matérielles, mais sans blesser l'esprit. Tu auras beaucoup à combattre avec les frères pour cela parce qu'Israël est tout enveloppé de pratiques. Toutes extérieures, toutes inutiles parce qu'elles ne changent pas l'esprit. Toi au contraire sois, et enseigne aux autres à être, *uniquement* préoccupé de l'esprit. Ne prétends pas que les gentils changent tout de suite leurs habitudes. Toi aussi, tu ne changeras pas d'un seul coup les tiennes. Ne reste pas ancré à ton écueil car, pour recueillir en mer les épaves et les amener aux chantiers pour les reformer à une nouvelle vie, il faut naviguer et ne pas rester sur place. Et tu dois aller à la recherche des épaves. Il y en a dans la gentilité et aussi en Israël. Au bout de la mer immense, il y a Dieu qui ouvre ses bras à *toutes* ses créatures, qu'elles soient riches de leur origine sainte comme les israélites, ou bien pauvres parce que païennes.

J'ai dit : "Vous aimerez votre prochain". Le prochain ce n'est pas seulement le parent ou le compatriote. C'est votre prochain aussi l'homme hyperboréen dont vous ne connaissez pas l'aspect, c'est votre prochain aussi celui qui, à cette heure, regarde une aurore dans des pays qui vous sont inconnus, ou qui parcourt les neiges des chaînes fabuleuses de l'Asie, ou qui boit à un fleuve qui s'ouvre un lit au milieu des forêts inconnues du centre africain. Et s'il venait à toi un adorateur du soleil, ou bien quelqu'un qui a pour dieu le crocodile vorace, ou quelqu'un qui se croit le Sage réincarné qui a su voir la Vérité, mais sans en atteindre la perfection ni la donner comme Salut à ses fidèles, ou bien un dégoûté habitant de Rome ou d'Athènes qui vient te demander la connaissance de Dieu, tu ne peux pas et ne dois pas leur dire : "Je vous chasse, car ce serait une profanation de vous amener à Dieu".

Aie présent à ton esprit qu'eux ne savent pas, alors qu'Israël sait. Et pourtant, en vérité, beaucoup en Israël sont et seront plus idolâtres et plus cruels que l'idolâtre le plus barbare qui soit au monde, et ce n'est pas a telle ou telle Idole qu'ils sacrifieront des victimes humaines, mais à eux-mêmes, à leur orgueil, avides de sang après qu'en eux se sera allumée une soif inextinguible qui durera jusqu'à la fin des siècles. Seul le fait de boire de nouveau et avec foi ce qui a allumé cette soif atroce pourrait l'éteindre. Mais alors ce sera aussi la fin du monde car les derniers à dire : "Nous croyons que tu es Dieu et Messie" seront les israélites, malgré toutes les preuves que j'ai données et que je donnerai de ma Divinité. Tu veilleras et feras attention à ce que la foi des chrétiens ne soit pas vaine. Elle serait vaine si elle n'était que paroles ou pratiques hypocrites. C'est l'esprit qui vivifie. L'esprit manque dans une pratique machinale ou pharisaïque qui n'est qu'une foi feinte et non pas la vraie foi. A quoi servirait à l'homme de chanter des louanges à Dieu dans l'assemblée des fidèles si ensuite toute sa conduite est une insulte à Dieu qui ne se rend pas le jouet du fidèle mais, dans sa paternité, conserve toujours ses prérogatives de Dieu et de Roi ?

Veille et surveille pour que personne ne prenne une place qui n'est pas la sienne. Dieu vous donnera la Lumière selon votre situation. Dieu ne vous fera pas manquer de Lumière, à moins que la Grâce ne se trouve éteinte en vous par le péché. Beaucoup aimeront s'entendre appeler "maître". Il n'y a qu'un Maître : Celui qui te parle; et une seule Maîtresse : l'Église qui le perpétue. Dans l'Église seront maîtres ceux qui seront consacrés par une charge spéciale à l'enseignement. Cependant, parmi les fidèles, il y en aura qui par la volonté de Dieu et leur volonté personnelle, c'est-à-dire par leur bonne volonté, seront pris par le tourbillon de la Sagesse et parleront. Il y en aura d'autres qui, sans être sages par eux- mêmes mais dociles comme instruments entre les mains de l'artiste, parleront au nom de l'artiste en répétant comme de braves enfants ce que le Père leur dit de dire, même sans comprendre toute la portée de ce qu'ils disent. Il y en aura enfin qui parleront comme s’ils étaient des maîtres et avec une splendeur qui séduira les simples, mais seront orgueilleux avec de la dureté de cœur, jaloux, irascibles, menteurs et luxurieux.

Alors que je te dis de recueillir les paroles de ceux qui sont des sages dans le Seigneur et de sublimes petits enfants de l'Esprit Saint, en les aidant même à comprendre la profondeur des divines paroles parce que, s'ils sont les porteurs de la Divine Voix, vous, mes apôtres, serez toujours les enseignants de mon Église, et vous devez venir en aide à ceux qui sont surnaturellement épuisés par l'extasiante et lourde richesse que Dieu a déposée en eux pour qu'ils l'apportent aux frères, de la même manière je te dis : repousse les paroles mensongères des faux prophètes dont la vie n'est pas conforme à ma doctrine. L'excellence de la vie, la mansuétude, la pureté, la charité et l'humilité ne feront jamais défaut chez les sages et les petites voix de Dieu. *Toujours* chez les autres.

Veille et surveille pour qu'il n'y ait pas de jalousies ni de calomnies dans l'assemblée des fidèles, ni non plus de ressentiments ni d'esprit de vengeance. Veille et surveille pour que la chair ne prenne pas le dessus sur l'esprit. Il ne pourrait pas supporter les persécutions celui dont l'esprit ne domine pas la chair.

Jacques, je sais que tu le feras, mais fais à ton Frère la promesse que tu ne le décevras pas. »

« Mais Seigneur, Seigneur ! Je n'ai qu'une peur : c'est de n'en être pas capable. Mon Seigneur, je t'en prie, donne à un autre cette charge. »

« Non. Je ne peux pas... »

« Simon de Jonas t'aime et tu l'aimes...»

« Simon de Jonas n'est pas Jacques de David. »

« Jean ! Jean ! L'ange instruit. Fais-en ton serviteur ici. »

« Non. Je ne peux pas. Ni Simon, ni Jean ne possèdent ce rien qui est pourtant beaucoup auprès des hommes : la parenté. Tu es mon parent. Après m'avoir... après m'avoir méconnu, la meilleure partie d'Israël cherchera à avoir son pardon auprès de Dieu et auprès d'elle-même en cherchant à connaître le Seigneur qu'ils auront maudit à l'heure de Satan, et il leur semblera avoir le pardon, et par conséquent la force de se mettre sur mon chemin, s'il y a à ma place quelqu'un de mon sang. Jacques, sur cette montagne se sont accomplies de bien grandes choses. Ici le feu de Dieu consuma non seulement l'holocauste, le bois, les pierres, mais aussi la poussière et jusqu'à l'eau qui était dans le fossé. Jacques, crois-tu que Dieu ne puisse plus faire semblable chose, en allumant et consumant tout ce qu'il y a de matériel dans l'homme-Jacques, pour faire un Jacques-feu de Dieu ? Nous avons parlé pendant que le crépuscule a rendu de flamme jusqu'à nos vêtements. Ainsi crois-tu que le char qui emporta Élie fut plus ou moins resplendissant ? »

« Beaucoup plus resplendissant parce qu'il était fait de feu céleste. »

« Et pense alors à ce que deviendra le cœur quand il sera devenu feu parce qu'il aura Dieu en lui, car Dieu veut qu'il perpétue son Verbe dans la prédication de la Nouvelle du Salut. »

« Mais Toi, mais Toi, Verbe de Dieu, Verbe éternel, pourquoi ne restes-tu pas ? »

« Parce que je suis Verbe et Chair. Comme Verbe je dois instruire et comme Chair racheter. »

« Oh ! Mon Jésus, mais comment rachèteras-tu ? A la rencontre de quoi vas-tu ? »

« Jacques, rappelle-toi les prophètes. »

« Mais ne sont-elles pas allégoriques leurs paroles ? Peux-tu, Verbe de Dieu, être maltraité par les hommes ? Ne veulent-ils pas dire peut-être que c'est à ta Divinité que sera donné le martyre, à ta perfection, mais rien de plus, rien de plus que cela ? Ma mère se préoccupe pour moi et pour Jude, mais moi pour Toi et pour Marie, et puis aussi pour nous qui sommes si faibles. Jésus, Jésus, si l'homme triomphait de Toi, ne crois-tu pas que beaucoup d'entre nous te croiraient coupable et s'éloigneraient, déçus par Toi ? »

« J'en suis sûr. Il y aura un bouleversement dans *toutes* les couches de mes disciples. Mais ensuite la paix reviendra et même il viendra une cohésion des parties les meilleures sur lesquelles, après mon sacrifice et mon triomphe, viendra l'Esprit de force et de sagesse : le Divin Esprit. »

« Jésus, pour que je ne fléchisse pas et que je ne sois pas scandalisé à l'heure redoutable, dis-moi : que te feront-ils ? »

« C'est une grande chose ce que tu me demandes. »

«Dis-la-moi, Seigneur. »

« Ce sera pour toi un tourment de la connaître exactement. »

« Peu importe. Au nom de cet amour qui nous a unis... »

« Il ne faut pas que cela soit connu. »

« Dis-la-moi, et puis fais m'en perdre le souvenir jusqu'à l'heure où elle devra s'accomplir. Alors remets-la-moi en mémoire ainsi que cette heure. Ainsi je ne me scandaliserai de rien et je ne deviendrai pas ton ennemi au fond de mon cœur. »

« Cela ne servira à rien, car toi aussi tu céderas à la bourrasque. »

« Dis-la-moi Seigneur ! »

« Je serai accusé, trahi, pris, torturé, soumis à la mort de la croix. »

« Oh ! Non, non ! » Jacques crie et se tord comme si c'était lui qui serait mis à mort. « Non ! » répète-t-il. « S'ils te font cela, que nous feront-ils, à nous ? Comment pourrons-nous continuer ton œuvre ? Je ne puis, je ne puis accepter la charge que tu me réserves... Je ne puis !... Je ne puis ! Toi mort, je serai un mort, moi aussi, dépourvu de toute force. Jésus, Jésus ! Écoute-moi. Ne me laisse pas sans Toi. Promets-moi, promets-moi cela au moins ! »

« Je te promets que je viendrai te guider par mon Esprit, lorsque la glorieuse Résurrection m'aura délivré des limites de la matière. Moi et toi serons encore une seule chose, comme maintenant que tu es entre mes bras » car en effet Jacques s'est abandonné et pleure sur la poitrine de Jésus.

« Ne pleure plus. Sortons de cette heure d'extase, lumineuse et pénible, comme quelqu'un qui sort des ombres de la mort se souvenant de tout, sauf ce que c'est que mourir, effroi qui vous glace et dure une minute et qui comme fait accompli, dure pendant des siècles. Viens, je t'embrasse ainsi pour t'aider à oublier la charge de ma destinée d'Homme. Tu en retrouveras le souvenir au moment voulu, comme tu l'as demandé. Tiens, je te baise sur ta bouche qui devra répéter ma parole aux gens d'Israël, et sur ton cœur qui devra aimer comme je l'ai dit, et ici, sur ta tempe, où la vie cessera en même temps que la dernière parole d'affectueuse foi en Moi. De même que je viendrai, frère que j'aime, près de toi, dans les assemblées des fidèles, aux heures de méditation, aux heures de danger, à 1'heure de la mort ! Personne, et pas même ton ange, ne recueillera ton âme, mais Moi, dans un baiser, ainsi... »

Ils restent embrassés longuement et Jacques paraît presque s'assoupir dans la joie des baisers de Dieu qui lui font oublier sa souffrance.

Quand il relève la tête, il est redevenu le Jacques d'Alphée, paisible et bon, qui ressemble tant à Joseph, l'époux de Marie. Il sourit à Jésus, un sourire plus mûr, un peu triste, mais toujours si doux.

« Prenons notre repas, Jacques, et puis dormons sous les étoiles. Aux premières lueurs du jour, nous descendrons dans la vallée... pour aller parmi les hommes... » et Jésus pousse un soupir... Mais il termine avec un sourire : « ... et près de Marie. »

« Et à ma mère que dirai-je, Jésus ? Et aux compagnons ? Ils ne me laisseront pas sans m'interroger... »

« Tu pourras leur dire tout ce que je t'ai dit en faisant considérer Elie dans ses réponses à Achab, au peuple sur la montagne, et sur la puissance de celui qui est aimé de Dieu pour obtenir ce qu'il veut des peuples et de tous les éléments, son zèle dévorant pour le Seigneur, et comment je t'ai fait considérer que c'est par la paix et dans la paix qu'on entend et qu'on sert Dieu. Tu leur diras que comme je vous ai dit : "Venez", vous, de la même façon comme Élie le fit avec son manteau qu’il mit sur Élisée, vous avec le manteau de la charité, vous pourrez gagner au Seigneur de nouveaux serviteurs de Dieu. Et à ceux qui ont toujours des préoccupations, dis comme je t'ai fait remarquer la joyeuse libération des choses du passé que montre Élisée en se séparant des bœufs et de la charrue. Dis-leur comment j'ai rappelé qu'à ceux qui veulent obtenir des miracles par Belzébuth, il arrive du mal et pas du bien, comme il advint à Ochosias selon la parole d'Élie. Dis-leur enfin comment je t'ai promis que pour celui qui sera fidèle jusqu'à la mort viendra le feu purificateur de l'Amour pour brûler les imperfections et l'amener directement au Ciel. Le reste c'est pour toi seul. »

122 – « APPELLE FILS CELUI QUI TE CAUSERA DE LA DOULEUR »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Jésus quitte le plateau du Carmel et descend par les sentiers humides de rosée, à travers les bois qu'animent de plus en plus les trilles et les voix, sous le premier soleil qui dore la pente orientale de la montagne. Quand la légère nuée produite par la chaleur se dissipe sous le soleil, la plaine d'Esdrelon apparaît dans toute sa beauté de ses vergers et de ses vignes qui entourent les maisons. Elle semble un tapis, en général vert, avec de rares oasis jaunâtres parsemées de plaques rouges que sont les champs où l'on a coupé le blé et où flamboient maintenant les coquelicots, un tapis enserré par le chaton triangulaire des monts Carmel, Thabor, Hermon (le petit Hermon) et par des monts plus lointains, dont je ne sais pas le nom, qui cachent le Jourdain et rejoignent au sud-est les monts de la Samarie.

Jésus s'arrête à regarder, pensif, toute cette partie de la Palestine. Jacques le regarde et Lui dit : « Tu regardes la beauté de cette région ? »

« Oui, cela aussi. Mais je pense surtout aux futures pérégrinations, et à la nécessité de vous envoyer, et d'envoyer sans retard les disciples, non au travail limité de maintenant, mais à un vrai travail missionnaire. Nous avons des régions et des régions qui ne me connaissent pas encore et je ne veux pas laisser d'endroits sans Moi. C'est ma continuelle préoccupation : aller, agir, tant que je puis, et tout faire... »

« De temps en temps des choses viennent te ralentir. »

« Plutôt que de me ralentir, elles m'imposent des changements dans l'itinéraire que je dois suivre, car les voyages que nous faisons ne sont jamais inutiles. Mais il y a encore tant, tant à faire... Et aussi parce qu'après une absence, je retrouve beaucoup de cœurs revenus au point de départ et il me faut recommencer. »

« Oui, elle est accablante, et elle dégoûte cette apathie des esprits, cette inconstance et cette préférence pour le mal. »

« Accablante. Il ne faut pas dire qu'elle dégoûte. *Le travail de Dieu ne dégoûte jamais.* Les pauvres âmes doivent nous inspirer de la pitié, pas du dégoût. Nous devons toujours avoir un cœur de père, de bon père. Un bon père n'éprouve jamais de dégoût pour les maladies de ses fils. Nous ne devons pas en éprouver, nous, pour personne. »

« Jésus, me permets-tu de te poser des questions ? Moi, cette nuit aussi, je n'ai pas dormi. Mais j'ai beaucoup réfléchi en te regardant dormir. Dans ton sommeil, tu sembles si jeune, Frère ! Tu souriais, la tête appuyée sur ton bras replié par dessous, tout à fait comme un enfant. Je te voyais bien sous la lune si lumineuse de cette nuit. Je réfléchissais et beaucoup de questions me sont venues au cœur... »

« Dis-les. »

« Je me disais : il faut que je demande à Jésus comment nous pourrons arriver à cet organisme, que tu as appelé Église, et dans lequel, si j'ai bien compris, il y aura une hiérarchie, étant donné notre insuffisance. Nous diras-tu tout ce que nous devrons faire, ou devrons-nous le faire par nous-mêmes ? »

« Moi, quand ce sera le moment, je vous indiquerai le chef de celle-ci. Pas davantage. Pendant ma présence parmi vous, je vous ai déjà indiqué les différentes catégories avec les différences entre apôtres et disciples, hommes et femmes. En effet, elles s'imposent. Cependant, de même que je veux chez les disciples respect et obéissance aux apôtres, je veux que les apôtres aient amour et patience à l'égard des disciples. »

« Et que devrons-nous faire ? Toujours et seulement te prêcher ? »

« C'est l'essentiel. Puis vous devrez en mon nom, absoudre et bénir, ramener à la Grâce, administrer les Sacrements que j'instituerai... »

« Que sont ces choses ? »

« Ce sont des moyens surnaturels et spirituels, appliqués aussi avec des moyens matériels, employés pour persuader les hommes que le prêtre fait réellement quelque chose. Tu vois que l'homme, s'il ne voit pas, ne croit pas. Il a toujours besoin de quelque chose qui lui dise *qu'il y a quelque chose.* Pour ce motif, quand je fais des miracles, j'impose les mains, ou je mouille avec de la salive, ou je donne une bouchée de pain trempé. Je pourrais faire un miracle par ma seule pensée. Mais crois-tu qu'alors les gens diraient : "Dieu a fait le miracle" ? Ils diraient : "Il est guéri parce que c'était le moment de guérir". Et ils en attribueraient le mérite au médecin, aux remèdes, à la résistance physique du malade. Ce sera la même chose pour les sacrements : des formes du culte pour administrer la Grâce, ou la rendre, ou la fortifier chez les fidèles. Jean, par exemple, se servait de l'immersion dans l'eau pour représenter la purification des péchés. En réalité, plus que l'eau qui lavait les membres, était utile la mortification de se reconnaître impur pour les péchés commis. Moi aussi, j'aurai le baptême, *mon* baptême, qui ne sera pas seulement symbole mais sera vraiment purification de la tache d'origine de l'âme et restitution à l'âme de l'état spirituel que possédaient Adam et Ève avant leur faute, augmenté encore ici, parce qu'il sera donné grâce aux mérites de l'Homme-Dieu. »

« Mais... l'eau ne descend pas sur l'âme ! L'âme est spirituelle. Qui la saisit dans le nouveau-né, ou l'adulte, ou le vieillard ? Personne. »

« Tu vois que tu admets que l'eau est un moyen matériel sans effet sur une chose spirituelle ? Ce ne sera donc pas l'eau, mais la parole du prêtre, membre de l'Église du Christ, consacré à son service, ou d'un autre vrai croyant qui dans des cas exceptionnels, le remplace, qui opérera le miracle de la rédemption de la faute d'origine du baptisé. »

« C'est bien. Mais l'homme est pécheur aussi de lui-même... Et les autres péchés, qui les enlèvera ? »

« Toujours le prêtre, Jacques. Si c'est un adulte, en même temps que la faute d'origine, disparaîtront les autres fautes. Si l'homme est déjà baptisé et revient au péché, le prêtre l'absoudra au nom de Dieu, Un et Trin, et grâce aux mérites du Verbe Incarné, comme je le fais pour les pécheurs. »

« Mais Toi, tu es saint ! Nous... »

« Vous devez être saints parce que vous touchez des choses saintes et administrez ce qui est à Dieu. »

« Alors nous baptiserons plusieurs fois le même homme, comme fait Jean qui accorde l'immersion dans l'eau autant de fois que quelqu'un vient à lui ? »

« Jean, dans son baptême, ne purifie que par l'humilité de celui qui s'immerge. Je te l'ai déjà dit. Vous, vous ne rebaptiserez pas quelqu'un qui est déjà baptisé, sauf dans le cas où il l'a été avec une formule non apostolique, mais schismatique, auquel cas on peut administrer un second baptême après une demande précise de celui qui doit être baptisé, s'il est adulte, de vouloir l'être et une nette déclaration qu'il veut faire partie de la véritable Église. Les autres fois, pour rendre l'amitié de Dieu et pour être en paix avec Lui, vous vous servirez de la parole du pardon unie aux mérites du Christ, et l'âme, venue à vous avec un vrai repentir et une humble accusation, sera absoute. »

« Et si quelqu'un est malade au point de ne pouvoir se déplacer ? Mourra-t-il alors dans le péché ? A la souffrance de l'agonie, ajoutera-t-il celle de la peur du jugement de Dieu ? »

« Non. Le prêtre ira trouver le mourant et l'absoudra. Il lui donnera même une forme plus large d'absolution, non pas globale, mais pour chaque organe des sens par lequel l'homme arrive généralement à pécher.

Nousavons en Israël l'Huile Sainte, composée suivant la règle donnée par le Très-Haut, et avec laquelle on consacre l'autel, le Pontife, les prêtres et les rois. L'homme est vraiment un autel, et il devient roi par son élection au siège du Ciel. Il peut donc être consacré avec l'Huile de l'Onction. L'Huile Sainte sera prise avec d'autres parties du culte israélite et employée dans mon Église, bien qu'avec d'autres emplois. Parce que, en Israël, tout n'est pas mal et ne doit pas être répudié mais, au contraire, il y aura beaucoup de souvenirs des usages anciens dans mon Église. Et l'un d'eux sera l'Huile de l'Onction, employée aussi dans l'Église pour consacrer l'autel, les pontifes et toutes les hiérarchies ecclésiastiques, toutes, et pour consacrer les rois et les fidèles quand ils deviendront les princes-héritiers du Royaume, ou bien quand ils auront besoin d'une aide très grande pour comparaître devant Dieu avec les membres et les sens purifiés de toute faute. La grâce du Seigneur secourra l'âme et même le corps, s'il plaît à Dieu pour le bien du malade.

Le corps, bien des fois, ne réagit pas à la maladie même à cause des remords qui troublent sa paix et de l'action de Satan qui, par cette mort, espère gagner une âme pour son royaume et même porter les survivants au désespoir. Le malade passe de l'étreinte satanique et du trouble intérieur à la paix, par la certitude du pardon de Dieu qui lui obtient aussi l'éloignement de Satan. Et comme le don de la Grâce était accompagné, chez les premiers parents, de celui de l'immunité des maladies et de toute sorte de douleur, le malade, rendu à la Grâce aussi grande que celle d'un nouveau-né baptisé par mon baptême, peut obtenir aussi la victoire sur la maladie, aidé aussi par la prière de ses frères dans la foi, qui sont dans l'obligation d'avoir de la pitié envers le malade, pitié non seulement corporelle, mais surtout spirituelle, visant à obtenir le salut physique et spirituel du frère. La prière est déjà une forme de miracle, Jacques. La prière d'un juste, tu l'as vu chez Elie, a tant de puissance. »

« Je te comprends peu, mais ce que je comprends me remplit de respect pour le caractère sacerdotal de tes prêtres. Si je te comprends bien, nous aurons avec Toi beaucoup de points communs : la prédication, l'absolution, le miracle. Trois sacrements, donc. »

« Non, Jacques. La prédication et le miracle ne sont pas des sacrements. Mais il y aura davantage de sacrements. Sept comme le candélabre sacré du Temple et les dons de l'Esprit d'Amour. Et en vérité les Sacrements sont des dons et sont des flammes, donnés pour que l'homme brûle devant le Seigneur dans les siècles des siècles. Il y aura aussi le Sacrement pour les noces de l'homme. Celui qui est représenté dans le symbole des noces saintes de Sara de Raguël délivrée du démon. Il donnera aux époux tous les secours pour une sainte vie commune selon les lois et les désirs de Dieu. L'époux et l'épouse deviennent aussi les ministres d'un rite : celui de la procréation. Le mari et la femme deviennent aussi les prêtres d'une petite église : la famille. Ils doivent par conséquent être consacrés pour procréer avec la bénédiction de Dieu et pour élever une descendance dans laquelle on bénit le Nom Très Saint de Dieu. »

« Et nous, les prêtres, qui nous consacrera ? »

« Moi, avant de vous quitter. Vous, ensuite, consacrerez les successeurs et ceux que vous vous agrégerez pour propager la foi chrétienne. »

« Toi, tu nous apprendras, n'est-ce pas ? »

« Moi et Celui que je vous enverrai. Cette venue aussi sera un Sacrement. Donné volontairement par Dieu Très Saint dans sa première épiphanie, donné ensuite par ceux qui auront reçu la plénitude du sacerdoce. Il sera force et intelligence, il sera confirmation dans la Foi, il sera piété sainte et sainte crainte, il sera aide de conseil et sagesse surnaturelle, et possession d'une justice qui, par sa nature et sa puissance rendra adulte, celui qui la reçoit. Mais tu ne peux pour le moment le comprendre. Lui-même te le fera comprendre. Lui, le Divin Paraclet, Amour Éternel, quand vous serez arrivés au moment de le recevoir en vous. Et ainsi, il y a un autre Sacrement que pour le moment, vous ne pouvez comprendre. Il est presque incompréhensible pour les anges tant il est sublime. Et pourtant vous, simples hommes, le comprendrez par la force de la foi et de l'amour. En vérité je te dis que celui qui l'aimera et s'en nourrira l'esprit pourra piétiner le démon sans en subir de dommage, parce qu'alors je serai avec lui. Tâche de te souvenir de ces choses, frère. A toi il appartiendra de les dire à tes compagnons et aux fidèles, de très nombreuses fois. Vous alors les saurez déjà par ministère divin, mais tu pourras dire : "Il me l'a dit un jour en descendant du Carmel. Il m'a tout dit parce que j'étais dès ce moment destiné à être le chef de l'Église d'Israël". »

« Voici une autre question. J'y pensais cette nuit. Mais faut-il que ce soit moi qui dise aux compagnons : "Je serai le chef, ici" ? Cela ne me plaît pas. Je le ferai si tu me le commandes, mais cela ne me plaît pas. »

« Ne crains pas. L'Esprit Paraclet descendra sur tous et vous donnera des pensées saintes. Vous aurez tous les mêmes pensées pour la gloire de Dieu dans son Église. »

« Et il n'y aura plus ces discussions si... si déplaisantes qu'il y a maintenant ? Même Judas de Simon ne sera plus une cause de désaccord ? »

« Il ne le sera plus, sois tranquille. Mais des divergences, il y en aura encore. C'est pour cela que je t'ai dit : veille et surveille sans jamais te lasser en faisant jusqu'au bout ton devoir. »

« Encore une question, mon Seigneur. En temps de persécution, comment dois-je me comporter ? Il semble, d'après ce que tu dis, que je doive rester seul des douze. Les autres donc s'en iront pour fuir la persécution. Et moi ? »

« Tu resteras à ton poste. En effet, s'il est nécessaire que vous ne soyez pas exterminés jusqu'à ce que l'Église soit bien affermie, et cela justifie la dispersion de beaucoup de disciples et de presque tous les apôtres, rien ne justifierait ta désertion et l'abandon de ta part de l'Église de Jérusalem. Au contraire, plus elle sera en danger et plus tu devras veiller comme si elle était ton enfant la plus chère et en danger de mort. Ton exemple fortifiera l'esprit des fidèles. Ils en auront besoin pour surmonter l'épreuve. Plus tu les verras faibles et plus tu devras les soutenir, avec compassion et avec sagesse. Si tu seras fort, ne sois pas sans pitié pour les faibles, mais soutiens-les en pensant : "Moi, j'ai tout eu de Dieu pour arriver à cette force qui est mienne. Je dois le dire humblement et je dois agir charitablement envers ceux qui ont été moins bénis pour les dons de Dieu" et donner, donner ta force avec la parole, avec le secours, par le calme, par l’exemple. »

« Et si parmi les fidèles il y en avait de mauvais, cause de scandale et de danger pour les autres, que dois-je faire ? »

« Etre prudent en les acceptant, car il vaut mieux être peu nombreux et bons que nombreux et pas bons. Tu connais l'antique apologue des pommes saines et des pommes gâtées. Fais en sorte qu'il ne s'applique pas dans ton église. Mais si tu trouveras toi aussi tes traîtres, cherche à les ramener par tous les moyens, en gardant la sévérité comme dernière ressource. Mais s'il s'agira de petites fautes, individuelles, ne sois pas d'une sévérité qui effraye. Pardonne, pardonne... Le pardon joint aux larmes et aux paroles d'amour agit plus que l'anathème pour racheter un cœur. Si la faute est grave, mais le fruit d'un assaut imprévu de Satan, si grave que le coupable éprouve le besoin de fuir ta présence, va à la recherche du coupable parce que c'est un agneau dévoyé, et tu es le berger. Ne crains pas de te rabaisser toi-même en descendant par les chemins fangeux, en allant à la recherche des âmes à travers les marécages et les précipices. Ton front se couronnera alors de la couronne du martyre de l'amour, et ce sera la première des trois couronnes… Et si toi-même tu seras trahi comme l'ont été le Baptiste et tant d'autres, parce que tout saint a son traître, pardonne. Plus à lui qu'à aucun autre. Pardonne comme Dieu a pardonné aux hommes et comme Il pardonnera. Appelle encore "fils"celui qui te donnera de la douleur car c'est ainsi que le Père vous appelle par ma bouche et, en vérité, il n 'y a pas d'homme qui n'ait pas causé de la douleur au Père des Cieux... »

Un long silence pendant la traversée des pâturages où ça et là broutent des brebis.

Enfin Jésus demande : « Tu n'as pas d'autres questions à me poser ? »

« Non, Jésus. Et ce matin j'ai mieux compris ma redoutable mission... »

« Parce que tu es moins bouleversé qu'hier. Quand ce sera ton heure, tu seras encore plus en paix et tu comprendras mieux encore. »

« Je me rappellerai toutes ces choses... toutes... sauf... »

« Quoi, Jacques ? »

« Sauf ce qui ne me permettait pas de te regarder sans pleurer, cette nuit. Ce que je ne sais pas exactement si tu me l'as dit, et je devrais y croire si c'est Toi qui l'as dit, ou bien si cela venait du démon qui voulait m'effrayer. Mais, comment peux-tu être si calme si... si ces choses devaient vraiment se produire ? »

« Et serais-tu calme si je te disais : "Il y a un berger qui se traîne avec peine car il est estropié. Tâche de le guérir au nom de Dieu" ? »

« Non, mon Seigneur. Je serai comme hors de moi en pensant être tenté d'usurper ta place. »

« Et si je te le commandais ? »

« Je le ferais par obéissance et je n'aurais plus de trouble, parce que je saurais que tu le veux et je ne craindrais pas de ne pas savoir faire. Car, sûrement, si tu m'envoyais, tu me donnerais la force de faire ce que tu veux. »

« Tu le dis, et tu dis bien. Tu vois donc que Moi, en obéissant au Père, je suis toujours en paix. »

Jacques pleure en baissant la tête.

« Veux-tu vraiment oublier ? »

« Ce que tu veux, Seigneur... »

« Tu as deux choix possibles : oublier ou te souvenir. L'oubli te délivrera de la douleur et du silence absolu auprès de tes compagnons, mais te laissera non préparé. Le souvenir te préparera à ta mission, car il n'y a qu'à se rappeler ce que souffre dans sa vie terrestre le Fils de l'homme, pour ne jamais se plaindre et pour se viriliser spirituellement en voyant tout du Christ, dans la lumière la plus lumineuse. Choisis. »

« Croire, me souvenir, aimer. Voilà ce que je voudrais. Et mourir au plus tôt, Seigneur... » et Jacques pleure toujours sans bruit. Sans les larmes qui brillent sur sa barbe châtaine, on ne se rendrait pas compte qu'il pleure.

Jésus le laisse faire... Enfin Jacques dit : « Et si dans l'avenir tu faisais de nouvelles allusions à... à ton martyre, dois-je dire que je sais ? »

« Non. Tais-toi. Joseph a su se taire sur sa douleur d'époux qui se croyait trahi, et sur le mystère de ma conception virginale et de ma Nature. Imite-le. Cela aussi était un redoutable secret. Et pourtant il devait être gardé, parce que ne pas le garder, par orgueil ou par légèreté, aurait été mettre en danger toute la Rédemption. Satan ne cesse de veiller et d'agir. Rappelle-toi cela. Si tu parlais maintenant, ce serait un dommage pour trop de gens, pour trop de raisons. Tais-toi. »

«Je me tairai... et cela me pèsera doublement... »

Jésus ne répond pas. Il laisse Jacques, à l'abri de son couvre-chef de lin, pleurer à son aise.

Ils rencontrent un homme avec un malheureux enfant qu'il tient sur ses épaules.

« C'est ton fils ? » demande Jésus.

« Oui. Il est né, en tuant la mère, dans cet état. Maintenant que ma mère aussi est morte, en allant au travail je l'emmène avec moi pour le surveiller. Je suis bûcheron. Je l'étends sur l'herbe, sur mon manteau, et pendant que je scie les arbres, lui s'amuse avec les fleurs, mon malheureux enfant ! »

« C'est pour toi un grand malheur. »

« Hé ! Oui. Mais ce que Dieu veut, il faut l'accepter avec paix. »

« Adieu, homme. La paix soit avec toi. »

« Adieu. A vous aussi la paix. »

L'homme gravit la montagne, Jésus et Jacques descendent encore.

« Quel malheur ! J'espérais que tu le guérirais » dit Jacques en soupirant.

Jésus ne semble pas avoir entendu.

« Maître, si cet homme avait su que tu es le Messie, peut-être il t'aurait demandé un miracle... »

Jésus ne répond pas.

« Jésus, me laisses-tu revenir en arrière pour le dire à cet homme ? J'ai pitié de cet enfant. J'ai le cœur déjà si rempli de douleur. Donne-moi, au moins, la joie de voir guéri ce petit. »

« Vas-y, donc. Je t'attends ici. »

Jacques part en courant. Il rejoint l'homme, il l'appelle : « Homme, arrête-toi, écoute ! Celui qui était avec moi, c'est le Messie. Donne-moi ton enfant pour que je le Lui porte. Viens, toi aussi, si tu veux, pour voir si le Maître va te le guérir. »

« Vas-y toi, homme. Je dois couper tout ce bois. Je suis déjà en retard à cause de l'enfant. Si je ne travaille pas, je ne mange pas. Je suis pauvre, et lui me coûte si cher. Je crois au Messie, mais il vaut mieux que tu Lui parles pour moi. »

Jacques se penche pour prendre l'enfant étendu sur l'herbe.

« Doucement » l'avertit le bûcheron « il souffre de partout. »

En effet, dès que Jacques essaie de le soulever, l'enfant pleure lamentablement.

« Oh ! Quelle peine ! » soupire Jacques.

« Une grande peine »dit le bûcheron tout en sciant un tronc très dur, et il ajoute : « Ne pourrais-tu pas le guérir, toi ? »

« Je ne suis pas le Messie, moi. Je ne suis qu'un disciple... »

« Eh bien ? Les médecins s'instruisent auprès d'autres médecins. Les disciples auprès de leur Maître. Allons, sois bon, ne le fais pas souffrir. Essaie toi. Si le Maître avait voulu venir ici, il l'aurait fait. Il t'a envoyé ou bien parce qu'il ne veut pas le guérir, ou bien parce qu'il veut que ce soit toi qui le fasses. »

Jacques est perplexe. Puis il se décide. Il se redresse et prie comme il le voit faire à son Jésus et puis il commande : « Au nom de Jésus Christ, Messie d'Israël et Fils de Dieu, sois guéri » et tout de suite après il s'agenouille en disant : « Oh ! Mon Seigneur, pardon ! J'ai agis sans ta permission ! Mais j'ai eu pitié de cet enfant d'Israël. Pitié, mon Dieu ! Pour lui et pour moi, pécheur ! » et il pleure abondamment, penché sur l'enfant étendu. Les larmes tombent sur les petites jambes tordues et inertes.

Jésus débouche du sentier. Mais personne ne le voit, car le bûcheron travaille, Jacques pleure, l'enfant le regarde avec curiosité et puis, tendrement, demande : « Pourquoi pleures-tu ? » et il tend une menotte pour le caresser et, sans s'en apercevoir, il s'assoit seul, se lève et embrasse Jacques pour le consoler. C'est le cri de Jacques qui fait se retourner le bûcheron qui voit son enfant debout sur ses jambes qui ne sont plus mortes ni tordues. Et, en se retournant, il voit Jésus.

« Le voilà ! Le voilà ! » crie-t-il en désignant par derrière Jacques qui se tourne et voit Jésus qui le regarde avec un visage éclairé par la joie.

« Maître ! Maître ! Je ne sais pas comment cela s'est fait... la pitié... cet homme... ce petit... Pardon ! »

« Lève-toi. Les disciples ne sont pas plus que le Maître, mais ils peuvent faire ce que fait le Maître quand ils le font pour un motif saint. Lève-toi et viens avec Moi. Soyez bénis, tous les deux, et souvenez-vous que même les serviteurs de Dieu font les œuvres du Fils de Dieu » et il s'en va en traînant vers Lui Jacques qui ne cesse de dire : « Mais comment ai-je pu ? Je ne comprends pas encore. Avec quoi ai-je fait le miracle en ton nom ? »

« Par ta pitié Jacques. Par ton désir de me faire aimer par cet innocent et par cet homme qui croyait et doutait en même temps. Jean, près de Jabnia, a fait un miracle par amour en guérissant un mourant par une onction et la prière. Ici, tu as guéris par tes pleurs et ta pitié, et par ta confiance en mon Nom. Tu vois comme c'est une chose paisible de servir le Seigneur quand il y a dans le disciple une intention droite ? Maintenant marchons vite car cet homme nous suit. Ce n'est pas bien que tes compagnons soient informés de cela, pas encore. Bientôt, je vous enverrai en mon nom... (Jésus pousse un grand soupir) comme Judas de Simon brûle de le faire (Jésus soupire de nouveau). Et vous le ferez... Mais ce ne sera pas pour tous un bien. Vite, Jacques ! Simon Pierre, ton frère et aussi les autres, souffriraient de savoir cela comme d'une partialité. Mais ce n'est pas cela. Il s'agit de préparer parmi vous douze, quelqu'un qui sache guider les autres. Descendons dans le lit, couvert de feuilles, de ce torrent. Nous ferons perdre nos traces... Cela te déplaît pour l'enfant ? Oh ! Nous le retrouverons...

123 – PIERRE PRECHE A ESDRELON

« L’AMOUR C’EST LE SALUT »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

« Que faites-vous, amis, près de ce feu ? » demande Jésus en trouvant ses disciples autour d'un feu bien nourri qui resplendit dans les premières ombres du soir à un carrefour de la plaine d'Esdrelon.

Les apôtres sursautent car ils ne l'ont pas vu venir, et ils oublient le feu pour saluer le Maître. On dirait qu'il y a un siècle qu'ils ne l'ont pas vu. Puis ils expliquent : « Nous avons arrangé un différend entre deux frères de Jezraël et ils ont été si contents qu'ils ont voulu nous donner chacun un agneau. Nous avons pensé les cuire pour les donner à ceux de Doras. Michée de Giocana les a égorgés et préparés et maintenant nous allons les mettre à rôtir. Ta Mère avec Marie et Suzanne sont allées avertir ceux de Doras de venir à la fin de la soirée, quand l'intendant s'enferme chez lui pour boire. Les femmes se font moins remarquer... Nous, nous avons essayé de les voir en passant comme des voyageurs à travers les champs, mais on a fait peu de chose. Nous avions décidé de nous réunir ce soir, ici, et de dire... quelque chose de plus, pour l'âme, et pour qu'ils se sentent bien aussi en leurs corps, comme tu as fait les autres fois. Mais maintenant il y a Toi, et ce sera plus beau. »

« Qui aurait parlé ? »

« Mais!... Un peu tous... Ainsi, sans façon. On ne peut pas davantage, d'autant plus que Jean, le Zélote et ton frère ne veulent pas parler et pas même Judas de Simon, et aussi Barthélemy cherche à ne pas parler... Nous nous sommes même disputés pour cela... » dit Pierre.

« Et pourquoi ne veulent-ils pas parler, ces cinq ? »

« Jean et Simon, parce qu'ils disent que ce n'est pas bien que ce soit toujours eux... Ton frère parce qu'il veut que moi je parle, disant que si je ne commence jamais... Barthélemy parce que... parce qu'il a peur de parler trop en maître et de ne pas savoir convaincre. Tu vois que ce sont des excuses... »

« Et toi, Judas de Simon, pourquoi ne veux-tu pas parler ? »

« Mais pour les mêmes raisons que les autres ! Pour toutes à la fois car elles sont toutes justes... »

« Beaucoup de raisons. Et il y en a une qu'on n'a pas dite. Maintenant c'est Moi qui juge, et mon jugement est sans appel. Toi, Simon de Jonas, tu parleras comme dit le Thaddée, et il le dit avec sagesse. Et toi, Judas de Simon, tu parleras aussi. Ainsi, une des multiples raisons, celle que Dieu connaît et toi aussi, cessera d'exister. »

« Maître, crois-le, il n'y a rien d'autre... » cherche à répliquer Judas.

Mais Pierre lui coupe la parole en disant : « Oh ! Seigneur ! Moi, parler en ta présence ? Je ne réussirai pas. J'ai peur de te faire rire... »

« Tu ne veux pas être seul, tu ne veux pas être avec Moi... Que veux-tu, alors ? »

« Tu as raison. Mais... que dois-je dire ? »

« Regarde ton frère, qui vient avec les agneaux. Aide-le, et pendant qu'ils cuisent, penses-y. Tout sert à trouver des sujets. »

« Même un agneau sur la flamme ? » demande Pierre incrédule.

« Oui. Obéis. »

Pierre pousse un soupir vraiment pitoyable, mais ne réplique plus. Il va à la rencontre d'André et l'aide à embrocher les animaux dans un bâton appointé qui fait office de broche, et il se met à surveiller la cuisson avec sur le visage une concentration qui lui donne l'air d'un jugé au moment de la sentence.

« Allons à la rencontre des femmes, Judas de Simon » commande Jésus et il s'en va vers les champs désolés de Doras.

« Un bon disciple ne méprise pas ce que le Maître ne méprise pas, Judas » dit-il après un moment et sans préambule.

« Maître, je n'ai pas de mépris. Mais, comme Barthélemy, je sens que je ne serais pas compris et je préfère me taire. »

« Nathanaël le fait parce qu'il craint de ne pas satisfaire mon désir, c'est-à-dire éclairer et soulager les cœurs. Il fait mal, lui aussi, parce qu'il manque de confiance dans le Seigneur. Mais tu fais beaucoup plus mal, parce que, chez toi, ce n'est pas la peur de n'être pas compris mais dédain de te faire comprendre par de pauvres paysans ignorants en tout, sauf en matière de vertu. En cette matière, ils surpassent vraiment beaucoup d'entre vous. Tu n'as encore rien compris, Judas. L'Evangile est justement la Bonne Nouvelle apportée aux pauvres, aux malades, aux esclaves, à ceux qui sont désolés. Ensuite, elle sera aussi pour les autres, mais c'est précisément pour que ceux qui subissent les malheurs aient de l'aide et du réconfort, qu'elle est donnée. »

Judas baisse la tête et ne répond pas. D'un bosquet débouchent Marie, Marie de Cléophas et Suzanne.

« Mère, je te salue ! La paix à vous, femmes ! »

« Mon Fils ! J'étais allé chez ces gens... torturés. Mais j'ai eu une bonne nouvelle pour ne pas me faire souffrir outre mesure, Doras s'est débarrassé de ces terres et Giocana les a prises. Ce n'est pas le paradis... mais ce n'est plus l'enfer. L'intendant l'a dit aujourd'hui aux paysans. Lui est déjà parti, emportant sur les chars jusqu'au dernier grain de blé et les laissant tous sans vivres. Et comme le surveillant de Giocana n'a aujourd'hui des vivres que pour les siens, ceux de Doras auraient dû rester sans manger. Cela a été vraiment une providence d'avoir ces agneaux ! »

« C'est une providence aussi qu'ils n'appartiennent plus à Doras. Nous avons vu leurs maisons... des porcheries... » dit Suzanne scandalisée.

« Ils sont tout heureux, ces pauvres ! » termine Marie de Cléophas.

« Moi aussi, je suis content. Ils seront toujours mieux qu'auparavant » répond Jésus qui revient vers les apôtres.

Jean d'Endor le rejoint avec des brocs d'eau qu'il porte avec Hermastée. « Ce sont ceux de Giocana qui nous les ont donnés » explique-t-il après avoir vénéré Jésus.

Tous reviennent à l'endroit où rôtissent les deux agneaux au milieu de nuées de fumée grasse. Pierre continue à tourner sa broche et, pendant ce temps, rumine ses pensées. De son côté, Jude Thaddée, tenant son frère par la taille, va de long en large en parlant sans arrêt. Pour les autres, c'est qui apporte du bois, à qui prépare... la table, en apportant de grosses pierres pour servir de sièges ou de tables, je ne sais.

Arrivent les paysans de Doras, encore plus maigres et plus déguenillés. Mais tellement heureux ! Ils sont une vingtaine et il n'y a même pas un enfant, ni une femme. Pauvres hommes seuls...

« La paix soit à vous tous, et bénissons ensemble le Seigneur de vous avoir donné un meilleur maître. Bénissons-le en priant pour la conversion de celui qui vous a tant fait souffrir. N'est-ce pas ? Tu es heureux, vieux père ? Moi aussi. Je pourrai venir plus souvent avec l'enfant. Ils t'en ont parlé ? Tu pleures de joie, n'est-ce pas ? Viens, viens sans crainte... » dit-il en parlant avec le grand-père de Margziam, qui tout courbé Lui baise les mains en pleurant et murmurant : « Je ne demande plus rien au Très-Haut. Il m'a donné plus que je ne demandais. Maintenant je voudrais mourir par peur de vivre si longtemps encore que je retombe dans mes souffrances. »

Un peu embarrassés de se trouver avec le Maître, les paysans ont vite fait de s'enhardir. Sur de larges feuilles étendues sur les pierres qu'on a apportées auparavant, on dépose les deux agneaux et on fait les parts en déposant chacune sur une mince et large fouace qui sert de plat. Ils sont déjà tranquilles dans leur simplicité et mangent avec appétit, rassasiant la faim qu'ils ont accumulée et parlant des derniers événements.

L'un d'eux dit : « J'ai toujours maudit les sauterelles, les taupes et les fourmis. Mais désormais elles me sembleront autant de messagères du Seigneur car c'est grâce à elles que nous avons quitté l'enfer. » Bien que la comparaison des sauterelles et des fourmis aux troupes angéliques soit un peu forte, personne ne rit, parce que tout le monde sent le tragique qui se cache sous ces mots.

La flamme illumine ce groupe de personnes, mais les visages ne sont pas tournés vers la flamme et il en est peu qui regardent ce qu'ils ont devant eux. Tous les yeux se portent sur le visage de Jésus, ne s'en détournant que pour un instant quand Marie d'Alphée, qui s'occupe de faire les parts, revient mettre une nouvelle portion sur les fouaces des paysans affamés, et termine son travail en enveloppant deux gigots rôtis dans d'autres larges feuilles en disant au grand-père de Margziam : « Tiens. Vous en aurez encore une bouchée chacun, demain. En attendant, le surveillant de Giocana pourvoira. »

« Mais vous… »

« Nous, nous serons moins chargés. Prends, prends, homme. » Des deux agneaux il ne reste que les os rongés et une odeur persistante de gras fondu qui brûle encore sur le bois qui s'éteint, remplacé pour l'éclairage par le clair de lune.

Les paysans de Giocana se réunissent aussi aux autres. C'est le moment de parler. Les yeux bleus de Jésus se lèvent cherchant Judas Iscariote qui s'est mis près d'un arbre, un peu dans l'ombre. Et comme il fait semblant de ne pas comprendre ce regard, Jésus appelle à haute voix : « Judas ! » Et il le force à se lever et à se présenter.

« Ne t'écarte pas. Je te prie d'évangéliser à ma place. Je suis très fatigué, et si je n'étais pas arrivé ce soir, vous auriez bien dû parler, vous ! »

« Maître... je ne sais que dire... Pose-moi au moins des questions. »

« Ce n'est pas à Moi de le faire. A vous : que désirez-vous entendre ou voulez-vous avoir des explications ? » demande-t-il ensuite aux paysans.

Les hommes se regardent l'un l'autre... ils sont embarrassés... Enfin un paysan demande : « Nous avons connu la puissance du Seigneur et sa bonté, mais nous savons bien peu de chose de sa doctrine. Peut-être nous pourrons en savoir davantage, maintenant que nous sommes avec Giocana. Mais nous avons un vif désir de savoir quelles sont les choses indispensables qu'il faut faire pour obtenir le Royaume que le Messie promet. Avec ce rien que nous pouvons faire, pourrons-nous l'obtenir ? »

Judas répond : « Il est certain que vous êtes dans des conditions très pénibles. Tout en vous et autour de vous se ligue pour vous éloigner du Royaume. La liberté que vous n'avez pas de venir au Maître quand il vous semble bon, le fait d'être serviteur d'un maître qui, s'il n'est pas une hyène comme Doras est, quoiqu'il en soit un molosse qui tient prisonniers ses serviteurs, les souffrances et l'avilissement où vous êtes, sont autant de conditions défavorables à votre élection au Royaume. C'est qu'il vous sera difficile de ne pas avoir en vous des ressentiments et des sentiments de rancœur, de critique et de vengeance à l'égard de celui qui vous traite durement. Et le minimum nécessaire, c'est d'aimer Dieu et le prochain. Sans cela, il n 'y a pas de salut. Vous devez veiller à maintenir votre cœur dans une soumission passive à la volonté de Dieu qui se manifeste dans votre sort et vous devez supporter avec patience votre maître, sans même laisser à votre pensée la liberté d'un jugement qui certainement ne pourrait être bienveillant à l'égard de votre maître, ni de remerciement pour votre... pour votre... En somme, vous ne devez pas réfléchir pour ne pas vous révolter., car cette révolte tuerait l'amour. Et celui qui n'a pas l'amour n'a pas le salut, car il contrevient au premier commandement. Moi, cependant, je suis pour ainsi dire certain que vous pourrez vous sauver car je vois en vous de la bonne volonté unie à la douceur d'âme qui donne l'espoir que vous saurez tenir loin de vous la haine et l'esprit de vengeance. Du reste, la miséricorde de Dieu est si grande qu'il vous pardonnera ce qui manque encore à votre perfection. »

Un silence. Jésus reste la tête très penchée, ce qui empêche de voir l'expression de son visage. Mais on peut voir les autres visages, et ce ne sont vraiment pas des visages heureux. Les paysans semblent plus humiliés qu'auparavant, les apôtres et les femmes sont stupéfaits, je dirais presque épouvantés.

« Nous chercherons à ne faire surgir en nous aucune pensée qui ne soit de patience et de pardon. » répond humblement le vieillard.

Un autre paysan dit en soupirant : « Il nous sera sûrement difficile d'arriver à la perfection de l'amour. Pour nous, c'est déjà beaucoup de ne pas être devenus assassins de ceux qui nous torturent ! L'esprit souffre, souffre, souffre, et même s'il ne hait pas, il a du mal à aimer comme ces enfants émaciés qui ont du mal à grandir... »

« Mais non, homme. Moi, au contraire, je cris que justement parce que vous avez tant souffert sans en arriver à l'assassinat et à la vengeance, vous avez l'esprit plus fort que le nôtre en fait d'amour. Vous aimez sans même le remarquer » dit Pierre pour les consoler. Pierre s'aperçoit qu'il a pris la parole et s'interrompt pour dire : « Oh ! Maître !... Mais... tu m'as dit que je devais parler... et même d'illustrer mes dires par l'agneau que je faisais rôtir. J'ai continué de le regarder pour chercher de bonnes paroles à l'intention de nos frères, dans leur situation. Mais certainement, parce que je suis sot, je n'ai rien trouvé qui convienne et, je ne sais comment, je me suis trouvé très loin dans des pensées dont je ne sais dire si elles sont extravagantes et alors elles sont bien de moi, ou saintes et alors elles sont sûrement venues du Ciel. Je les dis comme elles me sont venues et Toi, Maître, tu m'en donneras l'explication ou tu me désapprouveras et vous tous compatirez.

Je regardais donc, en premier lieu, la flamme, et il m'est venu cette pensée : "Voilà : de quoi est faite la flamme ? Du bois. Mais le bois, par lui-même ne s’enflamme pas. Et même, s'il n'est pas bien sec, il ne s'allume pas du tout car l'eau l'alourdit et empêche l'amadou de l'enflammer. Le bois, quand il est mort, arrive à pourrir et à se réduire en poussière par l'action des vers mais, par lui-même, il ne s'allume pas. et voilà que, si quelqu'un l'arrange d'une manière convenable et en approche l'amadou et le briquet et fait surgir l'étincelle et favorise l'allumage en soufflant sur les brindilles pour faire grandir la flamme, car on commence toujours par les branches les plus fines, voilà que la flamme surgit et devient belle et utile et elle envahit tout, même les grosses bûches". Et je me disais : "Nous sommes le bois. Par nous-mêmes, nous ne nous allumons pas. Mais pourtant il faut prendre soin de ne pas trop nous laisser imprégner par les lourdes eaux de la chair et du sang pour permettre à l'amadou de nous allumer. Et nous devons désirer d'être brûlés car, si nous restons inertes, nous pouvons être détruits par les intempéries et les vers, c'est-à-dire par l'humanité et le démon. Alors que, si nous nous abandonnons au feu de l'amour, il commencera par brûler les brindilles et les détruira - et pour moi, ces brindilles, c'étaient les imperfections - et puis croîtra et attaquera les bûches les plus grosses, c'est-à-dire les passions les plus fortes. Et nous, le bois, chose matérielle, dure, opaque, grossière aussi, nous deviendrons cette chose belle, immatérielle, agile, qu'est la flamme et tout cela parce que nous nous serons prêtés à l'amour qui est le briquet et l'amadou qui, de notre être misérable d'hommes pécheurs font l'ange du temps futur, le citoyen du Royaume des Cieux".

Cela a été ma première pensée. »

Jésus a levé un peu la tête et reste à écouter, les yeux fermés, avec une ombre de sourire sur les lèvres. Les autres regardent Pierre, encore étonnés, mais ne sont plus effrayés. Lui continue tranquillement.

« Une autre pensée m'est venue en regardant les animaux qui cuisaient. Ne dites pas que mes pensées sont puériles. Le Maître m'a dit de les chercher dans ce que je voyais... Et j'ai obéi.

Je regardais donc les animaux et je me disais : "Voilà, ce sont deux êtres innocents et doux. Notre Ecriture est pleine de douces allusions à l'agneau, à la fois pour rappeler Celui qui est le Messie promis et Sauveur depuis le moment où il fut représenté par l'agneau mosaïque, et pour dire que Dieu aura pitié de nous. C'est ce que disent les prophètes. Il vient rassembler ses brebis, secourir ceux qui sont blessés, porter ceux qui ont un membre fracturé. Quelle bonté !" je me disais. "Comme il ne faut pas avoir peur d'un Dieu qui nous promet tant de pitié pour nous, misérables ! Mais" me disais-je encore, "il faut être doux, doux au moins, puisque nous ne sommes pas innocents. Doux et désireux d'être consumés par l'amour, car même l'agneau le plus doux et le plus pur, que devient-il une fois tué, si la flamme ne le cuit pas ? Une charogne putride, alors que si le feu l'enveloppe, il devient une nourriture saine et bénie".

Et je concluais : "En somme, tout le bien est fait par l'amour. Il nous dépouille des lourdeurs de l'humanité, nous rend brillants et utiles, nous rend bons pour les frères et agréables à Dieu. Il sublime nos bonnes qualités naturelles en les portant à une hauteur où elles prennent le nom de vertus surnaturelles. Et qui est vertueux est saint, qui est saint possède le Ciel. Car ce qui ouvre les chemins de la perfection, ce n'est pas la science et ce n'est pas la peur, mais c'est l'amour. Lui, beaucoup plus que la crainte du châtiment, nous tient éloignés du mal par le désir de ne pas contrister le Seigneur. Il nous donne de la compassion pour nos frères et de l'amour, parce qu'ils viennent de Dieu. L'amour est donc le salut et la sanctification de l'homme".

Voilà ce que je pensais en regardant mon rôti et en obéissant à mon Jésus. Et pardonnez-moi s'il n'y a que ces seules pensées. Mais à moi, elles m'ont fait du bien. Je vous les donne dans l'espoir qu'elles vous fassent du bien, à vous aussi.»

Jésus ouvre les yeux. Il est radieux. Il allonge le bras et pose sa main sur l'épaule de Pierre : « En vérité, tu as trouvé les paroles qu'il fallait. L'obéissance et l'amour te les ont fait trouver. L'humilité et le désir de donner des consolations aux frères feront d'elles tant d'étoiles dans la nuit de leur ciel. Que Dieu te bénisse, Simon de Jonas ! »

« Que Dieu te bénisse, Toi, mon Maître ! Et Toi, tu ne parles pas ? »

« Demain ils vont entrer dans leur nouvelle dépendance. Je bénirai leur entrée par mes paroles. Maintenant allez en paix, et que Dieu soit avec vous. »

124 – JESUS AUX PAYSANS DE GIOCANA : « L’AMOUR EST OBEISSANCE »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Ce n'est pas encore tout à fait l'aurore. Jésus est debout au milieu du verger dévasté de Doras. Des lignes d'arbres morts ou mourants dont beaucoup ont été déjà abattus et arrachés. Autour de Lui, les paysans de Doras et de Giocana et les apôtres, en partie debout, en partie assis sur des troncs renversés.

Jésus commence à parler : « Une nouvelle journée et un nouveau départ. Et ce n'est pas Moi seul qui pars, mais vous aussi vous partez, moralement sinon matériellement, en passant sous un autre maître. Vous serez donc unis à d'autres paysans bons et pieux et vous formerez une seule famille où vous pourrez parler de Dieu et de son Verbe sans user de subterfuges pour le faire. Soutenez-vous les uns les autres dans la foi. Aidez-vous réciproquement. Soyez indulgents pour les défauts des autres. Soyez les uns les autres une cause d'édification. C'est cela l'amour. Et, bien que de façons différentes, vous avez entendu hier soir des apôtres que le salut est dans l'amour. Simon Pierre, par sa parole simple et bonne, vous a fait remarquer comment l'amour change la lourde nature en une nature surnaturelle, comment un individu qui sans l'amour, peut devenir corrompu et corrupteur, comme un animal abattu qu'on n'a pas cuit, ou du moins être inutile comme le bois qui pourrit dans l'eau sans être bon pour faire du feu, comment l'amour peut faire de cet individu un homme qui vit déjà dans l'atmosphère de Dieu et par conséquent un être qui échappe à la corruption et devient utile à son prochain.

Parce que croyez-le, fils, la grande force de l'Univers c'est l'amour. Je ne me lasserai jamais de le dire. Tous les malheurs de la terre viennent du manque d'amour, en commençant par la mort et par les maladies qui sont nées du refus d'amour d'Adam et Ève au Seigneur Très Haut.

*Car l'amour est obéissance.* Celui qui n'obéit pas est un révolté. Celui qui est un révolté n'aime pas celui contre lequel il se révolte. Mais aussi les autres malheurs généraux ou particuliers, comme les guerres ou les ruines dans une ou deux familles dans leurs rivalités, d'où viennent-ils ? De l'égoïsme qui est manque d'amour. Et avec les ruines des familles viennent aussi les ruines matérielles par un châtiment de Dieu, car Dieu, tôt ou tard, frappe toujours celui qui vit sans amour. Je sais qu'ici circule la légende - et que à cause d'elle je suis haï par certains, regardé avec crainte par d'autres, ou cité comme un nouveau châtiment, ou supporté par peur d'une punition - je sais qu'ici circule la légende que c'est mon regard qui a apporté la malédiction sur ces champs. Ce n'est pas mon regard, mais la punition de l'égoïsme d'un homme injuste et cruel. Si mon regard devait brûler les terres de tous ceux qui me haïssent, en vérité combien peu de verdure il resterait en Palestine !

Je ne me venge jamais des offenses qui me sont faites à Moi-même, mais je remets au Père ceux qui, avec entêtement, restent dans leur péché d'égoïsme à l'égard du prochain et se moquent de manière sacrilège du commandement, et qui plus ils entendent de paroles qui cherchent à les persuader et des paroles capables de les gagner à l'amour, plus ils deviennent cruels. Je suis toujours prêt à lever la main pour dire à celui qui se repent : "Je t'absous. Va en paix". Mais je n'offense pas l'Amour en consentant à des duretés qui ne veulent pas changer. Cela, ayez-le toujours présent à votre esprit pour voir les choses dans une lumière conforme à la justice et pour démentir les légendes qui, causées par la vénération ou par une crainte coléreuse, sont toujours différentes de la vérité. Vous passez sous un autre maître, mais vous ne quittez pas ces terres dans l'état où elles sont, il semble que ce soit une folie de s'en occuper. Et pourtant je vous dis : faites en elles votre devoir. Vous l'avez fait jusqu'à présent par peur de punitions inhumaines. Faites-le encore maintenant, tout en sachant que vous ne serez pas traités comme vous l'avez été. Et même je vous dis : plus on vous traitera avec humanité, et plus il vous faut travailler avec un joyeux zèle pour rendre, par le travail, humanité à qui vous donne humanité. Les maîtres, il est vrai, ont le devoir d'être humains envers ceux qui sont sous leur dépendance - se souvenant que nous venons tous d'une même souche et qu'en vérité tous les hommes naissent nus de la même manière et deviennent après la mort de la pourriture de la même manière, aussi bien les pauvres que les riches, et que les richesses ne viennent pas du travail de ceux qui les possèdent mais de ceux qui les ont accumulés, honnêtement ou malhonnêtement, et qu'il ne faut pas s'en glorifier et opprimer à cause d'elles, mais en faire une chose bonne, même pour les autres en s'en servant avec amour, discrétion et justice pour être regardés sans sévérité par le vrai Maître qui est Dieu, car on n'achète pas Dieu et on ne Le séduit pas avec des joyaux et des talents d'or, mais on se Le fait ami grâce à nos bonnes actions - car si cela est vrai, il est vrai d'autre part que les serviteurs ont le devoir d'être bons avec leurs maîtres.

Faites avec simplicité et bonne volonté la volonté de Dieu qui vous veut dans cette humble condition. Vous connaissez la parabole du mauvais riche. Vous voyez qu'au Ciel ce n'est pas l'or, mais la vertu qui est récompensée. Les vertus et la soumission à la volonté de Dieu rendent Dieu ami de l'homme. Je sais qu'il est très difficile d'être capable de voir Dieu à travers les œuvres des hommes. Dans la prospérité c'est facile. Dans une situation mauvaise c'est difficile parce qu'elle peut amener l'esprit à penser que Dieu n'est pas bon. Mais vous, triomphez du mal qui vous est fait par l'homme tenté par Satan et, au-delà de cette barrière qui vous coûte des larmes, voyez la vérité de la douleur et sa beauté. La douleur vient du Mal. Mais Dieu ne pouvant l'abolir, car cette force existe et c'est un essai de l'or spirituel des fils de Dieu, le contraint à extraire de son venin le suc d'un remède qui donne la vie éternelle. Car la douleur, par son mordant, provoque chez les bons des réactions telles qu'elles les spiritualisent toujours davantage en faisant d'eux des saints.

Vous, donc, soyez bons, respectueux, soumis. Ne jugez pas les maîtres. Ils ont déjà leur Juge. Je voudrais que celui qui vous commande devienne un juste pour vous rendre la route plus facile et pour lui donner la vie éternelle. Mais rappelez-vous que plus le devoir est pénible à accomplir, et plus grand est le mérite aux yeux de Dieu. Ne cherchez pas à tromper le maître. L'argent et les denrées prises frauduleusement, ni n'enrichissent ni ne rassasient. Gardez purs vos mains, vos lèvres et vos cœurs. Et alors vous ferez vos sabbats, vos fêtes de précepte avec grâce aux yeux de Dieu, même si l'on vous tient attachés à la glèbe.

En vérité, votre fatigue aura plus de valeur que la prière hypocrite de ceux qui vont accomplir le précepte pour avoir les louanges du monde, en contrevenant en réalité au précepte par leur désobéissance à la Loi qui dit d'obéir pour soi-même et pour ceux qui sont de la maison au précepte du sabbat et des solennités d'Israël. *Car la prière n'est pas dans l'acte mais dans le sentiment.* Et si votre cœur aime Dieu saintement, et en toutes circonstances, il accomplira les rites du sabbat et des fêtes mieux que les autres qui vous empêchent d'y participer.

Je vous bénis et je vous quitte parce que le soleil se lève et que je veux arriver aux collines avant que la chaleur ne soit trop forte. Nous nous reverrons bientôt car l'automne n'est plus très loin. La paix soit avec vous tous, nouveaux et anciens serviteurs de Giocana et qu'elle vous rende le cœur tranquille. »

Et Jésus s'éloigne en passant au milieu des paysans et en les bénissant un par un.

Derrière un grand pommier sec, il y a un homme à moitié caché. Mais quand Jésus va passer, en feignant de ne pas le voir, lui surgit et dit : « Je suis l'intendant de Giocana. Il m'a dit : "Si le Rabbi d'Israël vient, laisse-le s'arrêter sur mes terres et laisse-le parler aux serviteurs. J'en tirerai un meilleur travail, car Lui n'enseigne que de bonnes choses". Et hier, en me faisant connaître qu'à partir d'aujourd'hui eux (et il indique ceux de Doras) sont avec moi, et ces terres appartiennent à Giocana, il m'a écrit : "Si le Rabbi vient, écoute ce qu'il dit et agis en conséquence. Qu'il ne nous arrive pas malheur. Couvre-le d'honneurs, mais vois s'il va révoquer la malédiction des terres". Car sache que Giocana s'est fait un point d'honneur de les acheter. Mais je crois qu'il l'a déjà regretté. Ce sera bien si nous en faisons des pâturages... »

« Tu m'as entendu parler ? »

« Oui, Maître. »

« Alors vous saurez comment vous comporter, toi et ton maître, pour avoir les bénédictions de Dieu. Rapporte cela à ton maître et, pour ton compte, modère aussi ses ordres, toi qui vois pratiquement ce qu'est la fatigue de l'homme des champs et qui es bien vu du maître. Il vaut mieux pourtant perdre sa bienveillance et ta place que de perdre ton âme. Adieu. »

« Mais je dois te faire honneur. »

« Je ne suis pas une idole. Je n'ai pas besoin d'honneurs intéressés pour donner des grâces. Honore-moi par ton esprit, en mettant en pratique ce que tu as entendu, et tu auras servi Dieu et le maître en même temps. »

Et Jésus, suivi des disciples et des femmes et puis de tous les paysans, traverse les champs et prend la route des collines, salué de nouveau par tous.

125- MARIE TRES SAINTE : <<MA PITIE EST PLUS FORTE QUE TOUT>>

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Dans une suite de collines sur lesquelles se déroule le chemin qui va à Nazareth, en profitant de l'ombre des oliveraies et des vergers qui recouvrent en grande partie cette région fertile et cultivée, Jésus se dirige vers Nazareth.

Pourtant, arrivé à un carrefour où on croise la route pour Ptolémaïs, il s'arrête et dit : « Arrêtons-nous près de cette maison où je me suis arrêté d'autres fois, prenons notre repas et, pendant que le soleil poursuit sa course, restons unis avant de nous séparer de nouveau. Nous, en allant vers Tibériade, ma Mère et Marie à Nazareth, et Jean avec Hermastée à Sicaminon. »

Ils se dirigent à travers une oliveraie vers une maison de paysans large et basse, ornée de l'inévitable figuier et enguirlandée par les festons d'une vigne qui monte le long du petit escalier pour étendre ensuite ses branches sur la terrasse.

« La paix soit avec vous. Me voici de nouveau. »

« Viens, Maître, ta présence est toujours bienvenue. Que Dieu te rende la paix, à Toi et aux tiens » répond un homme âgé qui traversait la cour avec une brassée de branchages. Et puis il appelle : « Sara ! Sara ! C'est le Maître avec ses disciples. Ajoute de la farine à ton pain ! »

Il sort d'une pièce une femme toute blanche de farine qu'elle tamisait car elle a encore à la main le tamis avec les repasses à l'intérieur, et elle s'agenouille en souriant devant Jésus.

« Paix à toi, femme. Je t'ai amené la Mère comme je l'avais promis. La voici. Et elle, c'est sa belle-sœur, mère de Jacques et de Jude. Où sont Dina et Philippe ? »

La femme, après avoir salué les deux Marie, répond : « Dina a eu hier sa troisième petite fille. Nous sommes un peu tristes car il ne nous a pas été donné d'avoir un petit-fils, mais contents tout de même, n'est-ce pas Mathatias ? »

« Oui, parce que c'est une belle petite fille et c'est toujours notre sang. Nous allons te la faire voir. Philippe est allé reprendre Anna et Noémi chez ses parents, mais il sera bientôt de retour. »

La femme retourne à son pain pendant que l'homme, après avoir mis les branches dans le four, s'occupe de ses hôtes en leur donnant des sièges et du lait frais tiré pour ceux qui en veulent, des fruits et des olives pour ceux qui les préfèrent.

Le rez-de-chaussée est frais et ombragé, large comme il est, ouvert sur le devant et l'arrière de la maison, avec les deux portes ombragées l'une par un figuier puissant, l'autre par une grande haie de fleurs étoilées, sortes de tournesols pour la forme mais moins grands qu'eux pour les corolles. Une grande clarté, couleur d'émeraude, entre ainsi dans la grande pièce, soulageant les yeux fatigués par une lumière solaire excessive. Il y a des bancs et des tables dans la grande pièce qui est peut-être celle où les femmes filent et tissent et où les hommes réparent les outils agricoles, ou bien abritent les provisions de farine et de fruits, comme le font penser des soliveaux hérissés de crochets et des tablettes disposées sur des consoles en plus des longues caisses de bois le long des murs. Des étoupes floconneuses de lin ou de chanvre semblent des tresses défaites le long du mur blanchi à la chaux, et un tissu rouge feu, étendu sur un métier resté découvert, semble égayer toute l'ambiance par sa couleur pompeuse et riante.

La maîtresse de maison revient, après en avoir fini de faire son pain, et demande aux hôtes s'ils veulent voir la nouveau-née.

Jésus répond : « Certainement, je vais la bénir. » Marie, de son côté, se lève et dit : « Je vais saluer la mère. » Toutes les femmes sortent.

« On est bien ici » dit Barthélemy qui visiblement est très fatigué.

« Oui, il y a l'ombre et le silence. Nous allons finir par nous endormir » confirme Pierre déjà à demi-assoupi.

« D'ici trois jours, nous serons pour longtemps dans nos maisons. Vous vous reposerez, car vous irez évangéliser dans les environs immédiats de Capharnaüm » dit Jésus.

« Et Toi ? »

« Moi, je resterai à Capharnaüm presque toujours avec des séjours à Bethsaïda. Et j'évangéliserai ceux qui me rejoignent là. Puis, au début de la lune de Tisri, nous reprendrons nos voyages. Le soir, cependant, je continuerai à vous perfectionner... »

Jésus se tait, voyant que le sommeil rend ses paroles inutiles. Il sourit en secouant la tête, en regardant le groupe de personnes que la fatigue a épuisées et qui, dans des poses plus ou moins commodes, se laissent aller au sommeil. Le silence de la maison et de la campagne ensoleillée est complet. On dirait un lieu enchanté. Jésus se met sur le seuil de la porte, près de la haie fleurie, et il regarde à travers les branches les douces collines de Galilée rendues toutes grises par les oliviers immobiles.

Un léger bruit de pas qu'accompagne la plainte incertaine de nouveau-né résonne au-dessus de sa tête. Jésus lève son visage en souriant à sa Mère qui descend, portant dans ses bras un petit paquet tout blanc d'où émergent trois petites choses rouges : une petite tête et deux petits poings qui s'agitent.

« Regarde, Jésus, quelle belle enfant ! Elle te ressemble un peu quand tu avais un jour. Tu étais blond comme cela, au point de paraître sans cheveux s'ils ne s'étaient dès ce moment soulevés en légères boucles, comme un flocon de nuage, et tu étais ainsi comme une rose pour le teint. Et regarde, regarde, maintenant qu'elle ouvre ses petits yeux dans cette ombre et qu'elle cherche le sein, elle a tes yeux bleu foncé...Oh ! Chérie ! Mais moi, je n'ai pas le lait, petite, petite rose, ma petite tourterelle ! » et la Madone berce la petite qui apaise son vagissement en un vrai gargouillis de petite tourterelle, et s'endort.

« Maman, c'est ainsi que tu faisais avec Moi ? » demande Jésus qui regarde sa Mère bercer la petite, en appuyant sa joue sur la petite tête blonde.

« Oui, Fils. Mais à Toi Je disais : "Mon petit agneau". Elle est belle, n'est-ce pas ? »

« Elle est belle et robuste. La mère peut en être heureuse » approuve Jésus, penché Lui aussi pour regarder le sommeil de l'innocente.

« Par contre, elle ne l'est pas... Le mari est fâché parce que tous ses enfants sont des filles. C'est vrai qu'avec les champs que nous avons, il vaut mieux des garçons, mais ce n'est pas la faute de notre fille... » dit en soupirant la maîtresse de maison, qui vient d'arriver.

« Ils sont jeunes. Ils s'aiment et auront aussi des garçons » dit avec assurance le Seigneur.

« Voici Philippe... maintenant il va faire sombre… » dit la femme, troublée. Et elle dit plus fort : « Philippe, il y a le Rabbi de Nazareth. »

« Très heureux de le voir. Paix à Toi, Maître. »

« Et à toi, Philippe. J'ai vu ta belle petite. Je suis même encore en train de la regarder car elle mérite des compliments. Dieu te bénit en te donnant de beaux enfants, sains et bons. Tu dois Lui en être reconnaissant... Tu ne réponds pas ? Tu sembles fâché... »

« J'espérais avoir un garçon, moi ! »

« Tu ne voudras pourtant pas me dire que tu es injuste en accusant l'innocente d'être une fille, et encore moins en te montrant dur envers ton épouse ? » demande Jésus avec sévérité.

« Moi, je voulais un garçon ! Pour le Seigneur et pour moi ! » s'écrie Philippe, fâché.

« Et c'est par l'injustice et la révolte que tu crois l'obtenir ? Tu as lu peut-être la pensée de Dieu ? Es-tu plus que Lui pour Lui dire : "Fais ainsi, car c'est juste" ? Cette femme qui est ma disciple n'a pas d'enfants et elle est arrivée à me dire : "Je bénis ma stérilité qui me donne des ailes pour te suivre". Et elle, mère de quatre garçons, aspire au moment où tous les quatre ne lui appartiendront plus. Est-ce v:rai, Suzanne et Marie ? Tu les entends ? Et toi, marié depuis peu d'années à une femme féconde, béni par trois boutons de rose qui demandent ton amour, tu es fâché ? Avec qui ? Pourquoi ? Tu ne veux pas le dire ? Moi, je te le dis : parce que tu es un égoïste. Quitte tout de suite ta rancœur, ouvre les bras à cette enfant qui est née de toi et aime-la. Allons ! Prends-la ! » et Jésus prend le paquet de lin et le met dans les bras du jeune père. Jésus reprend : « Va auprès de ta femme qui pleure, et dis-lui que tu l'aimes. Ou bien Dieu vraiment ne te donnera jamais à l'avenir de garçon. Je te le dis. Va !... »

L'homme monte dans la chambre où se trouve son épouse. « Merci, Maître ! » dit tout bas la belle-mère. « Lui, depuis hier, était très cruel... »

L'homme redescend après quelques minutes et dit : « Je l'ai fait, Seigneur. La femme te remercie et elle dit de te demander le nom de la petite car... car je lui avais destiné un nom trop déplaisant dans ma haine injuste... »

« Appelle-la Marie. Elle a bu des larmes amères avec la première goutte de lait, amères aussi à cause de ta dureté. Elle peut s'appeler Marie, et Marie l'aimera. N'est-ce pas, Mère ? »

« Oui, pauvre petite. Elle est si gracieuse et sûrement elle sera bonne en devenant une petite étoile du Ciel ! »

Ils reviennent dans la pièce où les apôtres fatigués dorment d'un lourd sommeil, sauf l'Iscariote qui semble sur les épines.

« Tu voulais me voir, Judas ? » demande Jésus.

« Non Maître, mais je n'arrive pas à dormir et je voudrais sortir un peu. »

«Qui t'en empêche ? Moi aussi je sors. Je monte sur ce petit coteau. Il est tout ombragé... Je me reposerai en priant. Veux-tu venir avec Moi ? »

«Non, Maître. Je te troublerais car je ne suis pas en état de prier. Peut-être... peut-être je ne me sens pas bien et cela me trouble... »

«Reste, alors. Je ne force personne. Adieu. Adieu, femmes. Mère, quand Jean d'Endor se réveillera, envoie-le-moi, tout seul »

« Oui, Fils. La paix soit avec Toi. »

Jésus sort. Marie et Suzanne se penchent pour regarder l'étoffe sur le métier. Marie s'assied, les mains sur les genoux. Peut-être prie-t-elle, elle aussi.

Marie d'Alphée se lasse vite de regarder le travail. Elle s'assoit dans le coin le plus sombre et s'endort rapidement. Suzanne pense bien à l'imiter. Restent éveillés Marie et Judas. L'une toute recueillie en elle-même, l'autre qui la regarde, les yeux bien ouverts sans jamais la perdre de vue.

Enfin il se lève et s'approche d'elle lentement, sans faire de bruit. Je ne sais pourquoi, mais malgré son indéniable beauté, il me fait penser à un félin ou un serpent qui s'approche de sa proie. Peut-être est-ce l'antipathie que j'ai pour lui qui me fait voir sournois et cruel même son pas... Il appelle à voix basse : « Marie ! »

« Que veux-tu de moi, Judas ? » demande doucement Marie et elle le regarde de son œil très doux.

« Je voudrais te parler… »

« Parle. Je t'écoute. »

« Pas ici... Je ne voudrais pas qu'on m'entende... Ne pourrais-tu sortir un peu, là dehors ? Là aussi il y a de l'ombre... »

« Allons-y donc. Mais, tu vois... Tout le monde dort... Tu pouvais parler aussi ici » dit la Vierge. Pourtant elle se lève et sort la première en s'appuyant à la haute haie fleurie.

« Que veux-tu de moi, Judas? » demande-t-elle de nouveau en fixant d'un regard pénétrant l’apôtre qui se trouble un peu et semble avoir du mal à trouver les mots. « Tu te sens mal ? Ou bien tu as fait du mal et tu ne sais comment le dire ? Ou encore tu te sens sur le point de mal agir et il t'est pénible d'avouer que tu es tenté ? Parle, fils. Comme j'ai soigné ta chair, je soignerai ton âme. Dis-moi ce qui te trouble, et si je peux, je te rendrai la sérénité. Si je ne pourrai toute seule, je le dirai à Jésus. Même si tu avais beaucoup péché, Lui te pardonnera si je Lui demande pardon pour toi. Vraiment Jésus aussi te pardonnerait tout de suite... Mais peut-être, à Lui, le Maître, tu as honte de t'adresser. Je suis une mère... Tu n'as pas honte de t'adresser à moi... »

« Oui. Je n'éprouve pas de honte parce que tu es mère et tellement bonne. Tu es vraiment la paix parmi nous. Moi... moi, je me sens très troublé. j'ai un très mauvais caractère, Marie. Je ne sais ce que j'ai dans le sang et dans le cœur... De temps en temps je ne sais plus leur commander... et alors je ferais les choses les plus étranges... et les plus mauvaises. »

« Même avec Jésus tout près, tu ne réussis plus à résister à celui qui te tente ? »

« Même alors. Et j'en souffre, crois-le. Mais c'est ainsi. Je suis un malheureux. »

« Je prierai pour toi, Judas. »

« Cela ne suffit pas. »

« Je ferai prier sans dire pour qui est la prière que je demande aux justes. »

« Ce n'est pas suffisant. »

« Je ferai prier les enfants. Il y en a tant qui viennent chez moi, dans mon jardin, comme des oiseaux qui cherchent du grain. Et le grain, ce sont les caresses et les paroles que je leur donne. Je parle de Dieu... Et eux, innocents, préfèrent cela aux jeux et aux histoires. La prière des enfants est agréable au Seigneur. »

« Jamais autant que la tienne, mais cela ne suffit pas encore. »

« Je dirai à Jésus de prier le Père pour toi. »

« Cela ne suffit pas encore. »

« Mais il n'y a rien de plus que cela ! La prière de Jésus triomphe même des démons... »

« Oui, mais Jésus ne prierait pas toujours et j'en reviendrais à être moi... Jésus ne cesse de le dire, il s’en ira un jour. Je dois penser au moment où je serai sans Lui. Jésus, maintenant, veut nous envoyer évangéliser. J'ai peur de m'en aller avec cet ennemi qui est le mien, que je suis moi-même, pour répandre la parole de Dieu. Je voudrais être formé pour cette heure. »

« Mais, mon fils, si Jésus Lui-même ne réussit pas, qui veux-tu qui le puisse ? »

« Toi, Mère ! Permets-moi de rester un peu de temps avec toi. Les païens et les courtisanes y sont restés. Je peux y rester moi aussi. Si tu ne veux pas que je reste pendant la nuit là où tu vis, j'irai dormir chez Alphée et chez Marie de Cléophas, mais la journée, je la passerai avec toi, avec les enfants. Les autres fois j'ai cherché à agir par moi-même et cela a été pire. Si je vais à Jérusalem, j'ai trop d'amis mauvais, et dans les conditions où je me trouve, quand cela me prend, je deviens leur jouet. ..Si je vais dans une autre ville, c'est la même chose. La tentation de la route m'enflamme en même temps que celle que j'ai déjà. Si je vais à Kériot, près de ma mère, l'orgueil me rend esclave. Si je vais dans la solitude, le silence me déchire par les voix de Satan. Mais, chez toi... Oh ! Chez toi, je sens que ce sera différent !... Permets-moi de venir ! Dis à Jésus qu'il me l'accorde ! Veux-tu que je me perde ? As-tu peur de moi ? Tu me regardes avec le regard d'une gazelle blessée qui n'a plus la force de fuir devant ceux qui l'assaillent. Mais je ne t'offenserai pas. J'ai une mère, moi aussi... et je t'aime plus que ma mère. Aie pitié d'un pécheur, Marie ! Regarde : je pleure à tes pieds... Si tu me repousses, ce peut être ma mort spirituelle... » et Judas pleure réellement aux pieds de Marie qui le regarde d'un regard de pitié et d'angoisse mêlées de peur. Elle est très pâle.

Mais pourtant elle fait un pas en avant car elle s'était presque enfoncée dans la haie pour fuir Judas qui s'approchait trop, et elle met la main sur les cheveux bruns de l'Iscariote. « Tais-toi! Qu'on ne t'entende pas. Je parlerai à Jésus et si Lui le veut... tu viendras dans ma maison. Je ne me soucie pas du jugement du monde. Il ne blesse pas mon âme et ce serait seulement d'être coupable *moi* envers Dieu que j'aurais horreur. La calomnie me laisse indifférente. Mais je ne serai pas calomniée parce que Nazareth sait que sa fille n'est pas un scandale pour sa ville. Et puis, advienne que pourra, je tiens à ce que tu te sauves en ton esprit. Je vais trouver Jésus. Reste en paix. » Elle s'enveloppe dans son voile, blanc comme son vêtement, elle s'en va rapidement par le sentier qui mène à un petit coteau couvert d'oliviers.

Elle cherche son Jésus et le trouve absorbé dans une méditation profonde. « Fils, c'est moi... Ecoute-moi ! »

« Oh ! Maman ! Tu viens prier avec Moi ? Quelle joie, quel soulagement tu me donnes ! »

« Quoi, mon Fils ? Tu es fatigué en ton esprit ? Triste ? Dis-le à ta Mère ! »

« Fatigué, tu l'as dit, et affligé. Non pas tant par la fatigue et les misères que je vois dans les cœurs, que de voir que ne changent pas ceux qui sont mes amis. Mais je ne veux pas être injuste envers eux. Un seul me fatigue et c'est Judas de Simon... »

« Fils, je venais t'en parler... »

« Il a fait du mal ? Il t'a causé de la douleur ? »

« Non. Mais il m'a fait la peine que j'aurais en voyant quelqu'un très infecté... Pauvre fils ! Comme son esprit est malade ! »

« Et tu en as pitié ? Tu n'en as plus peur ? Autrefois tu en avais peur... »

« Mon Fils, ma pitié est encore plus grande que ma peur. Et je voudrais t'aider, Toi et lui, à sauver son esprit. Tu peux tout, et tu n'as pas besoin de moi. Mais tu dis que tous doivent coopérer avec le Christ au rachat... et ce fils a tellement besoin de rédemption ! »

« Que dois-je faire de plus que ce que je fais pour lui ? »

« Tu ne peux pas faire plus, mais tu pourrais me laisser faire. Il m'a prié de lui permettre de rester dans notre maison, car il lui semble que là il pourra se délivrer de son monstre... Tu secoues la tête ? Tu ne veux pas ? Je le lui dirai...»

« Non, Maman. Ce n'est pas que je ne veuille pas. Je secoue la tête parce que je sais que c'est inutile. Judas est comme quelqu'un qui se noie et qui, bien qu'il sente qu'il se noie, repousse par orgueil la corde qu'on lui envoie pour le ramener à la rive. Parfois, pris par la terreur de se noyer, il cherche et appelle à l'aide, il s'y cramponne... et puis, repris par l'orgueil, il lâche la corde, la repousse, veut se tirer d'affaire tout seul... et il s'enfonce toujours plus dans l'eau fangeuse qui l'engloutit. Mais pour qu'on ne dise pas que j'ai laissé un remède sans l'essayer, qu'on fasse encore cet essai, pauvre Maman... Oui, pauvre Maman qui te soumets, pour l'amour d'une âme, à la souffrance d'avoir tout près... quelqu'un qui te fait peur »

« Non, Jésus. Ne dis pas cela. Je suis une pauvre femme car je suis encore sujette aux antipathies. Reproche-le-moi. Je le mérite. Je ne devrais avoir de répulsion pour personne, par amour pour Toi. Mais je ne suis pas pauvre pour autre chose. Oh ! si je pouvais te rendre Judas spirituellement guéri ! BaliseTe donner une âme, c'est te donner un trésor, et qui donne des trésors n'est pas pauvre. Fils !... Je vais dire à Judas que oui, tu le permets ? Tu l'as dit : "Il viendra un temps où tu diras : 'Comme il est difficile d'être la Mère du Rédempteur' ". Je l'ai déjà dit une fois... pour Aglaé... Mais qu'est- ce jamais qu'une fois ? L'humanité est si nombreuse ! Et tu es le Rédempteur de tous. Fils !... Fils !... Comme j'ai tenu dans mes bras le bébé pour que tu lui donnes ta bénédiction, laisse-moi prendre Judas dans mes bras pour l'amener à ta bénédiction... »

« Maman... Maman il ne te mérite pas... »

« Mon Jésus, quand tu hésitais à donner Margziam à Pierre, je t'ai dit que cela l'aurait épanoui. Tu ne peux pas dire que Pierre n'est pas devenu un autre homme, depuis ce moment... Laisse-moi faire avec Judas. »

« Qu'il en soit comme tu veux ! Et que tu sois bénie pour ton intention d'amour envers Moi et envers Judas ! Maintenant prions ensemble, Maman. C'est si doux de prier avec toi !... »

...Le crépuscule est à peine commencé quand je vois le départ de la maison qui les a reçus.

Jean d'Endor et Hermastée font leurs adieux à Jésus tout de suite après avoir rejoint la route. Marie, de son côté, avec les femmes poursuit sa route avec le Fils à travers les oliviers des collines. Ils parlent, et naturellement des événements du jour. Pierre dit : « Un beau fou, ce Philippe ! Il allait presque renier sa femme et sa fille si tu ne lui avais pas fait entendre raison. »

« Espérons pourtant qu'il garde son actuel repentir et qu'il ne soit pas repris tout de suite par la manie de déprécier les femmes. Au fond... c'est grâce aux femmes que le monde progresse » dit Thomas et plusieurs rient de la sortie.

« Bien sûr, c'est vrai. Mais elles sont plus impures que nous et... » répond Barthélemy.

« Allons ! Quant à l'impureté !... Nous aussi nous ne sommes pas des anges. Voilà, je voudrais savoir si, après la Rédemption, ce sera toujours la même chose pour la femme. Nous apprenons à honorer la mère, à avoir le plus grand respect pour les sœurs, les filles, les tantes, les belles-filles, les belles-sœurs, et puis... Anathème par ci, anathème par là ! Au Temple, pas question. Les fréquenter souvent, non... C'est Eve qui a péché ? D'accord. Mais Adam aussi. Dieu a donné à Eve sa punition, n'est-ce pas assez ? »

« Mais, Thomas ! Même Moïse regarde la femme comme impure. »

« Et lui, sans les femmes, serait mort noyé... Pourtant, écoute Barthélemy, je te rappelle, bien que je ne sois pas instruit comme toi mais seulement un orfèvre, que Moïse parle des impuretés charnelles de la femme, pour qu'on la respecte, non pas pour jeter sur elle l'anathème. »

La discussion s'enflamme. Jésus, qui était en avant justement avec les femmes et avec Jean et Judas Iscariote, s'arrête, se retourne et intervient : « Dieu avait devant Lui un peuple moralement et spirituellement informe, contaminé par les contacts avec les idolâtres. Il voulait en faire un peuple fort, physiquement et spirituellement. Il donna comme préceptes des normes salutaires à la robustesse physique, salutaires aussi à l'honnêteté des mœurs, Il ne pouvait faire autrement pour freiner les passions masculines, afin que les péchés, pour lesquels la terre fut submergée et Sodome et Gomorrhe brûlées, ne se répètent pas. Mais, dans l'avenir, la femme rachetée ne sera pas aussi opprimée qu'elle l'est maintenant. Il restera les interdictions concernant la prudence physique, mais seront supprimés les obstacles qui l'empêchent de venir au Seigneur. Moi, je les enlève déjà pour préparer les premières prêtresses de l'avenir. »

« Oh! Il y aura des prêtresses ?! » demande Philippe stupéfait.

« Ne vous méprenez pas. Elles n'auront pas le sacerdoce des hommes, elles ne consacreront pas et n'administreront pas les dons de Dieu, ces dons que vous ne pouvez maintenant connaître. Mais elles appartiendront quand même à la classe sacerdotale en coopérant avec le prêtre au bien des âmes, de multiples façons. »

« Prêcheront-elles ? » demande Barthélemy incrédule.

« Comme déjà prêche ma Mère. »

« Feront-elles des pèlerinages apostoliques ? » demande Mathieu.

« Oui, en portant au loin la Foi et, je dois le dire, avec encore plus d'héroïsme que les hommes. »

« Feront-elles des miracles ? » demande en riant l'Iscariote.

« Quelques-unes feront aussi des miracles. Mais ne vous basez pas sur le miracle comme sur la chose essentielle. Elles, les femmes saintes, feront aussi beaucoup de miracles de conversions par la prière. »

« Hum ! Les femmes, prier au point de faire des miracles ! » bougonne Nathanaël.

« Ne sois pas borné comme un scribe, Barthélemy. Selon toi, qu'est-ce que c'est que la prière ? »

« S'adresser à Dieu avec les formules que nous savons. »

« Cela et davantage encore. La prière, c'est la conversation du cœur avec Dieu et elle devrait être l'état habituel de l'homme. La femme, à cause de sa vie plus retirée que la nôtre et par ses facultés affectives plus fortes que les nôtres, est portée plus que nous à cette conversation avec Dieu. En elle, elle trouve le réconfort pour ses douleurs, le soulagement pour ses fatigues, qui ne sont pas seulement celles du ménage et des enfantements, mais aussi celles de nous supporter, nous les hommes, , elle trouve ce qui essuie les pleurs et ramène un sourire au cœur. Car elle *sait* parler avec Dieu, et le saura plus encore dans l'avenir. Les hommes seront les géants de l'enseignement, les femmes seront toujours celles qui, par leurs prières, soutiennent les géants et même le monde, car beaucoup de malheurs seront évités grâce à leurs prières et beaucoup de châtiments évités. Elles feront donc le miracle, invisible la plupart du temps et connu de Dieu seul, mais non irréel pour autant. »

« Toi aussi, aujourd'hui, tu as fait un miracle invisible et pourtant réel, n'est-ce pas, Maître ? » demande le Thaddée.

« Oui, frère. »

« Il était préférable de le faire visible » observe Philippe.

« Voulais-tu que je change la petite en garçon ? Le miracle, en réalité, est une altération des choses qui sont fixées, un désordre bénéfique par conséquent, que Dieu accorde pour consentir à la prière de l'homme, pour lui montrer qu'Il l'aime ou le persuader qu'Il est Celui qui est. Mais étant donné que Dieu est ordre, Il ne viole pas l'ordre exagérément. La fillette est née femme et elle reste femme. »

« J'étais tellement affligée ce matin ! » soupire la Vierge.

« Pourquoi ? La fillette mal vue n'était pas la tienne » dit Suzanne et elle ajoute : « Moi, quand je vois quelque malheur chez un enfant, je dis : "Heureusement pour moi que je n'en ai pas !" »

« Ne le dis pas, Suzanne ! Ce n'est pas de la charité. Moi aussi, je pourrais le dire car mon unique Maternité dépassait les lois naturelles. Mais je ne le dis pas, car je pense toujours: "Si Dieu ne m'avait pas voulue vierge, peut-être cette semence serait tombée en moi, et je serais la mère de ce malheureux" et ainsi j'ai pitié de tous... car je dis : "Il aurait pu être mon fils"et, comme mère je les voudrais tous bons, sains, aimés et aimables, car c'est le désir des mères pour leurs enfants » répond doucement Marie. Et Jésus paraît la revêtir de lumière, tant il est radieux quand il la regarde.

« C'est pour cela que tu as pitié de moi... » dit l'Iscariote à voix basse.

« De tous. Même s'il s'agissait de l'assassin de mon Fils, car je pense qu'il aurait le plus besoin de pardon... et d'amour. Car tout le monde le haïrait certainement. »

« Femme, tu devrais te donner beaucoup de mal à le défendre pour lui donner le temps de se convertir... Moi, je commencerais par m'en débarrasser tout de suite... » dit Pierre.

« Nous voici au lieu où nous nous séparons, Mère. Dieu soit avec toi. Et avec toi, Marie. Et aussi avec toi, Judas. »

Ils s'embrassent et Jésus ajoute encore : « Souviens-toi que je t'ai accordé une grande chose, Judas. Fais-en un bien, pas un mal. Adieu. »

Et Jésus, avec les onze discipLes qui sont restés et avec Suzanne s'en vont rapidement vers l'orient alors que Marie, sa belle-sœur et l'Iscariote vont tout droit.

126 – « L’ACCOMPLISSEMENT DU BIEN

EST UNE PRIERE PLUS GRANDE QUE LES PSAUMES »

*(Deuxième Année de la vie publique ; Livre 4)*

Jésus entre dans la synagogue de Capharnaüm qui se remplit lentement de fidèles, car c'est le sabbat. On est grandement étonné de le voir. Tous se le montrent du doigt en chuchotant, et quelqu'un tire le vêtement de tel ou tel apôtre pour demander quand ils sont revenus, car personne ne savait qu'ils étaient de retour.

« Nous venons juste de débarquer au "Puits du figuier" venant de Bethsaïda, pour ne pas faire un pas de plus qu'il n'est permis, ami» répond Pierre à Urie le pharisien, et celui-ci, blessé de s'entendre appeler ami par un pêcheur, s'en va, dédaigneux, rejoindre les siens au premier rang.

« Ne les excite pas, Simon ! » avertit André.

« Les exciter? Il m'a interrogé et j'ai répondu en disant aussi que nous avions évité de marcher, par respect pour le sabbat. »

« Ils diront que nous avons fatigué avec la barque... »

« Ils en arriveront à dire que nous avons fatigué en respirant! Imbécile! C'est la barque qui fatigue, c'est le vent et l'eau, pas nous quand nous allons en barque. »

André encaisse la réprimande et se tait.

Après les prières préliminaires, vient le moment de la lecture d'un passage et son explication. Le chef de la synagogue demande à Jésus de le faire, mais Jésus montre les pharisiens en disant : « Qu'ils le fassent eux. » Mais, comme ils ne veulent pas le faire, il Lui faut parler.

Jésus lit le passage du premier livre des Rois où on raconte comment David, trahi par les Zipheis, fut signalé à Saül qui était à Gabaa. Il rend le rouleau et commence à parler.

« Violer le commandement de la charité, de l'hospitalité, de l'honnêteté, est toujours mal. Mais l'homme n'hésite pas à le faire avec la plus grande indifférence. Nous avons ici un double récit de cette violation et la punition de Dieu qui la sanctionna.

La conduite des Zipheis était fourbe. Celle de Saül ne l'était pas moins. Les premiers, lâches dans l'intention de se concilier le plus fort et d'en tirer profit. Le second, lâche dans l'intention de se débarrasser de l'oint du Seigneur. L'égoïsme, par conséquent, les associait. Et à l'indigne proposition, le faux et pécheur roi d'Israël ose donner une réponse où se trouve nommé le Seigneur : "Soyez bénis par le Seigneur". Dérision à l'égard de la justice de Dieu ! Dérision habituelle ! Sur les méchancetés de l'homme, trop souvent on invoque à titre de récompense ou de garantie le Nom du Seigneur et sa bénédiction. Il est dit : "Ne nomme pas en vain le Nom de Dieu". Et peut-il y avoir chose plus vaine, pire : plus mauvaise que celle de le nommer pour accomplir un crime contre le prochain?? Et pourtant c'est un péché plus commun que tout autre, accompli avec indifférence même par ceux qui sont toujours les premiers dans les assemblées du Seigneur, dans les cérémonies et dans l'enseignement. Rappelez-vous que c'est un péché de chercher, de noter, de préparer tout ce qui peut nuire au prochain. C'est aussi un péché de faire chercher, noter, préparer par d'autres tout ce qui peut nuire au prochain. C'est amener les autres au péché en les tentant par des récompenses ou des menaces de représailles.

Je vous préviens que c'est un péché. Je vous préviens qu'une semblable conduite est égoïsme et haine. Et vous savez que la haine et l'égoïsme sont les ennemis de l'amour. Je vous le fais remarquer parce que je me préoccupe de vos âmes. Parce que je vous aime. Parce que je ne vous veux pas pécheurs. Parce que je ne veux pas que Dieu vous punisse, comme il advint à Saül qui, pendant qu'il poursuivait David pour le prendre et le tuer, eut son pays détruit par les Philistins. En vérité, cela arrivera toujours à qui nuit au prochain. Sa victoire durera autant que l'herbe dans le pré. Elle aura vite fait de pousser, mais aussi de sécher et d'être écrasée par les pieds indifférents des passants. Alors que la bonne conduite, une vie honnête, peine à naître et à s'affermir, mais une fois formée comme vie habituelle, devient un arbre puissant et feuillu que les tourbillons eux-mêmes ne sauraient arracher et que la canicule ne brûle pas. En vérité, celui qui est fidèle à la Loi, mais réellement fidèle, devient un arbre puissant que les passions ne plient pas, et qui n'est pas brûlé par le feu de Satan. J'ai parlé. Si quelqu'un veut ajouter quelque chose, qu'il le fasse. »

« Nous te demandons si c'est pour nous, les pharisiens, que tu as parlé. »

« La synagogue serait-elle pleine de pharisiens ? Vous êtes quatre. La foule comprend des centaines de personnes. La parole est pour tout le monde. »

« L'allusion pourtant était claire. »

« En vérité, on n'a jamais vu que quelqu'un, seulement indiqué par une comparaison, s'accuse de lui-même ! Et c'est ce que vous faites. Mais pourquoi vous accusez-vous si Moi je ne vous accuse pas ? Vous savez peut-être que vous agissez comme je l'ai dit ? Moi, je ne le sais pas. Mais, s'il en est ainsi, repentez-vous-en. Car l'homme est faible et peut pécher. Mais Dieu lui pardonne s'il s'élève en lui un repentir sincère et le désir de ne plus pécher. Mais certainement persévérer dans le mal est un double péché et sur lui ne descend pas le pardon. »

« Nous, nous n'avons pas ce péché. »

« Et alors ne vous affligez pas de mes paroles. » L'incident est clos et la synagogue se remplit du chant des hymnes. Puis il semble que l'assemblée va se séparer sans autres incidents. Mais le pharisien Joachim découvre un homme dans la foule et lui indique par des signes et le regard de venir au premier rang. C'est un homme d'environ cinquante ans et il a un bras atrophié devenu, même pour la main, beaucoup plus petit que l'autre, car l'atrophie a détruit les muscles.

Jésus le voit et voit tout ce qu'on a combiné pour le Lui faire voir. Il a sur le visage une expression de dégoût et de compassion qui passe comme un éclair mais qui est très visible. Pourtant il ne dévie pas le coup. Au contraire, il fait face à la situation avec fermeté.

« Viens ici, au milieu » commande-t-il à l'homme. Et, quand il l'a devant Lui, il se tourne vers les pharisiens et leur dit : « Pourquoi me tentez-vous ? N'ai-je pas à peine cessé de parler contre les pièges et la haine ? Et vous, ne venez-vous pas de dire : "Nous n'avons pas ce péché" ? Vous ne répondez pas ? Répondez au moins à ceci : est-il permis de faire du bien ou du mal le jour du sabbat ? Est-il permis de sauver ou d'enlever la vie? Vous ne répondez pas? Moi, je répondrai pour vous, et en présence de tout le peuple qui jugera mieux que vous, parce qu'il est simple et sans haine ni orgueil. Il n'est pas permis le sabbat de faire un travail. Mais, comme il est permis de prier, de même il est permis de faire du bien, car le bien est une prière plus grande encore que les hymnes et les psaumes que nous avons chantés. Alors que ni le sabbat, ni un autre jour, il n'est permis de faire le mal. Et vous, vous l'avez fait, en manœuvrant pour avoir ici cet homme qui n'est même pas de Capharnaüm et que vous avez fait venir depuis deux jours, sachant que j'étais à Bethsaïda et pensant que je serais venu dans ma ville. Et vous l'avez fait pour essayer de me mettre en accusation. Et vous commettez ainsi le péché de tuer votre âme au lieu de la sauver. Mais pour ce qui me concerne, je vous pardonne et je ne décevrai pas la foi de cet homme que vous avez fait venir en disant que je le guérirais alors que vous vouliez me tendre un piège. Lui n'est pas coupable, car il est venu sans autre intention que celle de guérir. Et que cela soit. Homme, étends ta main et va en paix. »

L'homme obéit et sa main devient saine, comme l'autre. Il s'en sert tout de suite pour prendre un pan du manteau de Jésus pour le baiser en Lui disant : « Tu sais que je ne connaissais pas leur véritable intention. Si je l'avais sue, je ne serai pas venu, préférant garder ma main morte plutôt que de m'en servir contre Toi. Ne m'en veux donc pas. »

« Va en paix, homme. Je sais la vérité, et à ton égard je n'ai que bienveillance. »

La foule sort en faisant des commentaires et Jésus sort en dernier avec les onze apôtres.

136-JESUS PARLE DE LA CHARITE AUX APOTRES

*(Troisième Année de la vie publique ; Livre 6)*

« Où as-tu laissé les barques, Simon, quand tu es venu à Nazareth ? » demande Jésus pendant qu'il s'en va dans la direction nord-est en tournant le dos à la plaine d'Esdrelon et en avançant dans la direction du Thabor.

« Je les ai renvoyées pour la pêche, Maître. Mais j'ai dit qu'elles se trouvent à Tarichée tous les trois jours... Je ne savais pas combien de temps je serais resté avec Toi. »

« Très bien. Qui d'entre vous veut aller avertir ma Mère et Marie d'Alphée de nous rejoindre à Tibériade ? Le rendez-vous est à la maison de Joseph. »

« Maître... nous le voudrions tous. Mais Toi, dis qui doit y aller. Cela vaudra mieux. »

« Alors Mathieu, Philippe, André et Jacques de Zébédée. Que les autres viennent avec Moi à Tarichée. Vous direz aux femmes le motif du retard, et de fermer la maison et de venir. Nous resterons ensemble pendant toute une lune. Allez. Voici la bifurcation, et que la paix soit avec vous. » Il embrasse les quatre qui se séparent et il reprend la marche avec les autres.

Mais après quelques pas, il s'arrête et remarque Margziam qui, la tête penchée, marche un peu en arrière. Quand le jeune homme le rejoint, il lui met la main sous le menton pour le forcer à lever le visage. Deux traces de larmes se voient sur le visage un peu brun.

« Tu irais toi aussi volontiers à Nazareth ? »

« Oui, Maître... Mais fais ce que tu veux. »

« Je veux que tu aies du réconfort, fils... Va, cours après eux. La Mère te consolera. » Il l'embrasse et le laisse aller. Margziam se met à courir pour rejoindre rapidement les quatre.

« C'est encore un enfant... » remarque Pierre.

« Et il souffre beaucoup... Il me disait hier soir, quand je l'ai trouvé en larmes dans un coin de la maison : "C'est comme si mon père et ma mère étaient morts hier... La mort du vieux père m'a rouvert le cœur..."» dit Jean.

« Pauvre enfant !... Mais cela a été une bonne chose qu'il soit présent à cette mort... » dit le Zélote.

« Il s'était tellement bercé de l'idée de pouvoir aider le vieillard !... » dit Pierre. « Porphyrée me disait qu'il faisait des sacrifices de toutes sortes pour pouvoir mettre de l'argent de côté. Il a travaillé dans les champs, il a fait des fagots pour les fours, il a pêché, il s'est privé des fromages pour les vendre; du miel pour le vendre... Il avait ce clou dans le cœur et il voulait avoir le vieux père avec lui. ..Hélas ! »

« C'est un homme de bonnes résolutions. Il ne recule pas devant le sacrifice et le travail. Bonnes qualités » dit Barthélemy.

« Oui, c'est un bon fils et ce sera un disciple des meilleurs. Voyez avec quelle maîtrise il se gouverne même dans les moments les plus troublés... Son cœur affligé désirait Marie, mais il n'a pas demandé d'y aller. Il a si bien compris dans la prière ce que c'est que la force, qu'il surpasse beaucoup d'adultes » dit Jésus.

« Crois-tu qu'il fasse des sacrifices dans un but fixé d'avance? » demande Thomas.

« J'en suis certain. »

 « C'est vrai » dit Jacques d'Alphée. « Hier, il a donné ses fruits à un vieillard en lui disant : "Prie pour le père de mon père que j'ai perdu depuis peu", et moi, je lui ai fait l'observation : "Il est en paix, Margziam. Ne crois-tu pas valide l'absolution de Jésus ?" Il m'a répondu : "Je la crois valide mais, je pense, en offrant des suffrages, aux âmes pour lesquelles personne ne prie et je dis : s'il n'en est plus besoin pour mon père, que ces sacrifices aillent à ceux à qui personne ne pense". Et j'en suis resté édifié. »

« Oui » dit Pierre. « Hier il est venu à moi et en me jetant les bras autour du cou, car il est encore enfant, il m'a dit : "Maintenant tu es vraiment pour moi un père... et je te rends ce que ta bonté m'avait fait économiser. Il ne sert plus, cet argent, au vieux père... et toi et Porphyrée, vous faites tant pour moi..." Moi, et j'avais du mal à rester sans pleurer, je lui ai répondu : "Non, fils. Nous ferons avec cet argent des aumônes pour des vieillards dans la misère ou pour des orphelins pauvres, et Dieu emploiera tes aumônes pour accroître la paix du pauvre vieux". Et Margziam m'a donné deux baisers si forts que... voilà... je n'ai pas pu retenir mes larmes. Et comme il t'est reconnaissant, Barthélemy, d'avoir réglé les dépenses. Il me disait : "Pour moi, l'honneur donné au vieux père n'a pas de prix. Je vais dire à Barthélemy de me prendre pour serviteur". »

« Oh ! Pauvre enfant ! Pas même pour une heure ! Lui sert le Seigneur et il nous édifie tous. J'ai honoré un juste. Je pouvais le faire car mon nom est connu et il m'était facile de trouver quelqu'un qui me fasse une avance d'argent. De Bethsaïda, je m'occuperai du remboursement de la petite dette, insignifiante au fond... » répond Barthélemy.

« Oui, comme argent c'est peu, puisque ceux de Jezraël ont été généreux, mais ton amour pour un condisciple n'est pas une chose insignifiante, car tout acte d'amour a une grande valeur » dit Jésus et il continue : « Vous êtes en train de vous former à cet amour du prochain, qui est la seconde partie du précepte base de la Loi de Dieu, mais qui en vérité, était bien tombé en désuétude en Israël. Les préceptes nombreux, les minuties qui ont succédé à la Loi du Sinaï, droite et complète dans sa brièveté, ont défiguré la première partie du précepte base en le réduisant à un amas de rites extérieurs auxquels il manque ce qui leur donne la valeur, le nerf, la vérité : c'est-à-dire qu'il manque *aux formes du culte extérieur l'adhésion active de l'intérieur,* avec les œuvres qu'elle accomplit, avec les tentations qu'elle surmonte.

Quelle valeur peut avoir aux yeux de Dieu la parade d'un culte quand ensuite, en son intérieur, le cœur n'aime pas Dieu, ne s'anéantit pas dans un respectueux amour pour Dieu, quand il ne le loue pas, et ne l'admire pas en aimant les choses qu'il a faites, et pour commencer l'homme qui est le chef d’œuvre de la Création terrestre ? Vous voyez où en est arrivée l'erreur en Israël ? D'avoir en un premier temps fait d'un précepte unique deux préceptes et, par la suite, avec la décadence des esprits, d'avoir coupé nettement le second du premier comme si c'était une branche inutile.

Ce n'était pas une branche inutile, il n'y avait même pas deux branches. C'était un tronc unique qui, dès la base, s'était orné des vertus particulières des deux amours. Regardez ce gros figuier qui a poussé au sommet du coteau. Il est né spontanément, et presque dès la racine, c'est-à-dire au sortir du sol, il s'est divisé en deux branches tellement unies que les deux écorces se sont soudées. Mais chaque branche a produit sa propre frondaison des deux côtés, d'une manière tellement bizarre que l'on a donné le nom de "Maison du figuier jumeau" à ce petit village situé sur la petite colline. Eh bien, si maintenant on voulait séparer les deux troncs, qui au fond sont *un seul* tronc, il faudrait employer la hache ou la scie. Mais que ferait-on ? On ferait mourir la plante, ou si on était assez adroit pour faire passer la hache ou la scie de façon à ne blesser qu'un seul des deux troncs, on en sauverait un, mais l'autre serait inexorablement condamné à mourir et celui qui resterait, bien qu'encore vivant, serait chétif et probablement s'étiolerait sans plus donner de fruit ou en en donnant très peu.

La même chose est arrivée en Israël. Ils ont voulu diviser, séparer les deux parties unies au point d'être une seule chose. Ils ont voulu remailler ce qui était parfait, car toute œuvre de Dieu est parfaite, toute pensée, toute parole. En effet, si Dieu sur le Sinaï, a donné le commandement d'aimer le Dieu très Saint et le prochain en un unique précepte, il est clair qu'il n'y a pas deux préceptes que l'on puisse pratiquer indépendamment l'un de l'autre, mais qu'ils sont un seul précepte.

Et, comme il ne me suffit jamais de vous former à cette sublime vertu, la plus grande de toutes, celle qui s'élève avec l'esprit au Ciel, car elle est la seule qui subsiste au Ciel, j'insiste sur cette vertu, âme de toute la vie de l'esprit qui perd la vie s'il perd la Charité parce qu'il perd Dieu.

Comprenez-moi. Supposez qu'un jour à votre porte viennent frapper deux époux très riches pour demander l'hospitalité pour toute leur vie. Pourriez-vous dire : "Nous acceptons l'époux, mais nous ne voulons pas de l'épouse" sans vous entendre répondre par l'époux : "Cela ne peut être, car je ne puis me séparer de la chair de ma chair. Si vous ne voulez pas l'accueillir, moi non plus, je ne puis m'arrêter chez vous, et je m'en vais avec tous les trésors auxquels je vous aurais fait participer" ?

Dieu est uni à la Charité. Celle-ci est vraiment, et plus intimement et vraiment encore que deux époux qui s'aiment intensément, l'esprit de son Esprit. Dieu Lui-même est la Charité. La Charité n'est que l'aspect le plus manifeste de Dieu, celui qui le met davantage en lumière. Entre tous ses attributs, elle est l'attribut roi et l'attribut origine, car tous les autres attributs de Dieu naissent encore de la charité. Qu'est la Puissance, sinon la charité qui œuvre ? Qu'est la Sagesse, sinon la charité qui enseigne ? Qu'est la Miséricorde, sinon la charité qui pardonne ? Qu'est la Justice, sinon la charité qui gouverne ? Et je pourrais continuer ainsi pour tous les innombrables attributs de Dieu.

Maintenant, d'après ce que je dis, pouvez-vous penser que celui qui ne possède pas la charité possède Dieu ? Il ne le possède pas. Pouvez-vous penser qu'il puisse accueillir Dieu et non la Charité ? La Charité qui est unique et qui embrasse le Créateur et les créatures et dont on ne peut avoir une seule moitié, celle donnée au Créateur, sans avoir l'autre moitié, celle donnée au prochain. Dieu est dans les créatures. Il y est avec son signe ineffaçable, avec ses droits de Père, d'Époux, de Roi. L'âme est son trône, le corps est son temple. Alors, celui qui n'aime pas son frère et le méprise, méprise, afflige, méconnaît le Maître de la maison de son frère, le Roi, le Père, l'Époux de son frère, et il est naturel que ce Grand Être qui est *Tout* et qui est présent dans un frère, dans tous les frères, fasse sienne l'offense faite à l'être plus petit, à la *partie* du Tout, c'est-à-dire à chaque homme en particulier. C'est pour cela que je vous ai enseigné les œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde, c'est pour cela que je vous ai enseigné à ne pas scandaliser vos frères, c'est pour cela que je vous ai enseigné à ne pas juger, à ne pas mépriser, à ne pas repousser vos frères, qu'ils soient bons ou non, fidèles ou gentils, amis ou ennemis, riches ou pauvres.

Quand sur une couche s'accomplit une conception, elle se forme par le même acte, qu'elle arrive sur un lit d'or ou sur la litière d'une étable. Et la créature qui se forme dans un sein royal n'est pas différente de celle qui se forme dans le sein d'une mendiante. La conception, la formation d'un nouvel être est la même en tous les points de la Terre quelle que soit la religion des habitants. Toutes les créatures naissent comme sont nés du sein d'Ève Abel et Caïn.

Et à l'égalité de la conception, formation et manière de naître des enfants d'un homme et d'une femme sur la Terre, correspond une autre égalité dans le Ciel : la création d'une âme à infuser dans l'embryon pour qu'il *soit celui d'un homme et non d'un animal,* et qu'elle l'accompagne du moment qu'elle est créée jusqu'à la mort, et qu'elle survive en attendant la résurrection générale pour s'unir alors de nouveau au corps ressuscité et avoir avec lui la récompense ou le châtiment. La récompense ou le châtiment selon les actions accomplies pendant la vie terrestre. En effet, ne vous imaginez pas que la Charité puisse être injuste, que seulement parce que beaucoup n'auront pas appartenu à Israël ou au Christ, tout en pratiquant la vertu dans la religion qu'ils suivent, convaincus que c'est la *vraie,* ils doivent rester éternellement sans récompense. Après la fin du monde, il ne survivra pas d'autre vertu que la Charité, c'est-à-dire l'Union avec le Créateur de toutes les créatures qui auront vécu avec justice. Il n'y aura pas autant de Ciels : un pour Israël, un pour les chrétiens, un pour les catholiques, un pour les gentils, un pour les païens. Il n'y aura pas autant de Ciels, mais *un seul Ciel,* et de même une seule récompense : Dieu, le Créateur qui se réunit à ses créatures qui auront vécu dans la justice, dans lesquelles, à cause de la beauté des esprits et des corps des saints, il s'admirera Lui-même avec sa joie de Père et de Dieu. Il y aura un seul Seigneur, pas un Seigneur pour Israël, un pour le Catholicisme, un pour chacune des autres religions.

Maintenant je vous révèle une grande vérité. Souvenez-vous-en. Transmettez-la à vos successeurs. N'attendez pas toujours que l'Esprit Saint éclaire à nouveau les vérités, après des années ou des siècles d'obscurité. Écoutez. Vous direz peut-être : "Mais alors quelle justice y a-t-il à appartenir à la religion sainte si à la fin du monde nous sommes traités de la même manière que les gentils ?" Je vous réponds : la même justice qu'il y a, et c'est la vraie justice, pour ceux qui, tout en appartenant à la religion sainte, ne seront pas bienheureux parce qu'ils n'auront pas vécu en saints. Un païen vertueux, pour la seule raison qu'il aura pratiqué une vertu authentique, convaincu que sa religion était bonne, aura le Ciel à la fin. Mais quand ? A la fin du monde, quand des quatre séjours des trépassés, deux seulement subsisteront : à savoir le Paradis et l'Enfer. Car la Justice, à ce moment-là, ne pourra que conserver et donner les deux royaumes éternels à ceux qui, de l'arbre du libre arbitre auront choisi les bons fruits ou voulu les fruits mauvais. Mais quelle attente avant qu'un païen vertueux arrive à cette récompense ! ...Vous n'y pensez pas ? Et cette attente, spécialement du moment où la Rédemption avec tous les prodiges consécutifs se sera produite et où l'Évangile sera annoncé au monde, sera la purification des âmes qui auront vécu en justes dans d'autres religions mais n'auront pas pu entrer dans la vraie Foi, ayant connu son existence et la preuve de sa réalité. Pour eux, les Limbes pendant des siècles et des siècles jusqu'à la fin du monde. Pour ceux qui auront cru au Dieu vrai et n'auront pas su être héroïquement saints, le long Purgatoire; et pour certains, il pourra se terminer à la fin du monde.

Mais après l'expiation et l'attente, les bons, quelle que soit leur provenance, seront tous à la droite de Dieu; les mauvais, quelle que soit leur provenance, à la gauche et puis dans l'Enfer horrible, alors que le Sauveur entrera avec les bons dans le Royaume éternel. »

« Seigneur, pardonne-moi si je ne te comprends pas. Ce que tu dis est très difficile... au moins pour moi... Tu dis toujours que tu es le Sauveur et que tu rachèteras ceux qui croient en Toi. Et alors ceux qui ne croient pas, ou parce qu'ils ne t'ont pas connu ayant vécu auparavant, ou bien parce que - le monde est si grand ! - ils n'ont pas eu connaissance de Toi, comment peuvent-ils être sauvés ? » demande Barthélemy.

« Je te l'ai dit : à cause de leur vie de justes, de leurs œuvres bonnes, de leur foi qu'ils croient *vraie.*»

« Mais ils n'ont pas eu recours au Sauveur... »

« Mais le Sauveur souffrira pour eux, pour eux aussi. Tu n'imagines pas, Barthélemy, quelle étendue de valeur auront mes mérites d'Homme-Dieu ? »

« Mon Seigneur, ils sont toujours inférieurs à ceux de Dieu, à ceux que tu as par conséquent depuis toujours. »

« Juste et pas juste ta réponse. Les mérites de Dieu sont infinis, dis-tu. Tout est infini en Dieu. Mais Dieu n'a pas de mérites, en ce sens qu'il n'a pas mérité. il a des attributs, des vertus qui Lui sont propres. Lui est Celui qui est : la Perfection, l'Infini, le Tout-Puissant. Mais pour mériter il faut accomplir, avec effort, quelque chose qui est au-dessus de notre nature. Ce n'est pas un mérite de manger, par exemple. Mais cela peut devenir un mérite de manger avec parcimonie, en faisant de vrais sacrifices pour donner aux pauvres ce que nous épargnons. Ce n'est pas un mérite de rester silencieux, mais cela le devient quand on reste silencieux en ne répliquant pas à une offense, et cætera.

Maintenant tu comprends que Dieu ne peut se forcer Lui-même, étant Parfait, Infini. Mais l'Homme-Dieu peut se forcer Lui-même en humiliant l'infinie Nature divine jusqu'aux limites humaines, en triomphant de la nature humaine qui en Lui n'est pas absente ou métaphorique mais réelle, avec tous ses sens et ses sentiments, avec ses possibilités de souffrance et de mort, avec sa volonté libre.

Personne n'aime la mort, surtout si elle est douloureuse, prématurée et imméritée. Personne ne l'aime, et pourtant tout homme doit mourir. Aussi on devrait regarder la mort avec le même calme dont on voit finir tout ce qui a vie. Eh bien, je force mon Humanité à aimer la mort. Non seulement cela. Moi, j'ai choisi la vie pour pouvoir avoir la mort. Pour l'Humanité. En effet, en qualité d'Homme-Dieu, j'acquiers ces mérites qu'en restant Dieu je ne pouvais acquérir. Et avec eux, qui sont infinis, sous la forme où je les acquiers, à cause de la Nature divine unie à l'humaine, à cause des vertus de Charité et d'Obéissance par lesquelles je me suis mis en condition de les mériter, à cause de la Force, de la Justice, de la Tempérance, de la Prudence, de toutes les vertus que j'ai mises dans mon cœur pour qu'il soit bien accueilli de Dieu, mon Père, j'aurai une puissance infinie non seulement comme Dieu, mais comme l'Homme qui s'immole pour tous, c'est-à-dire qui atteint l'extrême limite de la Charité. C'est le sacrifice qui donne le mérite. Plus grand est le sacrifice et plus grand est le mérite. A sacrifice complet, mérite complet. A sacrifice parfait, mérite parfait. Et il peut servir selon la sainte volonté de la victime, à laquelle le Père dit : "Qu'il en soit comme tu veux !" parce qu'elle l'a aimé sans mesure et qu'elle a aimé le prochain sans mesure.

Voici, c'est Moi qui vous le dis. Le plus pauvre des hommes peut être le plus riche et faire du bien à une quantité innombrable de frères s'il sait aimer jusqu'au sacrifice. Moi, je vous le dis : même si vous n'avez plus une bouchée de pain, un calice d'eau, un lambeau de vêtement, vous pouvez toujours faire du bien. Comment ? En priant et en souffrant pour les frères. Faire du bien à qui ? *A tous.* De quelle façon ? De mille manières toutes saintes car si vous savez aimer, vous saurez comme Dieu agir, enseigner, pardonner, gouverner, et comme l'Homme-Dieu racheter. »

« O Seigneur, donne-nous cette charité ! » soupire Jean.

« Dieu vous la donne, puisqu'il se donne à vous. Mais vous, vous devez l'accueillir et la pratiquer de plus en plus parfaitement. Aucun événement pour vous ne doit être séparé de la charité. Des matériels à ceux de l'esprit. Que tout soit fait avec charité et pour la Charité. Sanctifiez vos actions, vos journées, mettez le sel dans vos oraisons, la lumière dans vos actes. La lumière, la saveur, la sanctification, c'est la Charité. Sans elle, les rites sont sans valeur et les prières sont vaines et les offrandes fausses. En vérité je vous dis que le sourire par lequel un pauvre vous salue comme frères a plus de valeur qu'un sac de pièces de monnaie que quelqu'un peut jeter à vos pieds, dans le seul but d'être remarqué. Sachez aimer et Dieu sera avec vous, toujours. »

« Enseigne-nous à aimer ainsi, Seigneur. »

« Cela fait deux ans que je vous l'enseigne. Faites ce que vous me voyez faire et vous serez dans la Charité et la Charité sera en vous. Sur vous sera le sceau, le chrême, la couronne qui vous fera reconnaître pour des ministres du Dieu-Charité. Maintenant reposons-nous dans cet endroit ombragé. Il y a de l'herbe touffue et haute et les arbres adoucissent la chaleur. Nous reprendrons la marche dans la soirée... »

14 – « SI GRANDE EST LA LOI DU SABBAT, TRES GRAND EST LE PRECEPTE DE L’AMOUR »

*(Prépassion ; Livre 8)*

Les dix, fatigués et couverts de poussière, rentrent à la maison. A la [femme](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieJacob.htm) qui les salue en leur ouvrant la porte, ils demandent tout de suite : "Où est le Maître?"

"Dans le bois, je crois, à prier comme toujours. Il est sorti de grand matin et il n'est plus revenu."

"Et personne n'est allé le chercher ? Mais que font ces deux ?!" crie Pierre agité.

"Ne t'inquiète pas, homme. Parmi nous il est en sécurité comme dans la maison de sa Mère."

"En sécurité ! En sécurité ! Vous vous rappelez le Baptiste ? Il était en sécurité ?"

"Il ne le fut pas parce qu'il ne sut pas lire dans le cœur de celui qui lui parlait. Mais si le Très-Haut permit cela pour le Baptiste, certainement Il ne le permettra pas pour son Messie. Tu dois le croire plus encore que moi, qui suis femme et samaritaine."

"Marie a raison. Mais où est-il allé exactement ?"

"Je ne le sais pas. Il va tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Parfois seul, parfois avec des enfants qui l'aiment tant. Il leur apprend à prier en voyant Dieu en toutes choses. Mais aujourd'hui il est seul car il n'est pas venu à sexte. Quand il a les enfants avec Lui, il revient parce que ce sont des oiseaux qui veulent la becquée aux heures régulières..." la petite vieille sourit, en se rappelant peut-être ses dix enfants, et puis elle soupire... parce qu'aussi joies et douleurs se trouvent dans les souvenirs de la vie.

"Et Judas et Jean, où sont-ils ?"

"Judas à la fontaine. Jean à ramasser du bois. Je n'en avais plus car j'ai lavé tous les vêtements pour vous les donner propres à votre départ."

"Que Dieu te récompense, mère. C'est beaucoup de travail à cause de nous..." dit Thomas en mettant une main sur l'épaule maigre et voûtée, comme pour la caresser.

"Oh !... Ce n'est pas de la fatigue, c'est comme si j'avais mes enfants..." dit-elle encore en souriant avec une larme qui brille dans ses yeux enfoncés de vieille femme.

Jean rentre sous une grande charge de bois et il semble que le couloir plutôt sombre s'éclaire à sa venue. J'ai toujours remarqué la clarté qui semble s'allumer là où est Jean. Son sourire si doux, si franc, d'enfant, son œil limpide et riant comme un beau ciel d'avril, sa voix joyeuse quand il salue affectueusement ses compagnons, sont comme un rayon de soleil ou un arc-en-ciel de paix. Tous l'aiment, à l'exception de Judas de Kériot dont je ne sais s'il l'aime ou s'il le hait, mais qui certainement l'envie et souvent se moque de lui, parfois l'offense. Mais, en ce moment, Judas n'est pas là.

Ils l'aident à déposer sa charge et lui demandent où peut être Jésus. Jean aussi est un peu alarmé du retard, mais plus confiant en Dieu que les autres, il dit : "Son Père le préservera du mal. Nous devons croire au Seigneur." Et il ajoute : "Mais venez. Vous êtes las et couverts de poussière. Nous vous avons gardé tout prêts des aliments et de l'eau chaude. Venez, venez..."

Judas de Kériot rentre aussi avec ses brocs qui débordent. "Paix à vous. Le voyage a-t-il été facile ?" demande-t-il, mais il n'y a pas de bonté dans sa voix, il y a un mélange de mépris et de mécontentement.

"Oui, nous avons commencé par la Décapole."

"Par peur d'être lapidés ou de vous contaminer ?" demande ironiquement l'Iscariote.

"Ni l’une ni l'autre chose. Mais par prudence de débutants. Et c'est moi qui l'ai proposé, ce n'est pas pour te faire des reproches, moi qui ai blanchi sur les parchemins" dit Barthélemy.

Judas ne réplique rien. Il s'en va dans la cuisine où ceux qui sont revenus se restaurent avec ce qui a été préparé.

Pierre regarde l'Iscariote qui s'en va et il secoue la tête, mais ne parle pas. Le Thaddée, de son côté, prend Jean par la manche et demande : "Comment a-t-il été ces jours-ci ? Toujours aussi inquiet ? Sois sincère..."

"Toujours sincère, Jude. Mais je t'assure qu'il n'a pas fait souffrir. Le Maître reste presque toujours isolé. Moi, je reste avec la vieille mère qui est si bonne, et j'écoute ceux qui viennent parler au Maître, et ensuite je le Lui dis. Judas, de son côté, va au village. Il s'est fait des amis... Que voulez-vous ! Il est ainsi... Il ne sait pas rester tranquille comme nous le saurions, nous..."

"Pour moi qu'il fasse ce qu'il veut. Il me suffit qu'il ne fasse pas souffrir."

"Non. Pour cela, non. Il s'ennuie certainement. Mais... Voilà le Maître ! J'entends sa voix. Il parle avec quelqu'un..."

Ils courent dehors et voient Jésus qui s'avance, dans le crépuscule qui descend, avec deux enfants sur les bras et un autre attaché à son vêtement, et il les encourage car ils pleurent.

"Dieu te bénisse, Maître ! Mais d'où viens-tu si tard ?"

Jésus, en entrant dans la maison, répond : "Je viens de chez les voleurs et j'ai fait une proie, Moi aussi. J'ai marché après le coucher du soleil, mais mon Père m'en absoudra car j'ai accompli un acte de miséricorde... Prends-les, Jean, et toi, Simon... J'ai les bras rompus... et je suis vraiment fatigué." Il s'assoit sur un tabouret près de la cheminée et sourit, fatigué, mais heureux.

"De chez les voleurs ? Mais où as-tu été ? Qui sont ces enfants ? Mais as-tu mangé ? Où étais-tu ? Il n'est pas prudent d'être dehors ainsi à la tombée de la nuit et si loin !... Nous étions inquiets. Tu n'étais pas dans le bois ?" Ils parlent tous ensemble.

"Je n'étais pas dans le bois. Je suis allé vers Jéricho..."

"Imprudent ! Sur ces chemins, tu peux trouver des gens qui te haïssent !" Lui reproche le Thaddée.

"J'ai suivi le sentier qu'ils nous ont appris. Il y avait des jours que je voulais aller là... Il y a des malheureux à racheter. A Moi ils ne pouvaient rien me faire de mal et je suis arrivé à temps pour ces enfants. Donnez-leur à manger. Je crois qu'ils sont presque à jeun car ils avaient peur des voleurs, et je n'avais pas de nourriture avec Moi. Si au moins j'avais trouvé un berger !... Mais la proximité du sabbat avait déjà rendu déserts les pâturages..."

"Bien sûr ! Il n'y a que nous qui ne respectons pas le sabbat depuis quelque temps..." observe Judas de Kériot toujours blessant.

"Comment parles-tu ? Qu'est-ce que tu insinues" lui demandent-ils.

"Je dis que cela fait deux sabbats que nous travaillons après le coucher du soleil."

"Judas, tu sais pourquoi nous devions marcher le dernier sabbat. Le péché n'appartient pas toujours à celui qui l'accomplit, *mais aussi à celui qui force à l'accomplir.* Et aujourd'hui... Je le sais. Tu veux me dire qu'aujourd'hui aussi j'ai violé le sabbat. *Je te réponds que si grande est la loi du repos sabbatique, très grand est le précepte de l'amour*. Je ne suis pas tenu à me justifier à tes yeux, mais je le fais pour t'apprendre la mansuétude, l'humilité, et la grande vérité que *devant une nécessité sainte on doit savoir appliquer la loi avec souplesse d'esprit.* Notre histoire possède des exemples de cette nécessité. Je suis allé à l'aurore vers les [monts Adomin](http://www.maria-valtorta.org/Lieux/Adomin.htm) car je sais que là il y a des malheureux dont l'âme est rendue lépreuse par le crime. J'espérais les rencontrer, leur parler, revenir avant le coucher du soleil. Je les ai trouvés mais je n'ai pu leur faire le discours prévu, car il y avait autre chose à dire... Ils avaient trouvé ces trois enfants qui pleuraient sur le seuil d'un pauvre bercail de la plaine. Ils étaient descendus de nuit pour voler des agneaux et aussi pour tuer le berger s'il avait résisté. La faim est cruelle sur les monts en hiver... Et quand ce sont des cœurs cruels qui en souffrent, elle rend les hommes plus féroces que des loups. Ces enfants étaient donc là avec un pastoureau à peine plus âgé qu'eux et effrayé comme eux. Le père des enfants, je ne sais pour quelle raison, était mort pendant la nuit. Il avait peut-être été mordu par quelque animal, ou son cœur avait faibli... Il était froid sur la paille près des brebis. L'aîné s'en aperçut car il dormait à côté de lui. Ainsi les voleurs, là où ils auraient peut-être tué, trouvèrent un mort et quatre enfants en pleurs. Ils abandonnèrent le mort et poussèrent en avant les brebis, et le pastoureau et, comme chez les plus farouches il peut y avoir une pitié qui ne meurt pas facilement, ils recueillirent aussi les enfants... Je les ai trouvés en train de discuter sur ce qu'ils devaient faire. Les plus féroces voulaient tuer le pastoureau de dix ans, dangereux témoin de leur vol et de leur refuge. Les moins durs voulaient le renvoyer en le menaçant, tout en retenant le troupeau. Tous, ensuite, voulaient garder les enfants plus petits."

"Pour en faire quoi ? Mais ils n'ont pas de famille ?"

"La mère est morte. C'est pour cela que le père les avait emmenés avec lui aux pâturages d'hiver, et maintenant il remontait en traversant ces montagnes, vers sa maison déserte. Pouvais-je laisser les petits aux voleurs pour qu'ils les rendissent semblables à eux ? Je leur ai parlé... En vérité je vous dis qu'ils m'ont compris plus que beaucoup d'autres. Ils ont si bien compris qu'ils m'ont laissé les enfants et qu'ils accompagneront demain le pastoureau sur la route de Sichem, car dans ces campagnes demeurent les frères de leur mère. En attendant j'ai recueilli les enfants et je les garderai avec nous jusqu'à l'arrivée des parents."

"Et tu t'imagines que les voleurs..." dit l’Iscariote, et il rit...

"Je suis certain qu'ils ne toucheront pas à un cheveu du petit berger. Ce sont des malheureux. Nous ne devons pas juger pourquoi ils le sont, mais nous devons essayer de les sauver. Une bonne action peut être le commencement de leur salut..." Jésus incline la tête, absorbé dans je ne sais quelle pensée.

Les apôtres et la petite vieille parlent et échangent entre eux des sentiments de compassion et s'empressent de réconforter les enfants apeurés...

Jésus lève la tête en entendant pleurer le plus petit, un enfant brun d'environ trois ans, et il dit à Jacques qui s'efforce inutilement de lui faire prendre du lait : "Donne-moi le petit et va prendre mon sac..." et il sourit parce que le petit s'apaise sur ses genoux et boit avidement le lait qu'il repoussait auparavant. Les autres, un peu plus grands, mangent la soupe qu'on a mise devant eux, mais des larmes descendent de leurs yeux.

"Hélas ! Que de misères ! Voilà ! Que nous, nous souffrions, c'est juste, mais des innocents !..." dit Pierre qui ne peut voir souffrir des enfants.

"Tu es un pécheur, Simon. Tu fais des reproches à Dieu" observe l'Iscariote.

"Possible que je sois un pécheur, mais je ne fais pas de reproche à Dieu. Je dis seulement... Maître, pourquoi les enfants doivent-ils souffrir ? Eux n'ont pas de péchés."

"Tous ont des péchés, au moins le péché originel" dit l'Iscariote.

Pierre ne lui répond pas, il attend la réponse de Jésus. Jésus, qui berce l'enfant maintenant repu et somnolent, répond : "Simon, la douleur est la conséquence de la faute."

"Bien. Alors... quand tu auras enlevé la faute, les enfants ne souffriront plus ?"

"Ils souffriront encore. Ne t'en scandalise pas, Simon. Il y aura toujours la douleur et la mort sur la Terre. Même les plus purs souffrent et souffriront, et même ce seront eux qui souffriront pour tous. Les hosties propitiatoires pour le Seigneur."

"Mais, pourquoi ? Je ne comprends pas..."

"Nombreuses sont les choses que l'on ne comprend pas sur la Terre. Sachez croire au moins que ce sont des choses voulues par l'Amour parfait. Et quand la Grâce rendue aux hommes, fera connaître aux plus saints d'entre eux les vérités cachées, on verra alors que ce seront justement les plus saints qui voudront être victimes, car ils auront compris la puissance de la douleur... L'enfant dort. Marie, l'emmènes-tu avec toi ?"

"Certainement, Maître. Pour l'enfant apeuré, court sommeil et beaucoup de pleurs, et pour l'oiseau sans nid est nécessaire l'aile maternelle, dit-on chez nous. Il est grand mon lit maintenant que je suis seule à l'occuper. Je vais y porter les enfants et je veillerai sur eux. Eux aussi vont oublier leur douleur dans le sommeil. Venez que nous les portions au lit."

Elle prend le plus petit des genoux de Jésus et s'en va, suivie de Pierre et Philippe, alors que Jacques de Zébédée revient avec le sac de Jésus.

Jésus l'ouvre et fouille à l'intérieur. Il en retire un lourd vêtement, le déplie, en observe la taille. Il n'est pas satisfait. Il cherche le manteau, foncé comme le vêtement, le met de côté et ferme le sac pour le rendre à Jacques.

Pierre revient avec Philippe. La petite vieille est restée avec les trois enfants, et Pierre voit tout de suite les vêtements dépliés mis de côté. Il dit : "Tu veux changer de vêtements, Maître ? Las comme tu l'es, un bain chaud devrait te remettre en forme. Il y a de l'eau et nous allons réchauffer les vêtements, puis nous souperons et irons nous reposer. Cette histoire des pauvres enfants m'a tout à fait remué..."

Jésus sourit, mais ne répond pas à la question. Il dit seulement : "Louons le Seigneur qui m'a fait arriver à temps pour sauver les innocents." Puis, fatigué, il se tait...

La petite vieille rentre avec les vêtements des enfants. "Il faudrait les changer... Ils sont déchirés et couverts de boue... Mais je n'ai plus les vêtements de mes fils pour les changer. Je les laverai demain..."

"Non, Mère. Après le sabbat, tu vas coudre trois petits vêtements dans ceux-ci qui sont à Moi."

"Mais, Seigneur, sais-tu que tu n'as plus maintenant que trois vêtements ? Si tu en enlèves un, avec quoi restes-tu ? Lazare n'est pas ici comme quand tu as donné ton manteau à la lépreuse !" dit Pierre

Laisse faire. Il en reste deux et c'est déjà trop pour le Fils de l'homme. Prends, Marie. Demain, au coucher du soleil, tu commenceras ton travail, et le Persécuté aura la joie de secourir le pauvre dont il comprend les peines."

15 – LE JOUR SUIVANT

*(Prépassion ; Livre 8)*

"Levez-vous et allons le long du torrent. Comme des hébreux hors de leur patrie et dans des endroits où il n'y a pas de synagogues, nous allons célébrer le sabbat entre nous. Venez, mes enfants..." dit Jésus aux apôtres oisifs dans le jardin de la maison, et il tend la main aux trois pauvres enfants qui sont groupés dans un coin.

Ils accourent avec une joie timide sur leurs petits visages précocement pensifs d'enfants qui ont vu des choses plus grandes qu'eux, et les deux plus grands mettent leur petite main dans celles de Jésus. Mais [le plus petit](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/IsaacSichem.htm) veut être pris dans les bras, et Jésus le contente en disant au plus grand : "Tu vas rester à côté de Moi et tu tiendras mon vêtement comme hier. Mais Isaac est trop las et trop petit pour aller tout seul..." L'enfant boit le sourire de Jésus et accepte, se contentant de marcher près de Jésus comme un petit homme.

"Donne-moi l'enfant, Maître. Tu dois être encore fatigué d'hier, et [Ruben](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/RubenSichem.htm) souffre de ne pas te donner la main..." dit Barthélemy, et il va Lui prendre l'enfant qui s'attache au cou de Jésus.

"Il est têtu comme toute sa race !" s'écrie Judas Iscariote.

"Non. Il est effrayé. Tu ne comprends rien aux enfants. Les petits sont ainsi. Quand ils sont affligés ou effrayés, ils cherchent un refuge auprès du premier qui leur a souri et qui les a réconfortés" réplique Barthélemy et, ne pouvant prendre dans ses bras le plus petit, donne la main au plus grand, après avoir caressé ses cheveux et lui avoir souri paternellement.

Ils sortent de la maison où il ne reste que la femme et vont au-delà du village en suivant le torrent. Elles sont belles ses rives couvertes d'herbe nouvelle et constellées des fleurs des prés. L'eau est limpide et babille entre les rochers, et bien qu'elle soit peu abondante, elle fait entendre des notes de harpe et bruit en se brisant contre les cailloux plus gros épars sur le fond sableux, ou en s'insinuant entre les découpures de quelque île minuscule couverte de roseaux. Des arbres près de la rive les oiseaux s'envolent avec des trilles joyeux ou bien se posent sur une branche en plein soleil et chantent leurs premières chansons printanières, ou descendent gracieux et vifs pour chercher des insectes et des vers dans le sol, ou pour boire près des rives. Deux tourterelles sauvages prennent leur bain dans une anse de la rive et se becquettent en roucoulant, puis s'envolent en emportant dans leurs becs un flocon de laine laissé par quelque brebis sur une branche d'aubépine qui fleurit au sommet.

"Elles font ainsi pour faire leur nid" dit le plus grand des enfants. "Elles ont sûrement des tourtereaux..." Il baisse la tête, bas, très bas, et après avoir esquissé un léger sourire aux premières paroles, il pleure sans bruit en essuyant ses yeux avec sa main.

Barthélemy le prend dans ses bras, comprenant la blessure que les deux tourterelles ont faite en s'occupant de leurs nids, et Barthélemy soupire avec sa bonne âme de père de famille. L'enfant pleure sur son épaule et l'autre, le second, voyant ces larmes, se met à pleurer à son tour, imité par le troisième qui appelle son père de sa petite voix d'enfant qui commence à parler.

"Aujourd'hui, ce sera cela notre prière du sabbat ! Tu aurais pu les laisser à la maison ! La femme est plus indiquée que nous dans ces cas et..." observe l'Iscariote.

"Mais si elle ne fait que pleurer elle aussi ! Comme du reste j'ai bonne envie de le faire moi aussi... Car ce sont des choses... qui font pleurer..." lui répond Pierre en prenant dans ses bras le second enfant.

"Oui, ce sont des choses qui font pleurer, c'est vrai. Et [Marie de Jacob](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieJacob.htm), pauvre vieille affligée, n'est pas très capable de consoler..." confirme le Zélote.

"Nous aussi, il ne semble pas que l'on y réussisse beaucoup. Le seul qui pouvait les consoler, c'était le Maître, et il ne l'a pas fait."

"Il ne l'a pas fait ? Et que devait-il faire de plus ? Il a persuadé les larrons. Il a fait plusieurs milles avec les enfants dans les bras, il s'est occupé d'avertir leurs parents..."

"Toutes choses secondaires. Lui qui est Celui qui commande même à la mort pouvait, ou plutôt *devait* descendre au bercail et ressusciter le berger. Il l'a bien fait pour Lazare qui n'était utile à personne ! Ici, un père, et de plus un veuf, des enfants qui restent seuls... Cette résurrection s'imposait. Je ne te comprends pas, Maître..."

"Et nous, nous ne comprenons pas toi qui es si irrespectueux..."

"Paix, paix ! Judas ne comprend pas. Il n'est pas le seul à ne pas comprendre les raisons de Dieu, et les conséquences du péché. Toi aussi, Simon de Jonas, tu ne comprends pas pourquoi les innocents doivent souffrir. Ne jugez donc pas Judas de Simon qui ne comprend pas pourquoi l'homme n'est pas ressuscité. Si Judas réfléchissait, lui qui me reproche toujours d'aller seul et au loin, il comprendrait que je ne pouvais aller si loin... En effet le bercail était dans la plaine de Jéricho, mais au-delà de la ville, vers le gué. Qu'auriez-vous dit si j'avais été au loin au moins pendant trois jours ?"

"Tu pouvais commander par ton esprit au mort de ressusciter."

"Es-tu plus exigeant que les pharisiens et les scribes qui ont voulu la preuve d'un mort déjà décomposé pour pouvoir dire que je ressuscite réellement les morts ?"

"Mais eux le voulaient parce qu'ils te haïssent. Moi, je le voudrais parce que je t'aime et que je voudrais te voir écraser tous tes ennemis."

"Ton vieux sentiment et ton amour désordonné. Tu n'as pas su déraciner de ton cœur les vieux arbres pour les remplacer par des arbres jeunes; et les vieux, développés par la Lumière, de laquelle tu t'es approché, sont devenus encore plus robustes. Ton erreur est celle de beaucoup de gens, présents et à venir, de ceux qui, malgré les secours de Dieu, ne se transforment pas parce qu'ils ne répondent pas par une volonté héroïque aux secours de Dieu."

"Est-ce que par hasard eux, qui sont comme moi tes disciples, ont détruit les vieux arbres ?"

"Ils les ont au moins beaucoup taillés et beaucoup greffés. Toi, tu ne l'as pas fait. Tu n'as même pas regardé avec attention s'ils méritaient la greffe, la taille, ou s'il fallait les enlever. Tu es un jardinier imprévoyant, Judas."

"Seulement pour mon âme cependant, car pour les jardins je sais m'y prendre."

"Tu sais t'y prendre. Pour toutes les choses de la Terre, tu sais faire. Je voudrais te voir capable de la même façon pour les choses du Ciel."

"Mais ta lumière devrait faire d'elle-même toutes sortes de prodiges en nous ! N'est-elle pas bonne, peut-être ? Si elle fertilise le mal et lui donne de la force, alors elle n'est pas bonne, et c'est sa faute si nous ne devenons pas bons."

"Parle pour toi, ami. Moi je ne trouve pas que le Maître ait rendu plus fortes mes tendances mauvaises" dit Thomas.

"Et moi non plus."

"Ni moi" disent André et Jacques de Zébédée.

"Et puis pour moi, sa puissance m'a délivré du mal et elle m'a refait à neuf. Pourquoi parles-tu ainsi ? Est-ce que tu réfléchis à ce que tu dis ?" demande Matthieu.

Pierre est sur le point de parler, mais il préfère s'en aller, et il se met à marcher vivement avec l'enfant à son cou en imitant le balancement d'une barque pour le faire rire et, en passant, il prend par un bras le Thaddée et lui crie : "Allons là-bas dans cette île ! Elle est remplie de fleurs comme une corbeille. Venez, Nathanaël, Philippe, Simon, Jean... Un bon saut et on y est. Le torrent ainsi divisé n'est plus que deux ruisseaux de chaque côté de l'île..." Et il saute le premier en posant le pied sur un affleurement de sable large de quelques mètres, couvert d'herbe comme une prairie, couvert des premières fleurs qui y forment un tapis, au milieu duquel se trouve un seul peuplier grand et élancé dont la cime ondule à une brise légère. Ceux qu'il a appelés le rejoignent lentement, suivis ensuite par ceux qui étaient plus près de Jésus qui reste en arrière pour parler avec l'Iscariote.

"Mais il n'a pas encore fini celui-là ?" demande Pierre à son frère.

"Le Maître est en train de travailler son cœur" répond André.

"Eh ! Il est plus facile de faire pousser des figues sur cet arbre que de faire naître la justice dans le cœur de Judas."

"Et dans son intelligence" renchérit Matthieu.

"Il est sot parce qu'il veut l'être, et en ce qu'il veut" dit le Thaddée.

"Il souffre parce qu'il n'a pas été choisi pour évangéliser. Moi, je le sais" explique Jean.

"Mais pour moi... Si lui veut aller à ma place... Je n'y tiens pas vraiment à y aller !" s'exclame Pierre.

"Personne de nous n'y tient, mais lui, si. D'autre part mon Frère ne veut pas l'envoyer. Ce matin, je Lui en ai parlé car j'avais compris l'humeur de Judas et d'où elle venait. Mais Jésus m'a dit : "C'est justement parce qu'il a le cœur si malade que je le garde près de Moi. Ce sont ceux qui souffrent et sont faibles qui ont besoin d'un médecin et de quelqu'un qui les soutienne"."

"Oui !... C'est bien !... Venez, mes enfants. Maintenant nous prenons ces beaux roseaux et nous en faisons des barquettes. Voyez comme elles sont belles ! Et à l'intérieur, en guise de pêcheurs, nous mettons ces fleurettes. Regardez si elles ne ressemblent pas à des têtes, avec un couvre-chef blanc et rouge... Ici nous faisons le port, et ici, voilà les maisonnettes des pêcheurs... Maintenant nous attachons les barques avec ces herbes fines, et vous les faites aller sur l'eau, ainsi... et puis vous les tirez sur la rive après la pêche... Vous pouvez aussi faire le tour de l'île... attention aux écueils, eh !..." Pierre est admirable de patience. Il a travaillé avec son couteau des morceaux de roseaux, en les taillant d'un nœud à l'autre et en les découvrant d'un côté pour transformer les roseaux en barquettes, il a mis pour servir de pêcheurs des pâquerettes encore en boutons, il a creusé dans le sable un port lilliputien et fait des maisonnettes avec le sable humide et, atteint son but d'amuser les enfants, il s'assoit satisfait en murmurant : "Pauvres enfants !..."

Jésus met le pied sur l'île justement quand les deux enfants commencent leur jeu et il les caresse en déposant à terre le plus petit qui s'associe au jeu de ses frères.

"Je suis à vous. Et maintenant parlons de Dieu, car parler de Dieu et parler à Dieu c'est se préparer à la mission. Et après avoir prié, c'est-à-dire parlé à Dieu, nous parlerons de Dieu qui est présent dans toutes les choses afin d'instruire pour les choses bonnes. Allons, levez-vous et prions" et il entonne des psaumes en hébreu auxquels s'associent les apôtres.

Les enfants, qui s'étaient éloignés avec leurs barquettes, suspendent le gazouillis de leurs voix et leurs jeux et s'approchent en entendant chanter ces hommes. Ils écoutent avec attention, les yeux fixés sur Jésus qui pour eux est tout, et puis, avec l'esprit d'imitation des enfants, ils prennent la même posture que ceux qui prient et essaient de suivre le chant en fredonnant l'air, car ils ne connaissent pas les paroles des psaumes. Jésus abaisse sur eux ses yeux et il les regarde avec un sourire qui encourage le chant des petites voix innocentes. Se sentant approuvés, ils reprennent courage...

Le chant des psaumes prend fin. Jésus s'assoit sur l'herbe et commence à parler : "Quand les rois d'Israël, celui de Joram et celui de Juda, se réunirent pour combattre le roi de Moab et s'adressèrent pour demander conseil au prophète Élisée, celui-ci répondit à l'envoyé du roi : "Si je n'avais pas de respect pour Josaphat, roi de Juda, je ne t'aurais même pas regardé. Mais maintenant, amenez-moi un joueur de lyre". Et pendant que le harpiste jouait, Dieu parla à son prophète pour commander de faire creuser plusieurs fossés dans le torrent à sec, afin qu'il s'emplisse d'eau pour les hommes et les bêtes. Et à l'heure du sacrifice du matin, le torrent, sans qu'il y eût du vent ou de la pluie, s'emplit comme le Seigneur l'avait dit. Quelles sont selon vous les leçons de cet épisode ? Parlez !"

Les apôtres se consultent entre eux. Les uns disent : "Dieu ne parle pas quand le cœur est troublé. Élisée veut calmer son indignation, venue de se voir en face le roi d'Israël, pour pouvoir entendre Dieu." D'autres disent de leur côté : "C'est une leçon de justice. Élisée, pour ne pas punir le roi de Juda innocent, sauve même le coupable." D'autres encore : "C'est une leçon d'obéissance et de foi. Ils creusèrent les fossés pour obéir à un commandement stupide en apparence, et avec foi ils attendirent l'eau, bien que le ciel fût serein et sans vent."

"Vous avez bien répondu, mais pas tout à fait. Quand le cœur est troublé, Dieu ne parle pas. C'est vrai. Mais il n'est pas besoin de harpe pour calmer le cœur. *Il suffit d'avoir la charité qui est la harpe spirituelle qui donne les notes du Paradis. Quand une âme vit dans la charité, elle a le cœur calme et elle entend la voix de Dieu et la comprend."*

"Alors Élisée n'avait pas la charité puisqu'il était troublé."

"Élisée est du temps de la Justice. Il faut savoir transporter au temps de la Charité les épisodes anciens et les voir non pas à la lumière des foudres, mais à celle des astres. Vous appartenez au temps nouveau. Pourquoi donc si souvent êtes-vous plus irascibles et plus troublés que ceux des temps anciens ? Dépouillez-vous du passé. Je le répète, même s'il ne plaît pas à Judas de l'entendre répéter. Déracinez, taillez, greffez, plantez de nouveaux arbres. Renouvelez-vous, creusez les fossés de l'humilité, de l'obéissance, de la foi. Ces rois surent le faire et ils étaient, deux contre un, pas de Juda et ils n'entendirent pas Dieu, mais le prophète de Dieu leur répéter les volontés du Très-Haut. Ils seraient morts de soif par suite du manque d'eau s'ils n'avaient pas su obéir. Ils obéirent et l'eau remplit les fossés qu'ils avaient creusés et non seulement ils échappèrent à la soif, mais ils vainquirent les ennemis. Je suis l'Eau de la Vie. Creusez des fossés dans vos cœurs pour pouvoir Me recevoir. Et maintenant, écoutez, je ne fais pas de longs discours. Je vous donne des pensées pour que vous les méditiez. Vous serez toujours comme ces enfants, et même moins qu'eux car eux sont innocents et que vous ne l'êtes pas, et donc elle est plus trouble en vous la lumière spirituelle si vous ne vous habituez pas à méditer. Vous écoutez toujours et ne retenez jamais, car votre intelligence est en sommeil au lieu d'être active. Écoutez donc. Quand la Sunamite perdit son fils, elle voulut aller trouver le prophète bien que son mari lui dit que ce n'était pas le premier du mois et que ce n'était pas le sabbat. Mais elle savait qu'elle devait y aller car certaines choses ne souffrent pas de retard. Et parce qu'elle sut comprendre spirituellement les choses, elle eut son fils ressuscité. Que dites-vous de ce fait ?"

"Que c'est un reproche pour moi à propos du sabbat" dit l'Iscariote.

"Tu vois donc, ô Judas, que quand tu veux, tu sais comprendre ? Ouvre donc ton esprit à la justice."

"Oui... mais tu n'as pas violé le sabbat pour ressusciter l'homme."

"J'ai fait davantage. J'ai empêché la ruine, la mort de ces enfants, la vraie mort, et j'ai rappelé aux voleurs que..."

"Oh ! Attends pour te consoler d'avoir fait quelque chose ! Moi, je ne crois pas qu'ils t'aient obéi..."

"Si le Maître le dit..."

"Élisée lui-même dans le récit de la Sunamite dit : "Le Seigneur l'a tenu secret". On ne sait pas donc toujours tout des prophètes" réplique l'Iscariote.

"Notre Frère est plus qu'un prophète" observe le Thaddée.

"Je le sais. C'est le Fils de Dieu. Mais c'est aussi l'Homme. Comme tel il peut être sujet à ne pas savoir des choses secondaires comme celle d'une conversion et d'un retour... Maître, sais-tu vraiment toujours, toujours tout ? Je me le demande souvent..." insiste l'Iscariote avec un désir tenace.

"Et dans quel esprit ? Pour te donner la paix, pour te donner un conseil, pour te donner du tourment ?" demande Jésus.

"Mais... Je ne saurais. Je me le demande et..."

"Et tu sembles troublé même en te le demandant" dit Thomas.

"Moi ? Certainement la perplexité trouble toujours..."

"Que de subtilités ! Moi, je ne me pose pas tant de questions. Je crois sans tant chercher à connaître et je ne suis pas du tout angoissé ni troublé. Mais laissons parler le Maître. Elle ne me plaît pas à moi cette leçon. Dis-nous une belle parabole, Maître. Elle plaira aussi aux enfants" dit Pierre.

"J'ai encore une chose à demander. Celle-ci : que signifie pour vous la farine qui enlève l'amertume à la soupe des fils des prophètes ?"

C'est un profond silence qui répond à la question.

"Et quoi ? Vous ne savez pas répondre ?"

"Peut-être la farine absorbe l'amertume..." dit Matthieu, peu sûr de lui.

"Tout aurait été amer, même la farine."

"Par un miracle du prophète qui ne voulait pas mortifier le serviteur" suggère Philippe.

"Aussi. Mais pas pour cela seulement."

"Le Seigneur voulut faire briller la puissance du prophète, même sur les choses matérielles" dit le Zélote.

"Oui, mais ce n'est pas encore la juste signification. Les vies des prophètes anticipent ce qui sera dans la plénitude des temps : dans *mon* temps. Ils font voir mon jour terrestre sous des symboles et des figures. Donc..."

Silence. Ils se regardent. Puis Jean baisse la tête, son visage s'enflamme et il sourit.

"Pourquoi ne dis-tu pas ce que tu penses, Jean ?" lui demande Jésus. "Ce n'est pas manquer à l'amour que de parler, puisque tu ne le fais pas pour mortifier quelqu'un."

"Je pense que cela veut dire ceci. Au temps de la faim de la Vérité et de la disette de la Sagesse, celui où tu es venu, tous les arbres sont retournés à l'état sauvage et ont donné des fruits amers, immangeables, comme empoisonnés pour les fils des hommes, qui de cette façon les cueillent en vain et les préparent en vain pour s'en nourrir. Mais la Bonté de l'Eternel t'envoie Toi, farine de grain de choix, et Toi, par ta perfection, tu enlèves le poison de toute nourriture en leur rendant leur bonté première, et en rendant bons de nouveau les arbres des Écritures, que les siècles ont dénaturés, et les palais des hommes que la concupiscence a corrompus. Dans ce cas, Celui qui commande d'apporter la farine et la verse dans la soupe amère c'est ton Père et Toi tu es la farine qui se sacrifie afin de se faire nourriture pour les hommes. Et après que tu auras été consommé, il n'y aura plus rien d'amer dans le monde, car tu auras rétabli l'amitié avec Dieu. Je puis m'être trompé."

"Non, tu ne t'es pas trompé. C'est le symbole."

"Oh ! Et comment as-tu fait pour y penser ?" demande Pierre étonné.

C'est Jésus qui lui répond : "Je te le dis avec tes paroles mêmes de tout à l'heure : un beau saut, et l'on est sur l'île paisible de la spiritualité. Mais il faut avoir le courage de faire le saut, en abandonnant la rive, le monde. Sauter sans se demander s'il y a quelqu'un qui peut rire de la gaucherie de notre saut ou se moquer de notre simplisme de préférer au monde un îlot solitaire. Sauter sans avoir peur de se blesser, ou de se mouiller, ou d'être déçu. Quitter tout pour se réfugier en Dieu. S'établir sur l'île séparée du monde, et en sortir *uniquement* pour distribuer, à ceux qui sont restés sur la rive, les fleurs et les eaux pures recueillies dans l'île de l'esprit, où il y a un arbre unique : celui de la Sagesse. En restant près de lui, loin des bruits fracassants du monde, on en saisit toutes les paroles et on devient maître en sachant être disciple. Cela aussi est un symbole. Mais maintenant nous allons raconter une belle parabole pour les enfants. Venez ici, tout près."

Les trois enfants vont si près qu'ils s'assoient bonnement sur ses jambes, Jésus les entoure de ses bras et il commence à raconter : "Un jour le Seigneur Dieu dit : "Je vais faire l'homme, et l'homme vivra dans le Paradis Terrestre où se trouve le grand fleuve qui ensuite se divise en quatre qui sont le Phison, le Géhon, l'Euphrate et le Tigre, qui parcourent la Terre. Et l'homme sera heureux car il possédera toutes les beautés et tout ce qui est bon dans la Création, et mon amour pour la joie de son esprit". Et c'est ce qu'il fit. C'était comme si l'homme se trouvait sur une grande île, mais encore plus fleurie que celle-ci et avec des arbres de toutes espèces et avec tous les animaux. Et tout au-dessus était l'amour de Dieu qui servait de soleil à l'âme, et la voix de Dieu était dans les vents, plus mélodieuse qu'un chant d'oiseau.

Mais voilà que dans cette belle île fleurie, au milieu de toutes les bêtes et de toutes les plantes, entra en rampant un serpent différent de ceux qui avaient été créés par Dieu et qui étaient bons, sans dents venimeuses, sans férocité dans les replis de leur corps flexible. Même ce serpent s'était vêtu d'une peau aux couleurs de gemmes comme celle des autres. Il s'était même fait plus beau que ceux-ci, au point de paraître un grand collier de roi qui avançait en glissant au milieu des arbres splendides du Jardin. Il alla s'enrouler autour d'un arbre qui s'élevait au milieu du Jardin, un bel arbre solitaire, beaucoup plus grand que celui-ci, et couvert de feuilles et de fruits merveilleux. Et le serpent paraissait un bijou autour du bel arbre, et il brillait au soleil, et tous les animaux le regardaient, car personne ne se souvenait de l'avoir vu créer, ni de l'avoir vu avant ce moment. Mais personne ne s'en approchait.

Tous, au contraire, s'éloignaient de l'arbre maintenant qu'il avait le serpent autour de son tronc.

Seuls l'homme et la femme s'en approchèrent, la femme avant l'homme parce qu'elle était charmée par cette chose luisante qui brillait au soleil et remuait sa tête, semblable à une fleur à moitié éclose. Elle écouta ce que disait le serpent et désobéit au Seigneur et fit désobéir Adam. Ce fut seulement après avoir désobéi qu'ils virent le serpent pour ce qu'il était et qu'ils comprirent leur péché, car désormais ils avaient perdu l'innocence du cœur. Et ils se cachèrent pour échapper à Dieu qui les cherchait, et ensuite ils mentirent à Dieu qui les interrogeait.

Alors Dieu mit des anges à la limite du Jardin et en chassa les hommes. Ce fut comme si les hommes étaient jetés de la rive tranquille de l'Eden dans les fleuves remplis d'eau comme quand arrivent les crues du printemps. Mais Dieu laissa pourtant dans le cœur de ceux qui étaient chassés le souvenir de leur destinée éternelle, c'est-à-dire du passage au beau Jardin, où ils entendaient la voix aimante de Dieu, au Paradis où ils auraient joui complètement de Dieu. Et avec ce souvenir, Il leur laissa le saint aiguillon de remonter vers le lieu perdu, par une vie de justice.

Mais, mes enfants, vous avez expérimenté tout à l'heure que tant que la barque descend en suivant le courant, sa marche est facile alors que, quand elle le remonte, elle a du mal à rester en surface, à ne pas être bousculée par l'eau, à ne pas faire naufrage au milieu des herbes et du sable ou des pierres du cours d'eau. Si Simon Pierre n'avait pas attaché vos barquettes avec les joncs de la rive, vous les auriez perdues toutes, comme il est arrivé à Isaac parce qu'il a lâché le jonc.

La même chose arrive aux hommes jetés sur les courants de la Terre. Ils doivent rester toujours entre les mains de Dieu, en Lui confiant leur volonté qui est comme le jonc, aux mains du bon Père qui est dans les Cieux et qui est le Père de tous et spécialement des innocents, et ils doivent avoir l'œil vigilant pour éviter les herbes et les joncs, les pierres, les tourbillons et la boue, qui pourraient retenir, briser, ou engloutir la barque de leur âme en arrachant le fil de la volonté qui les tient unis à Dieu. Car le Serpent, qui n'est plus dans le Jardin, est maintenant sur la Terre, et cherche justement à faire naufrager les âmes, cherche à les empêcher de remonter par l’Euphrate, le Tigre, le Géhon et le Phison au Grand Fleuve qui court dans le Paradis éternel et alimente les arbres de la Vie et du Salut, qui portent les fruits perpétuels dont jouiront tous ceux qui ont su remonter le courant pour se réunir à Dieu et ses anges sans avoir jamais plus à souffrir de rien."

"Maman disait cela aussi" dit le plus grand des enfants.

"Oui, elle le disait" gazouille le plus petit.

"Tu ne peux pas le savoir. Moi si, parce que je suis grand. Mais si tu dis des choses qui ne sont pas vraies, tu n'entreras pas dans le Paradis."

"Cependant le père disait qu'il n'y avait rien de vrai" objecte le cadet.

"Parce que lui ne croyait pas au Seigneur de maman."

"Il n'était pas samaritain, ton père ?" demande Jacques d'Alphée.

"Non, il était d'un autre endroit. Mais maman était samaritaine et nous sommes samaritains car elle nous voulait comme elle. Et elle nous parlait du Paradis et du Jardin, mais pas si bien que Toi. Moi, j'avais peur du serpent et de la mort car maman disait que le serpent c'était le diable et parce que le père disait que la mort finit tout. A cause de cela, j'étais si malheureux d'être seul et je disais aussi qu'il est inutile d'être bon désormais, car, quand il y avait le père et la mère, on les faisait heureux par notre bonté, mais maintenant il n'y avait plus personne à qui faire plaisir par notre bonté. Maintenant, au contraire, je sais... et je serai bon. Je n'enlèverai jamais mon fil des mains de Dieu de peur d'être emporté par les eaux de la Terre."

"Mais maman, elle est allée en haut ou en bas ?" demande perplexe le second enfant.

"Que veux-tu dire, mon enfant ?" demande Matthieu.

"Je dis : où est-elle ? Est-elle allée au fleuve du Paradis éternel ?"

"Espérons-le, mon enfant. Si elle était bonne..."

"C'était une samaritaine..." dit avec mépris l'Iscariote.

"Et alors, il n'y a pas de Paradis pour nous, parce que nous sommes samaritains ? Alors, nous n'aurons pas Dieu, nous ? Lui l'a appelé "Le Père de tous". A moi, orphelin, il me plaisait de penser que j'ai encore un Père... Mais s'il n'y en a pas pour nous..." et attristé, il baisse la tête.

"Dieu est le Père de tous, mon enfant. Est-ce que, par hasard, je t'ai moins aimé parce que tu es samaritain ? Je t'ai disputé aux larrons, et je te disputerai au démon, de la même façon que je lui disputerais le petit fils du Grand Prêtre du Temple de Jérusalem, si lui ne considérait pas comme un opprobre que le Sauveur sauve son enfant. Et même je te dispute encore plus, parce que tu es seul et malheureux. Il n'y a pas de différence pour Moi entre l'esprit d'un juif et celui d'un samaritain. Et d'ici peu, il n'y aura plus de séparation entre la Samarie et la Judée, car le Messie aura un peuple unique qui portera son nom et dans lequel seront tous ceux qui l'aimeront."

"Moi, je t'aime, Seigneur. Mais me portes-tu auprès de ma mère ?" dit le plus grand des trois enfants.

"Tu ne sais pas où elle est. Il a dit cet homme qu'il y a seulement lieu d'espérer..." dit le cadet.

"Moi je ne le sais pas, mais le Seigneur le sait. Il a su où nous étions et nous au contraire nous ne savions même pas où nous étions."

"Avec des larrons... Ils voulaient nous tuer..." La terreur revient sur le petit visage du cadet.

"Les larrons étaient comme des démons, mais Lui nous a sauvés parce que nos anges l'ont appelé."

"La maman aussi, les anges l'ont sauvée. Moi je le sais car je la rêve toujours."

"Tu es un menteur, Isaac. Tu ne peux la rêver. Tu ne t'en souviens pas."

Le petit pleure en disant : "Non. Non. Moi je la rêve. Je la rêve moi..."

"Ne traite pas ton frère de menteur, Ruben. Son âme peut bien voir sa mère car le bon Père des Cieux peut permettre à l'orphelin de la rêver et de la connaître partiellement, comme Il nous permet de le connaître Lui-même. Car de cette connaissance limitée, vient une bonne volonté de le connaître parfaitement, chose que l'on obtient en étant toujours très bons. Et maintenant, allons. Le sabbat s'est sanctifié car nous avons parlé de Dieu." Il se lève et entonne d'autres psaumes.

Des gens d'Ephraïm s'approchent en entendant le chœur, et ils attendent avec respect la fin du psaume pour saluer, et ils disent à Jésus : "Tu as préféré venir ici, plutôt qu'avec nous ? Tu ne nous aimes donc pas ?"

"Personne de vous ne m'avait invité. Je suis donc venu ici avec mes apôtres et les enfants."

"C'est vrai. Mais nous croyions que ton disciple t'avait dit notre désir."

Jésus regarde Jean et Judas. Et Judas répond : "J'ai oublié de le dire hier, et aujourd'hui, avec ces enfants, je n'y ai plus pensé."

Jésus, pendant ce temps, quitte la petite île et passe le bras d'eau minuscule pour aller près de ceux d'Ephraïm. Les apôtres le suivent alors que les enfants s'attardent à délier les deux barquettes de roseau qui restent, et à Pierre qui les questionne, ils expliquent : "Nous voulons les garder pour nous rappeler la leçon."

"Et moi ? Je l'ai perdue ! Et je ne me souviendrai pas, et je n'irai pas au Paradis" dit en pleurant le plus petit.

"Attends ! Ne pleure pas. Je te fais tout de suite une barquette. Bien sûr. Toi aussi tu dois te rappeler la leçon. Eh ! Il faudrait que tous nous en fassions une avec son jonc attaché à la proue, pour nous rappeler. Ce serait plus utile pour nous, hommes, que pour vous, enfants ! Hélas !" et Pierre taille et fait la barquette avec son jonc, il prend dans ses bras, en une seule brassée, les trois enfants et il saute le ruisseau pour aller près de Jésus.

"Ce sont eux ?" demande [Malachie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MalachieEphraim.htm) d'Ephraïm.

"Ce sont eux."

"Et ils sont de Sichem ?"

"C'est ce que disait le pastoureau : que ses parents étaient des campagnes."

"Pauvres enfants ! Mais si les parents ne venaient pas, que ferais-tu ?"

"Je les garderais avec Moi. Mais ils viendront."

"Ces larrons... Ne viendront-ils pas eux aussi ?"

"Ils ne viendront pas, mais n'ayez pas de crainte pour eux. Même s'ils venaient... C'est Moi qui les volerais et non pas eux qui vous voleraient. Je leur ai déjà enlevé leurs quatre proies et j'espère avoir arraché un peu de leur âme au péché, au moins pour l'un d'eux."

"Nous t'aiderons pour ces enfants. Tu nous le permettras cela."

"Oui. Et ce n'est pas parce qu'ils sont de votre région, mais parce que ce sont des innocents et l'amour pour les innocents est le chemin qui conduit rapidement à Dieu."

"Mais Toi seul ne fais pas de distinction entre innocents et innocents. Un juif n'aurait pas recueilli ces petits samaritains, ni non plus un galiléen. Nous ne sommes pas aimés. Et le manque d'amour pour nous ils l'ont aussi pour ceux qui ne savent même pas encore ce que c'est que d'être samaritain et juif. Et cela est cruel."

"Oui. Mais il n'en sera plus ainsi quand on suivra ma Loi. Tu le vois, Malachie ? Ils sont dans les bras de Simon Pierre, de mon frère, et de Simon le Zélote. Aucun d'eux n'est samaritain, ni père. Et pourtant tu ne serres pas tes enfants contre ton cœur avec autant d'amour que le font mes disciples pour les orphelins de Samarie. Voilà quelle est l'idée messianique : *réunir tout le monde dans l'amour.* C'est la vérité de l'idée messianique. Un seul peuple sur la Terre sous le sceptre du Messie. Un seul peuple dans le Ciel sous le regard d'un seul Dieu,"

Ils s'éloignent... en parlant, vers la maison de Marie de Jacob.

16 – LA NUIT DU MEME JOUR

*(Prépassion ; Livre 8)*

Jésus est seul dans une petite pièce. Assis sur sa couchette, il réfléchit ou prie. Un lumignon à huile sur une étagère éclaire la pièce de sa petite flamme jaunâtre palpitante. Il doit faire nuit car il n'y a aucun bruit dans la maison ni sur le chemin. Seul le bruissement du torrent paraît plus fort au dehors de la maison, dans le silence de la nuit.

Jésus lève la tête pour regarder la porte. Il écoute. Il se lève et va ouvrir. Il voit Pierre au dehors. "Toi ? Viens. Que veux-tu, Simon ? Encore debout, toi qui dois faire tant de route ?" Il l'a pris par la main et attiré à l'intérieur, en refermant la porte sans faire de bruit. Il le fait asseoir près de Lui, sur le bord du lit.

"Je voulais te dire, Maître... oui, je voulais te dire que, tu as vu aujourd'hui aussi ce que je vaux. Je ne suis capable que d'amuser de pauvres enfants, de consoler une petite vieille, de rétablir la paix entre deux bergers qui sont en désaccord pour une agnelle qui a perdu son lait. Je suis un pauvre homme. Si pauvre que je ne comprends même pas ce que tu m'expliques. Mais c'est une autre chose. Maintenant, je voulais te dire que, justement pour cela, tu me gardes ici. Moi, je ne tiens pas à aller quand tu n'es pas avec nous. Et je ne sais pas faire... Contente-moi, Seigneur." Pierre parle avec chaleur mais en tenant les yeux fixés sur les briques grossières et ébréchées du pavé.

"Regarde-moi, Simon" commande Jésus. Et comme Pierre obéit, Jésus le fixe intensément en lui demandant : "Et c'est tout ? Tout ce qui explique que tu veilles ? Tout ce qui explique pourquoi tu me demandes de te garder ici ? Sois sincère, Simon. Ce n'est pas murmurer que de dire à ton Maître toute ta pensée. *Il faut savoir distinguer entre parole oiseuse et parole utile. C'est une parole oiseuse, et c'est généralement dans l'oisiveté que fleurit le péché, quand on parle des manquements d'autrui à quelqu'un qui n'y peut rien. Alors c'est simplement un manque de charité, même si les choses dites sont vraies. Comme c'est un manque de charité de* *faire des reproches plus ou moins acerbes sans joindre au reproche le conseil. Et je parle des reproches qui sont justes. Les autres sont injustes et sont des péchés contre le prochain. Mais quand on voit son prochain pécher et qu'on en souffre, parce qu'en péchant il offense Dieu et fait du tort à son âme, quand on se rend compte que par soi-même on n'est pas capable d'apprécier la portée du péché d'autrui, et qu'on ne se sent pas assez sage pour dire une parole qui puisse convertir, et qu'alors on s'adresse à un juste, à un sage, et qu'on lui confie son ennui, alors on ne fait pas de péché parce que les confidences ont pour but de mettre fin à un scandale et de sauver une âme.* C'est comme quelqu'un qui aurait un parent malade d'une maladie répugnante. C'est certain qu'il cherchera à la tenir cachée au peuple, mais en secret il ira dire au médecin : "D'après moi, mon parent a telle ou telle maladie, mais je ne puis le conseiller ni le soigner. Viens toi-même, ou dis-moi ce que je dois faire". Manque-t-il peut-être d'amour envers son parent ? Non. Au contraire ! Il en manquerait s'il feignait de ne pas s'apercevoir de la maladie et la laissait se développer jusqu'à la mort, par un sentiment mal compris de prudence et d'amour. Un jour, et il ne se passera pas des années, toi, ainsi que tes compagnons, vous devrez écouter les confidences des cœurs, non pas comme vous les écoutez maintenant en tant qu'hommes, *mais comme Prêtres, c'est-à-dire Médecins, Maîtres et Pasteurs des âmes, comme Moi, je suis Médecin, Maître et Pasteur. Vous devrez écouter, décider et conseiller. Votre jugement vaudra comme si Dieu même l'avait prononcé..."*

Pierre se détache de Jésus qui le tenait serré contre lui et il dit en se levant : "Cela n'est pas possible, Seigneur. Ne nous l'impose jamais. Comment veux-tu que nous jugions comme Dieu si nous ne savons même pas juger comme hommes ?"

*"Alors vous le saurez, car l'Esprit de Dieu planera sur vous et vous pénétrera de ses lumières. Vous saurez juger en considérant les sept conditions des faits que l'on viendra vous proposer pour être conseillé ou pardonné. Écoute bien et essaie de te rappeler. En son temps l'Esprit de Dieu te rappellera mes paroles. Mais toi, cherche de ton côté à te rappeler avec ton intelligence, parce que Dieu te l'a donnée pour que tu la mettes en œuvre sans paresse ni présomption spirituelle qui portent à attendre et à prétendre tout de Dieu.* Quand tu seras Maître, Médecin et Pasteur à ma place et dans mon rôle, et quand un fidèle viendra pleurer à tes pieds les troubles qui lui viennent de ses actes ou de ceux d'autrui, tu dois toujours avoir présents à ton esprit l'ensemble de ces sept questions.

*Qui* : Qui a péché ?

*Quoi* : Quelle est la matière du péché ?

*Où :* En quel lieu ?

*Comment :* En quelles circonstances ?

*Avec quoi ou avec qui :* L'instrument ou la créature qui a été la matière du péché ?

*Pourquoi*; Quelles sont les impulsions qui ont créé l'ambiance favorable au péché ?

*Quand* : Dans quelles conditions ou avec quelles réactions, et si c'est accidentellement ou par suite d'habitudes malsaines ?

En effet, tu vois, Simon, *la même faute peut avoir des nuances et des degrés infinis selon toutes les circonstances qui l'ont créée et les individus qui l'ont accomplie*. Par exemple... *Considérons deux péchés qui sont des plus répandus, celui de la concupiscence charnelle et celui de la concupiscence des richesses.*

*Une créature a fait un péché de luxure, ou croît avoir fait un péché de luxure. Car parfois l'homme confond le péché et la tentation, ou bien porte le même jugement sur des excitations créées artificiellement par un appétit malsain, et les pensées qui s'élèvent par la réaction d'une souffrance maladive, ou aussi parce que parfois la chair et le sang ont des appels imprévus qui résonnent dans l'âme avant qu'elle ait le temps de se mettre en garde pour les étouffer. On vient te dire : "J'ai péché par luxure". Un prêtre imparfait dirait : "Anathème sur toi". Mais toi, mon Pierre, tu ne dois pas parler ainsi. Car tu es le Pierre de Jésus, tu es le successeur de la Miséricorde. Et alors, avant de condamner, tu dois examiner et toucher doucement et prudemment le cœur qui pleure devant toi pour connaître tous les aspects de la faute réelle ou supposée ou du scrupule.* J'ai dit : *doucement et prudemment. Te rappeler qu'en plus que d'être Maître et Pasteur, tu es Médecin. Le médecin n'envenime pas les plaies. Prompt à couper s'il y a de la gangrène, il sait pourtant découvrir et soigner d'une main légère s'il y a seulement une blessure avec déchirure de parties vivantes qu'il faut rassembler et non pas arracher. Et te rappeler qu'en plus que d'être Médecin et Pasteur, tu es Maître. Un maître règle ses paroles suivant l'âge de ses disciples. Il serait scandaleux ce pédagogue qui, à de jeunes enfants, révélerait les lois animales que les innocents ignorent en leur donnant ainsi des connaissances et des malices prématurées. Quand aussi on s'occupe des âmes, c'est avec prudence qu'il faut les interroger. Se respecter et respecter les autres.*

*Cela te sera facile si, en toute âme, tu vois un fils. Le père est naturellement maître, médecin et guide de ses enfants. Aussi quelle que soit la créature qui est devant toi, troublée par une faute ou par la crainte d'avoir fauté, aime-la d'un amour de père, et tu sauras juger sans blesser et sans scandaliser.* Me suis-tu ?"

"Oui, Maître, je comprends très bien. Je devrai être prudent et patient, persuader de découvrir les blessures, mais regarder par moi-même, sans attirer l'attention d'autrui sur elles, et seulement quand je verrai qu'il y a réellement une blessure dire : "Tu vois ? Tu t'es fait du mal pour ceci ou cela". Mais si je vois que la créature a seulement peur de s'être blessée, parce qu'elle a vu des fantômes, alors... souffler sur les nuées sans donner, par un zèle inutile, des lumières qui pourraient éclairer des vraies sources de fautes. Est-ce que je dis bien ?"

"Très bien. Donc, si quelqu'un te dit : "J'ai fait un péché de luxure", *tu considères qui tu as en face de toi. Il est vrai que le péché peut se produire à tout âge. Mais on le rencontre plus facilement chez un adulte que chez un enfant, et différentes seront par conséquent les questions à poser et les réponses à faire suivant qu'il s'agit d'un adulte ou d'un enfant. Vient à la suite de la première enquête, la seconde sur la matière du péché, et puis la troisième sur l'endroit du péché, la quatrième sur les circonstances du péché, et la cinquième sur les complices possibles du péché, la sixième sur le pourquoi du péché, et la septième sur le moment et le nombre du péché.*

*Tu verras que généralement alors que pour un adulte, et un adulte vivant dans le monde, à chaque question tu verras correspondre une circonstance qui implique la réalité de la faute, pour ceux qui sont enfants par l'âge ou l'esprit, à de nombreuses questions tu devras te répondre : "Ici il y a de la fumée, pas de faute réelle". Et même tu verras parfois au lieu de fange, il y a un lys qui tremble d'avoir été éclaboussé par la boue et qui confond la goutte de rosée descendue dans son calice avec l'éclaboussure de la boue. Âmes si désireuses du Ciel, qu'elles craignent comme une tache jusqu'à l'ombre d'une nuée qui les met pour un moment dans l'obscurité en s'interposant entre eux et le soleil mais passe ensuite sans laisser de traces sur leur candide corolle. Âmes tellement innocentes et désireuses de le rester, que Satan effraie par des imaginations ou en excitant les aiguillons de la chair ou la chair elle-même, en profitant de réelles maladies de la chair. Ces âmes doivent être consolées et soutenues, car ce ne sont pas des pécheresses mais des martyres.*  *Rappelle-le-toi toujours.*

*Et souviens-toi toujours de juger même ceux qui pèchent par avidité pour les richesses ou autres biens d'autrui de la même manière. En effet si c'est une faute maudite d'être avide et sans pitié en volant le pauvre, et contre la justice en faisant tort aux citoyens, aux serviteurs ou aux peuples, moins grave, beaucoup moins grave est la faute de celui à qui on a refusé du pain et qui en dérobe au prochain pour passer sa faim, et celle de ses enfants. Rappelle-toi, aussi bien pour le luxurieux que pour le voleur, il faut de la mesure quand on juge le nombre des fautes, les circonstances et leur gravité et aussi de la mesure pour apprécier le degré de connaissance du pécheur pour le péché commis, au moment où il le commettait. En effet, celui qui agit en pleine connaissance pèche davantage que celui qui agit par ignorance, et celui qui agit en consentant librement pèche davantage que celui qui est poussé au péché. En vérité je te dis que parfois il y aura des actes qui auront l'apparence du péché et qui seront un martyre et auront la récompense donnée pour un martyre souffert.* *Et rappelle-toi surtout, dans tous les cas, avant de condamner, que toi aussi tu as été un homme et que ton Maître, que personne n'a jamais pu trouver en état de péché, n'a jamais condamné personne qui se fût repenti d'avoir péché.*

*Pardonne soixante-dix fois sept, et même soixante-dix fois soixante-dix, les péchés de tes frères et de tes enfants. Parce que fermer les portes du Salut à un malade, seulement parce qu'il est retombé dans sa maladie, c'est vouloir le faire mourir.* As-tu compris ?"

"J'ai compris. Cela je l'ai vraiment compris..."

"Et alors, dis-moi maintenant tout ce que tu penses."

"Eh ! Oui ! Je te le dis parce que je vois que vraiment tu connais tout et je comprends que ce n'est pas murmurer que de te dire d'envoyer Judas à ma place, car il souffre de ne pas aller. Je te le dis non pour te dire qu'il est envieux et me scandaliser à son propos, mais pour lui donner la paix et... te donner la paix, car cela doit être bien pénible pour Toi d'avoir toujours si près ce vent d'orage..."

"Judas s'est encore plaint ?"

"Eh ! Oui ! Il a dit que chacune de tes paroles est pour lui une blessure. Même ce que tu as dit pour les enfants. Il dit qu'en vérité c'est pour lui que tu as dit qu'Ève alla à l'arbre parce qu'il lui plaisait cette chose brillante comme une couronne de roi. Moi, vraiment, je n'avais trouvé aucun rapport. Mais je suis ignorant. Barthélemy et le Zélote, au contraire, ont dit que vraiment Judas a été ''touché au plus vif", car il est ensorcelé par tout ce qui brille et séduit la vanité. Et ils pourraient avoir raison car ils sont sages. Sois bon avec tes pauvres apôtres, Maître ! Fais plaisir à Judas, et à moi avec lui. De toutes façons ! Tu le vois ? Je sais seulement amuser les enfants... et être un enfant dans tes bras" il se serre contre son Jésus qu'il aime vraiment de toutes ses forces.

"Non. Je ne puis te faire plaisir. N'insiste pas. Toi, *justement parce que tu es ce que tu es,* tu vas à la mission. Lui, *justement parce qu'il est comme il est, reste* ici. Mon frère aussi m'en avait parlé, et malgré mon amour pour lui, je lui ai répondu "non". Même si ma Mère m'en priait je ne céderais pas. Ce n'est pas une punition, mais un *remède.* Et Judas doit le prendre. Si cela ne sert pas à son esprit cela servira au mien, car je ne pourrai pas me reprocher d'avoir omis quelque chose pour le sanctifier." Jésus est sévère et impérieux en parlant ainsi.

Pierre laisse retomber ses bras et baisse la tête en soupirant.

"Ne t'afflige pas, Simon. Nous aurons une éternité pour être unis et nous aimer. Mais tu avais autre chose à me dire..."

"Il est tard, Maître. Tu dois dormir."

"Toi, plus que Moi, Simon. Toi qui à l'aube, dois te mettre en route."

"Oh ! Pour moi ! Être ici avec Toi me repose davantage que d'être au lit."

"Parle donc. Tu sais que Moi, je dors peu..."

"Voilà ! Je suis une tête dure, je le sais et je le dis sans honte. Et si c'était pour moi, il ne m'importerait pas beaucoup de savoir, car je pense que la plus grande sagesse c'est de t'aimer et de te suivre et de te servir avec tout mon cœur. Mais tu m'envoies ici et là, et les gens m'interrogent et je dois leur répondre. Je pense que ce que je te demande à Toi, d'autres peuvent me le demander, car les hommes ont les mêmes pensées. Tu disais hier que toujours les innocents et les saints souffriront, et même que ce seront eux qui souffriront pour tous. Cela est dur pour mon intelligence, et aussi que tu dis qu'eux-mêmes le désireront. Et je pense que comme cela est dur pour moi, cela peut l'être pour les autres. S'ils me questionnent, que dois-je répondre ? Dans ce premier voyage, une mère m'a dit : "Ce n'était pas juste que ma fillette meure avec tant de souffrances, car elle était bonne et innocente". Et moi, ne sachant que dire, je lui ai dit les paroles de Job : "Le Seigneur a donné, le Seigneur a enlevé. Que soit béni le nom du Seigneur". Mais je n'étais pas convaincu moi non plus, et je ne l'ai pas convaincue. Je voudrais une autre fois savoir que dire..."

"C'est juste. Écoute. Cela paraît une injustice et c'est une grande justice que les meilleurs souffrent pour tous. Mais, dis-moi un peu, Simon, qu'est-ce que la Terre, toute la Terre ?"

"La Terre ? Un espace grand, très grand, fait de poussière et d'eau, de roches, de plantes, d'animaux et de créatures humaines."

"Et puis ?"

"Et puis, c'est tout... à moins que tu ne veuilles que je dise qu'elle est pour l'homme un lieu de châtiment et d'exil."

"La Terre est un autel, Simon, un autel immense. Elle devait être un autel de louange perpétuelle à son Créateur. Mais la Terre est remplie de péchés. Elle doit donc être un autel de perpétuelle expiation, de sacrifice, sur lequel brûlent les hosties. La Terre devrait, comme les autres mondes répandus dans la Création, chanter les psaumes à Dieu qui l'a faite. Regarde !" Jésus ouvre les volets de bois, et par la fenêtre grande ouverte entre la fraîcheur de la nuit, la rumeur du torrent, les rayons de la lune et on voit le ciel criblé d'étoiles. "Regarde ces astres ! Ils chantent de leurs voix, qui est lumière et mouvement dans les espaces infinis du firmament, les louanges de Dieu. Depuis des millénaires dure leur chant qui s'élève des champs bleus du ciel jusqu'au Ciel de Dieu. Nous pouvons considérer les astres et les planètes, les étoiles et les comètes comme des créatures sidérales, qui comme des prêtres sidéraux, des lévites, des vierges et des fidèles, doivent chanter dans un temple sans limites les louanges du Créateur. Écoute, Simon. Tu entends le bruissement de la brise dans les feuillages, et la rumeur des eaux dans la nuit. La Terre aussi chante, comme le ciel, avec les vents, avec les eaux, avec la voix des oiseaux et des animaux. Mais si pour le firmament c'est assez de la lumineuse louange des astres qui la peuplent, ce n'est pas assez du chant des vents, des eaux et des animaux, pour le Temple qu'est la Terre. Car sur elle, il n'y a pas seulement les vents, les eaux et les animaux qui chantent inconsciemment les louanges de Dieu, mais elle a aussi l'homme : la créature parfaite, au-dessus de tout ce qui est vivant, dans le temps et dans le monde, douée de matière comme les animaux, les minéraux et les plantes, et d'esprit comme les anges du Ciel, et destinée comme eux, si elle est fidèle dans l'épreuve, à connaître et à posséder Dieu, avec la grâce d'abord, avec le Paradis ensuite. L'homme, synthèse qui embrasse tous les états, a une mission que les autres créatures n'ont pas et qui pour lui devrait être, en plus d'un devoir, une joie : aimer Dieu. Donner intelligemment et volontairement un culte d'amour à Dieu. Payer Dieu de l'amour qu'Il a donné à l'homme en lui donnant la vie et en lui donnant le Ciel après la vie.

Donner un culte *intelligent.* Considère, Simon. Quel bien Dieu retire-t-Il de la création ? Quel profit ? Aucun. La Création n'accroît pas Dieu, elle ne le sanctifie pas, elle ne l'enrichit pas. Lui est infini. Il aurait été tel même si la Création n'avait pas existé. Mais Dieu-Amour voulait avoir de l'amour, et Il a créé pour avoir de l'amour. C'est uniquement de l'amour que Dieu peut tirer de la Création, et cet amour, qui est intelligent et libre uniquement chez les anges et les hommes, est la gloire de Dieu, la joie des anges, la religion pour les hommes. Le jour où le grand autel de la Terre ne ferait plus entendre des louanges et des supplications d'amour, la Terre cesserait d'exister. Car une fois l'amour éteint, serait éteinte la réparation, et la colère de Dieu anéantirait l'enfer terrestre que serait devenu la Terre. Donc *la Terre pour exister doit aimer.* Et de plus : la Terre doit être le Temple qui aime et prie avec l'intelligence des hommes. Mais dans le Temple, dans tout temple, quelles victimes offre-t-on ? Les victimes pures, sans tache ni tare. Elles seules sont agréables au Seigneur. Elles et les prémices, car au Père de la famille il faut donner les choses les meilleurs et à Dieu, Père de la famille humaine, il faut donner les prémices de toutes choses et les choses choisies.

Mais j'ai dit que la Terre a un double devoir de sacrifice : celui de la louange et celui de l'expiation. En effet l'Humanité qui la couvre a péché chez les premiers hommes et ne cesse de pécher, en ajoutant au péché de manque d'amour pour Dieu, les mille autres de ses attachements aux voix du monde, de la chair et de Satan. Coupable, coupable Humanité qui ayant la ressemblance avec Dieu, ayant en propre l'intelligence et des secours divins, est pécheresse toujours, et toujours plus. Les astres obéissent, les plantes obéissent, les éléments obéissent, les animaux obéissent et, comme ils savent, louent le Seigneur. Les hommes n'obéissent pas et ne louent pas suffisamment le Seigneur. Voici alors la nécessité d'âmes hosties qui aiment et expient pour tous. Ce sont les enfants qui, innocents et ignorants, paient l'amer châtiment de la douleur pour ceux qui ne savent que pécher; ce sont les saints qui volontairement se sacrifient pour tous.

D'ici peu — un an ou un siècle, c'est toujours "peu" par rapport à l'éternité — on ne célébrera plus d'autres holocaustes sur l'autel du grand Temple de la Terre que celui des hommes-victimes, consumées avec le sacrifice perpétuel : hosties avec l'Hostie parfaite. Ne te bouleverse pas, Simon. Je ne dis pas que j'établirai un culte semblable à celui de Moloch, de Baal et d'Astarté. Ce sont les hommes eux-mêmes qui nous immoleront. Tu comprends ? Nous immolerons. Et nous irons joyeusement à la mort, afin d'expier et d'aimer pour tous. Et puis viendront les temps où les hommes n'immoleront plus les hommes. Mais toujours il y aura des victimes pures que l'amour consumera avec la Grande Victime dans le Sacrifice perpétuel. Je dis l'amour de Dieu et l'amour pour Dieu. En vérité elles seront les hosties du temps et du Temple à venir. Non pas les agneaux et les boucs, les veaux et les colombes, mais le sacrifice du cœur est ce qui plaît à Dieu. David en a eu l'intuition. Et dans le temps nouveau, temps de l'esprit et de l'amour, seul ce sacrifice sera agréable.

Considère, Simon, que si un Dieu a dû s'incarner pour apaiser la Justice divine pour le grand Péché, pour les nombreux péchés des hommes, dans le temps de la vérité seuls les sacrifices des esprits des hommes peuvent apaiser le Seigneur. Tu penses : "Mais pourquoi Lui, le Très-Haut, a-t-Il donné l'ordre d'immoler les petits des animaux et les fruits des plantes" ? Moi, je te le dis : c'est parce qu'avant ma venue, l'homme était un holocauste souillé, et parce qu'on ne connaissait pas l'Amour. Maintenant il sera connu. Et l'homme, qui connaîtra l'Amour parce que je rendrai la Grâce par laquelle l'homme connaît l'Amour, sortira de la léthargie, se souviendra, comprendra, vivra, remplacera les boucs et les agneaux, devenant hostie d'amour et d'expiation, pour imiter son Maître et Rédempteur. La douleur, jusqu'à présent châtiment, se changera en amour parfait, et bienheureux seront ceux qui l'embrasseront par amour parfait."

"Mais les enfants..."

"Tu veux dire ceux qui ne savent pas encore s'offrir... *Et sais-tu quand Dieu parle en eux ? Le langage de Dieu est un langage spirituel. L'âme le comprend et l'âme n'a pas d'âge. Et même je te dis que l'âme enfantine, parce que sans malice, est pour la capacité de comprendre Dieu, plus adulte que celle d'un vieillard pécheur.* Je te dis, Simon, que tu vivras assez pour voir de nombreux petits enseigner aux adultes, et aussi à toi-même, la sagesse de l'amour héroïque. *Mais en ces petits qui meurent de mort naturelle, c'est Dieu qui opère directement, pour les raisons d'un amour si élevé que je ne puis te l'expliquer, en les faisant entrer dans les sagesses*  *qui sont écrites dans les livres de la Vie et qui ne seront lus que dans le Ciel par les bienheureux.* Lus, ai-je dit, *mais en vérité, il suffira de regarder Dieu pour connaître non seulement Dieu, mais aussi son infinie sagesse...* Nous avons fait venir le coucher de la lune, Simon... L'aube va arriver et tu n'as pas dormi..."

"N'importe, Maître. J'ai perdu quelques heures de sommeil, et j'ai acquis tant de sagesse, et je suis resté avec Toi. Mais si tu le permets maintenant je m'en vais, non pour dormir, mais pour revenir sur tes paroles."

Il est déjà sur la porte et il va sortir quand il s'arrête pensif et dit ensuite : "Encore une chose, Maître. Est-il juste que je dise à quelqu'un qui souffre que la douleur n'est pas un châtiment mais une... grâce, quelque chose comme... comme notre appel, beau même s'il est pénible, beau même s'il peut paraître, à celui qui ne sait pas, une chose rebutante et triste ?"

"Tu peux le dire, Simon. C'est la vérité. La douleur n'est pas un châtiment quand on sait l'accueillir et en user avec justice. La douleur est comme un sacerdoce, Simon. Un sacerdoce ouvert à tous. Un sacerdoce qui donne un grand pouvoir sur le cœur de Dieu. Et un grand mérite. Né avec le péché, il sait apaiser la Justice. En effet Dieu sait faire servir au Bien même ce que la Haine a créé pour donner la douleur. Moi, je n'ai pas voulu d'autre moyen pour annuler la Faute, car il n'y a pas de moyen plus grand que celui-là."

17 – AU COURS D’UN SABBAT A EPHRAIM

*(Prépassion ; Livre 8)*

Ce doit être un autre sabbat car les apôtres sont de nouveau réunis dans la maison de Marie de Jacob.

Les enfants sont encore parmi eux, à côté de Jésus, près du foyer. C'est justement cela qui fait dire à Judas Iscariote : "En attendant une semaine est passée, et les parents ne sont pas venus" et il rit en hochant la tête.

Jésus ne lui répond pas. Il caresse le [cadet](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EliseeSichem.htm). Judas interroge Pierre et Jacques d'Alphée : "Et vous dites que vous avez fait les deux routes qui conduisent à Sichem ?"

"Oui. Mais cela a été inutile, à bien réfléchir. Certainement les larrons ne passent pas par les routes fréquentées, maintenant surtout que les détachements romains ne cessent de les parcourir" répond Jacques d'Alphée.

"Et alors, pourquoi les avez-vous suivies ?" insiste l'Iscariote.

"Ainsi !... Aller ici ou là, pour nous c'est pareil. Et alors nous avons suivi celles-là."

"Et personne n'a su rien vous dire ?"

"Nous n'avons rien demandé."

"Et comment voulez-vous alors vous rendre compte s'ils étaient passés ou non ? Elles portent peut-être des enseignes ou laissent leurs traces les personnes qui suivent une route ? Je ne crois pas. Alors nous aurions déjà été trouvés au moins par des amis. Au contraire, il n'est venu personne ici depuis que nous y sommes" et il a un rire sarcastique.

"Nous ne savons pas le motif pour lequel personne n'est venu ici" dit patiemment Jacques d'Alphée. "Le Maître le sait. Nous, nous ne le savons pas. Les personnes, ne laissant pas de traces de leur passage, ceux qui comme nous se retirent dans un lieu ignoré des gens, ne peuvent venir, si on ne leur dit pas le lieu du refuge. Maintenant nous ne savons pas si notre Frère en a parlé aux amis."

"Oh ! tu voudrais croire et faire croire que Lui ne l'a pas dit au moins à [Lazare](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Lazare.htm) et à [Nique](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Nike.htm) ?"

Jésus ne parle pas. Il prend un enfant par la main et il sort...

"Je ne veux rien croire, mais même s'il en est comme tu veux le dire, tu ne peux encore juger, et aucun de nous ne peut le faire, les raisons de l'absence des amis..."

"Elles sont faciles à comprendre ces raisons ! Personne ne veut avoir des ennuis avec le Sanhédrin, et d'autant moins ne veulent en avoir ceux qui sont riches et puissants. C'est tout ! Il n'y a que nous pour savoir nous exposer aux dangers."

"Sois juste, Judas ! Le Maître n'a forcé aucun de nous à rester avec Lui. Pourquoi es-tu resté si tu as peur du Sanhédrin ?" lui fait observer Jacques d'Alphée.

"Et tu peux t'en aller de même quand tu veux. Tu n'es pas enchaîné..." interrompt l'autre Jacques, fils de Zébédée.

"Pour cela, non ! Vraiment pas ! On est ici et on y reste. Tous. Qui le voulait devait s'en aller avant. Maintenant non. Moi je m'y oppose si le Maître ne s'y oppose pas" dit lentement mais avec fermeté Pierre en donnant un coup de poing sur la table.

"Et pourquoi ? Qui es-tu pour commander au lieu du Maître ?" lui demande l'Iscariote avec violence.

"Un homme qui raisonne non pas en Dieu comme lui le fait, mais en homme."

"Tu me soupçonnes ? Tu me prends pour un traître ?" dit Judas agité.

"Tu l'as dit. Non pas que je te considère comme volontairement tel mais tu es si... insouciant, Judas, si changeant ! Et tu as trop d'amis. Et elle te plaît trop, la grandeur, en *tout*. Toi, oh ! tu ne saurais pas te taire ! Ou pour répliquer à quelque perfide, ou pour montrer que tu es l'apôtre, tu parlerais. C'est pourquoi tu es ici et tu y restes, ainsi tu ne nuis pas et tu ne te crées pas de remords."

"Dieu ne contraint pas la liberté de l'homme, et toi, tu veux le faire ?"

"Je veux le faire. Mais dis-moi, enfin : te pleut-il sur la tête ? Le pain te manque-t-il ? L'air est-il mauvais ? Le peuple t'offense-t-il ? Rien de cela. La maison est solide, même si elle n'est pas riche, l'air est bon, la nourriture ne t'a jamais manqué, la population t'honore. Alors pourquoi es-tu ici si inquiet, comme si tu étais en prison ?"

" 'Il y a deux peuples que mon âme ne peut souffrir et le troisième que je hais n'est même pas un peuple: ceux du mont Seïr, les philistins et le sot peuple qui habite Sichem'. Je te réponds par les paroles du sage, et j'ai raison de penser ainsi. Regarde si ces peuples nous aiment !"

"Hum ! En vérité, il ne me semble pas que les autres, le tien et le mien soient bien meilleurs. Nous avons reçu des pierres en Judée et en Galilée, en Judée plus encore qu'en Galilée, et dans le Temple de Judée plus qu'en tout autre lieu. Je ne trouve pas que l'on nous ait maltraités ni sur les terres des philistins, ni ici, ni ailleurs..."

"Où ailleurs ? Nous ne sommes pas allés ailleurs, heureusement. Et même, s'il s'était agi d'aller ailleurs, je ne serais pas venu et je n'y viendrai pas à l'avenir. Je ne veux pas me contaminer davantage."

"Te contaminer ? Ce n'est pas cela qui t'impressionne, Judas de Simon. Tu ne veux pas t'aliéner ceux du Temple. C'est cela qui t'afflige" dit paisiblement Simon le Zélote, resté dans la cuisine avec Pierre, Jacques d'Alphée et Philippe. Les autres s'en sont allés l'un après l'autre avec les deux enfants pour rejoindre le Maître. Fuite méritoire car elle est faite pour ne pas manquer à la charité.

"Non. Pas pour cela. Mais parce qu'il ne me plaît pas de perdre mon temps et de donner la sagesse à des sots. Regarde ! A quoi cela a-t-il servi de prendre avec nous [Hermastée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/Hermastee.htm) ? Il s'en est allé et n'est plus revenu. Joseph dit qu'il s'est séparé de lui en disant qu'il serait revenu pour la Fête des Tentes. L'as-tu vu peut-être ? Un renégat..."

"Moi, je ne sais pas pourquoi il n'est pas revenu et je ne juge pas. Mais pourtant je te demande : est-il par hasard le seul qui ait abandonné le Maître et même lui est devenu hostile ? N'y a-t-il pas des renégats parmi nous juifs, et parmi les galiléens ? Peux-tu le soutenir ?"

"Non, c'est vrai. Mais moi, enfin, je suis mal à l'aise ici. Si on savait que nous sommes ici ! Si on savait que nous traitons avec les samaritains jusqu'à entrer dans leurs synagogues le sabbat ! Lui veut le faire... Malheur si on le savait ! L'accusation serait justifiée..."

"Et le Maître condamné, veux-tu dire. Mais il l'est déjà. Il l'est déjà avant qu'on le sache. Il a été condamné, même, après avoir ressuscité un juif en Judée. Il est haï et accusé d'être samaritain et ami des publicains et des prostituées. Il l'est depuis... toujours. Et toi, plus que tous, tu sais s'il ne l'est pas!"

"Que veux-tu dire, Nathanaël ? Que veux-tu dire ? Que moi j'y suis pour quelque chose ? Que puis-je savoir de plus que vous ?" Il est très agité.

"Mais, mon garçon, tu me fais l'effet d'un rat entouré d'ennemis ! Mais tu n'es pas un rat et nous ne sommes pas armés de bâtons pour te capturer et te tuer. Pourquoi tant d'angoisse ? Si ta conscience est en paix, pourquoi t'agites-tu pour d'innocentes paroles ? Que dit Barthélemy pour que tu t'agites ainsi ? N'est-il pas vrai, peut-être, que *personne* plus que nous, ses apôtres, qui dormons près de Lui et vivons avec Lui, nous pouvons savoir et témoigner que Lui n'aime pas le samaritain, le publicain, le pécheur, la courtisane, *mais leurs âmes et qu'il se préoccupe d'elles seules* — et seul le Très-Haut peut savoir quel effort le Très Pur doit faire pour approcher ce que nous hommes et pécheurs nous appelons "ordure" — alors qu'il va avec les samaritains, les publicains et les courtisanes ? Tu ne comprends pas et ne connais pas encore Jésus, mon garçon ! Toi, moins que les samaritains eux-mêmes, les philistins, les phéniciens et autant d'autres que tu veux" dit Pierre, et ses dernières paroles sont empreintes de tristesse.

Judas ne parle plus et les autres aussi se taisent.

La petite vieille rentre pour dire :"Ils sont dans la rue les gens de la ville. Ils disent que c'est l'heure de la prière du sabbat et que le Maître a promis de parler..."

"Je vais le dire, femme. Et toi, dis à ceux d'Éphraïm que nous allons venir" lui répond Pierre, et il sort dans le jardin pour prévenir Jésus.

"Toi, que fais-tu ? Tu viens ! Si tu ne veux pas venir, éloigne-toi, sors avant que Lui soit affligé par ton refus" dit le Zélote à Judas.

"Je viens avec vous. Ici on ne peut pas parler ! Il semble que je sois le plus grand pécheur. Toutes mes paroles sont mal comprises."

Jésus, qui rentre dans la cuisine, empêche toute autre parole.

Ils sortent dans la rue en se joignant à ceux d'Éphraïm et ils entrent avec eux dans la ville ne s'arrêtant que quand ils sont devant la synagogue. [Malachie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MalachieEphraim.htm) est sur la porte, il salue et invite à entrer.

Je ne relève pas de différence entre le lieu de prière des samaritains et ceux que j'ai vus dans d'autres régions. Toujours les mêmes lampes, les mêmes pupitres et les mêmes étagères avec les rouleaux dessus, la place du chef ou de celui qui enseigne à sa place, sinon qu'ici il y a beaucoup moins de rouleaux que dans les autres synagogues.

"Nous avons déjà fait nos prières en t'attendant. Si tu veux parler... Quel rouleau demandes-tu, Maître ?"

"Je n'en ai besoin d'aucun. En outre, tu n'aurais pas ce que je veux expliquer" répond Jésus, et puis il se tourne vers les gens et commence son discours :

"Quand les hébreux furent renvoyés dans leur patrie par Cyrus, roi des perses, afin de reconstruire le Temple de Salomon détruit cinq décennies auparavant, l'autel fut rétabli sur ses bases, et sur lui brûla l'holocauste journalier, soir et matin, et l'holocauste spécial des premiers de chaque mois et celui des solennités consacrées au Seigneur ou les holocaustes des offrandes individuelles. Ensuite, après que l'on eût rétabli ce qui était indispensable et imposé pour le culte, ils mirent la main la seconde année du retour à ce que l'on pourrait appeler le cadre du culte, son extérieur. La chose n'était pas coupable parce qu'elle était toujours faite pour honorer l'Éternel, mais elle n'était pas indispensable. Car le culte que l'on rend à Dieu c'est l'amour pour Dieu et l'amour se manifeste et se consume dans le cœur, non pas par les pierres taillées, les bois précieux, l'or et les parfums. Tout cela est de l'extérieur propre à satisfaire l'orgueil d'une nation ou d'une ville plus qu'à honorer le Seigneur.

Dieu veut un Temple de l'esprit. Il ne se contente pas d'un Temple de murs et de marbres mais vide d'esprits remplis d'amour. En vérité je vous dis que le temple d'un cœur pur et plein d'amour est le seul que Dieu aime et dans lequel Il fait sa demeure avec ses lumières, et que ce sont de sottes estimations celles qui répartissent les régions et les villes d'après la beauté particulière de leurs lieux de prière. Pourquoi rivaliser en fait de richesses et d'ornements dans les maisons où on invoque Dieu ? Est-ce que par hasard le fini peut satisfaire l'Infini, fût-il même dix fois plus beau que le Temple de Salomon et que les palais royaux réunis ? Dieu, l'Infini qui ne peut être contenu et honoré par aucun espace ni aucune magnificence matérielle, trouve l'unique lieu digne de l'honorer comme il convient et comme il est possible, et même veut l'être, renfermé dans le cœur de l'homme car l'esprit du juste est un temple sur lequel plane, parmi les parfums de l'amour, l'Esprit de Dieu, et bientôt il sera un temple où l'Esprit fera une réelle demeure, Un et Trin comme dans le Ciel.

Et il est écrit que, dès que les maçons eurent jeté les fondements du Temple, les prêtres vinrent avec leurs ornements et les trompettes et les lévites avec les cymbales, suivant les ordonnances de David. Et ils chantèrent "qu'il faut louer Dieu parce qu'Il est bon et que sa miséricorde est éternelle". Et le peuple exultait. Mais beaucoup de prêtres, de chefs, de lévites et d'anciens versèrent un déluge de larmes en pensant au Temple qui existait auparavant. Et ainsi on ne pouvait distinguer les voix plaintives de celles qui jubilaient tant elles étaient mêlées. Et on lit encore qu'il y eut des peuples voisins qui molestèrent ceux qui construisaient le Temple. Ces derniers voulaient se venger d'avoir été repoussés par les constructeurs quand ils s'étaient offerts de construire avec eux, car eux aussi cherchaient le Dieu d'Israël, le Dieu Unique et Vrai, et ces difficultés interrompirent les travaux tant qu'il ne plut pas à Dieu de les faire poursuivre. Cela se lit dans le livre d'Esdras.

Combien de leçons et quelles leçons donne le passage que j'ai dit ?

Il y a d'abord celle déjà dite sur la nécessité que le culte vienne du cœur et non exprimé par les pierres et les bois ou encore par des vêtements et des cymbales et des chants dont l'esprit est banni. La leçon aussi que l'absence d'amour réciproque est toujours cause de retard et de trouble, même s'il s'agit d'un but qui est bon en lui-même. Dieu n'est pas là où n'est pas la charité. Inutile de chercher Dieu si on ne se met pas d'abord dans les conditions de pouvoir le trouver. Dieu se trouve dans la charité. Celui ou ceux qui s'établissent dans la charité trouvent Dieu, même sans devoir faire de pénibles recherches. Et celui qui a Dieu avec lui a la réussite de toutes ses entreprises.

Dans le psaume, sorti du cœur d'un sage après la méditation sur les pénibles événements qui accompagnèrent la reconstruction du Temple et des murs, il est dit :" Si le Seigneur ne construit pas la maison, c'est en vain que se fatiguent autour d'elle les constructeurs. Si le Seigneur ne veille pas sur la ville et ne la protège pas, c'est en vain que veillent sur elle ses défenseurs".

Or, comment Dieu peut-Il être à édifier la maison s'Il sait que ceux qui l'habiteront ne l'ont pas dans leurs cœurs n'ayant pas d'amour pour leurs voisins ? Et comment protégera-t-Il les villes et donnera-t-Il la force à leurs défenseurs, s'Il ne peut être en elles si ces villes ne le possèdent pas à cause de la haine qu'ils ont pour leurs voisins ? Est-ce que cela a servi, ô peuples, d'être séparés par des barrières de haine ? Est-ce que cela vous a rendus plus grands ? Plus riches ? Plus heureux ? Jamais n'est utile la haine ou la rancœur, jamais n'est fort celui qui est seul, jamais n'est aimé celui qui n'aime pas. Balise Et cela ne sert à rien, comme dit le psaume, de se lever avant le jour pour devenir grands, riches et heureux. Que chacun prenne son repos pour se réconforter des douleurs de la vie, parce que le sommeil est un don de Dieu, comme l'est la lumière et toute autre chose dont jouit l'homme; que chacun prenne son repos mais que dans son repos et dans ses veilles il ait pour compagne la charité, et ses travaux prospéreront et prospéreront sa famille et ses intérêts, et surtout prospérera son esprit et il conquerra la couronne royale des fils du Très-Haut et des héritiers de son Royaume.

Il est dit que pendant les hosannas du peuple, certains pleuraient à chaudes larmes parce qu'ils pensaient au passé et le regrettaient. Mais il n'était pas possible de distinguer les voix différentes dans le tumulte des cris.

Fils de Samarie ! Et vous, mes apôtres, fils de la Judée et de la Galilée ! Aujourd'hui aussi il y a des hosannas et des pleurs pendant que le Temple de Dieu s'élève sur ses fondements éternels. Maintenant aussi il en est qui s'opposent aux travaux et qui cherchent Dieu là où Il n'est pas. Maintenant aussi il en est qui veulent édifier selon l'ordre de Cyrus et non selon l'ordre de Dieu, c'est-à-dire selon l'ordre du monde et non selon les voix de l'esprit. Et maintenant aussi il en est qui versent des larmes sottes et humaines sur un passé inférieur, sur un passé qui ne fut pas bon et sage, et fut tel qu'il provoqua l'indignation de Dieu. Maintenant aussi nous avons toutes ces choses comme si nous étions dans le brouillard des temps reculés et non dans la lumière du temps de la Lumière.

Ouvrez votre cœur à la Lumière, remplissez-vous de Lumière, pour y voir clair, vous au moins à qui je parle, Moi qui suis Lumière. C'est le temps nouveau, le temps où tout se reconstruit. Mais malheur à ceux qui ne voudront pas y entrer et s'opposeront à ceux qui édifient le Temple de la foi nouvelle dont je suis la pierre angulaire et auquel aussi je me donnerai Moi-même tout entier pour faire le mortier qui joindra les pierres afin que l'édifice se dresse sain et fort, admirable dans le cours des siècles, aussi vaste que la Terre que couvrira toute de sa lumière. Je dis *lumière* et non pas ombre, car mon Temple sera formé par des esprits et non par des matières opaques. Pierre pour ce Temple, Moi avec mon Esprit Éternel, et pierres tous ceux qui suivront ma parole et la foi nouvelle, pierres incorporelles, pierres enflammées, pierres saintes. Et la lumière se propagera sur la Terre, la lumière du nouveau Temple, et la couvrira de sagesse et de sainteté. Et au dehors ne resteront que ceux qui, avec leurs larmes impures, pleureront et regretteront le passé parce qu'il était pour eux une source de profits et d'honneurs tout humains.

Ouvrez-vous au temps et au Temple nouveau, Ô hommes de Samarie ! En lui, tout est nouveau, et les antiques séparations et les frontières matérielles, de pensée et d'esprit, *n'existent plus.* Chantez, puisque l'exil hors de la cité de Dieu va finir. Êtes-vous heureux par hasard d'être comme des exilés, comme des lépreux pour les autres d'Israël ? Êtes-vous heureux de vous sentir comme expulsés du sein de Dieu ? Car cela, vous le sentez, vos âmes le sentent, vos pauvres âmes resserrés dans vos corps, sur lesquelles vous faites dominer votre pensée entêtée qui ne veut pas dire aux autres hommes : "Nous avons erré, mais maintenant comme des brebis, dispersées nous revenons au Bercail". Vous ne voulez pas le dire aux autres hommes et cela est déjà mal, mais au moins dites-le à Dieu. Même si vous étouffez le cri de votre âme, Dieu entend le gémissement de votre âme qui est malheureuse d'être exilée de la maison du Père universel et très saint.

Écoutez les paroles du psaume graduel. Vous êtes bien des pèlerins qui depuis des siècles allez vers la haute Cité, vers la vraie Jérusalem, vers la Jérusalem céleste. C'est de là, du Ciel, que vos âmes sont descendues, pour animer une chair, c'est là qu'elles désirent retourner. Pourquoi voulez-vous sacrifier vos âmes, leur faire perdre l'héritage du Royaume ? Quelle faute ont-elles d'être descendues dans des chairs conçues en Samarie ? Elles viennent d'un Unique Père. Elles ont le même Créateur qu'ont les âmes de Judée et de Galilée, de la Phénicie ou de la Décapole. Dieu est la fin de tout esprit. Tout esprit tend vers ce Dieu, même si des idolâtries de toutes espèces ou des hérésies funestes, des schismes, des manques de foi, la tiennent dans une ignorance du Dieu vrai qui serait absolue si l'âme n'avait en elle, ineffaçable, un souvenir embryonnaire de la Vérité et une aspiration vers elle. Oh ! Faites grandir ce souvenir et cette aspiration. Ouvrez les portes à votre âme. Que la Lumière y entre ! Qu'y entre la Vie ! Qu'y entre la Vérité ! Que soit ouvert le Chemin ! Que tout entre en flots lumineux et vitaux, comme les rayons du soleil et les flots et les vents des équinoxes, pour que de son embryon l'arbre s'élance vers les hauteurs, toujours plus près de son Seigneur.

Sortez de l'exil ! Chantez avec Moi : "Quand le Seigneur fait revenir de la captivité, l'âme semble rêver de joie. Notre bouche se remplit de sourires et notre langue de jubilation. Maintenant on dira : 'Le Seigneur a fait de grandes choses pour nous' "Oui, le Seigneur a fait de grandes choses pour vous et vous serez inondés de joie.

Oh ! Mon Père ! Je te prie pour eux comme pour tous. Fais revenir, ô Seigneur, ces prisonniers, ceux-ci qui, à tes yeux et aux miens, sont pris dans les chaînes d'une entêtée erreur. Ramène-les, ô Père, comme un torrent qui se jette dans un grand fleuve, dans la grande mer de ta miséricorde et de ta paix. Mes serviteurs et Moi, c'est dans les larmes que nous semons en eux ta vérité. Père, fais qu'au temps de la grande moisson, nous puissions, nous tous tes serviteurs en enseignant ta Vérité, moissonner joyeusement dans ces sillons, qui maintenant semblent seulement parsemés de plantes épineuses et empoisonnées, le grain de choix de tes greniers. Père ! Père ! A cause de nos fatigues, de nos larmes, de nos douleurs, de nos sueurs, de nos morts, qui ont été et seront les compagnons des semeurs, fais que nous puissions venir à Toi en portant, comme des gerbes, les prémices de ce peuple, les âmes qui de nouveau seront nées à la Justice et à la Vérité pour ta gloire. Amen."

Le silence, qui était vraiment impressionnant tant il était absolu dans une si grande foule qui remplissait la synagogue et la place devant elle, fait place à un chuchotement discret puis à un murmure qui grandit jusqu'à devenir une rumeur, s'épanouit enfin en hosannas. Les gens gesticulent, commentent et acclament...

Comme c'est différent ici de la conclusion des discours du Temple ! Malachie dit au nom de tous : "Toi seul peux dire ainsi la vérité, sans offenser ni mortifier ! Tu es vraiment le Saint de Dieu ! Prie pour notre paix. Nous sommes endurcis par des siècles de... croyances et des siècles d'affronts, et nous devons rompre cette dure écorce qui nous enveloppe. Aie pour nous de la compassion."

"Davantage encore : de l'amour. Ayez la bonne volonté et l'écorce se fendra d'elle-même. Que la Lumière vienne à vous."

Il se fraye un chemin et il sort suivi de ses apôtres

18 – LES PARENTS DES ENFANTS ET LES GENS DE SICHEM

*(Prépassion ; Livre 8)*

Jésus est seul dans la petite île au milieu du torrent. Sur la rive, au-delà du torrent, jouent les trois enfants et ils chuchotent à voix basse comme s'ils ne voulaient pas troubler la méditation de Jésus. Parfois le plus petit pousse un petit cri de joie en découvrant un petit caillou de belle couleur ou une fleur nouvelle; les autres le font taire en lui disant : "Tais-toi ! Jésus prie..." et le chuchotement reprend pendant que les petites mains brunes construisent avec le sable des petits blocs et des cônes qui, dans leur imagination enfantine, devraient être des maisons et des montagnes.

Là-haut le soleil resplendit gonflant toujours plus les bourgeons sur les arbres et ouvrant les boutons dans les prés. Le feuillage vert-gris du peuplier tremble et les oiseaux à son sommet se chamaillent en des rivalités d'amour qui se terminent tantôt par un chant, tantôt par un cri de douleur.

Jésus prie. Assis sur l'herbe, séparé par une touffe de joncs du sentier de la rive, il est absorbé dans son oraison mentale. Parfois il lève les yeux pour observer les petits qui jouent sur l'herbe, puis il les baisse de nouveau pour se plonger dans ses pensées.

Un bruit de pas parmi les arbres de la rive et l'arrivée subite de Jean sur la petite île mettent en fuite les oiseaux qui s'envolent de la cime du peuplier, mettant fin à leur carrousel avec des cris effrayés.

Jean ne voit pas tout de suite Jésus qui est caché par des joncs et, un peu interdit, il crie : "Où es-tu, Maître ?"

Jésus se lève alors que les trois enfants crient de la rive opposée : "Il est là-bas ! Derrière les hautes herbes."

Mais Jean a déjà vu Jésus et il va vers Lui en disant : "Maître, ils sont venus les parents, les parents des enfants et avec beaucoup de gens de Sichem. Ils sont allés chez [Malachie](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MalachieEphraim.htm), et Malachie les a conduits à la maison. Je suis venu te chercher."

"Et Judas, où est-il ?"

"Je ne sais pas, Maître. Il est sorti tout de suite après que tu es venu ici et il n'est plus revenu. Il doit être en ville. Veux-tu que je le cherche ?"

"Non, il ne faut pas. Reste ici avec les enfants. Je veux d'abord parler aux parents."

"Comme tu veux, Maître."

Jésus s'en va et Jean rejoint les enfants et se met à les aider dans leur grande entreprise d'établir un pont sur un fleuve imaginaire fait de longues feuilles de roseau disposées sur le sol pour représenter l'eau...

Jésus entre dans la maison de [Marie de Jacob](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/MarieJacob.htm) qui est sur la porte à l'attendre et qui Lui dit : "Ils sont montés sur la terrasse. Je les y ai conduits en leur offrant de se reposer, mais voici Judas qui accourt du village. Je vais l'attendre et puis préparer de quoi se restaurer pour les pèlerins qui sont très fatigués."

Jésus aussi attend Judas dans l'entrée qui est un peu sombre par rapport à la lumière extérieure. Judas ne voit pas tout de suite Jésus et d'un air hautain il dit à la femme en entrant : "Où sont les gens de Sichem ? Déjà partis peut-être ? Et le Maître ? Personne ne l'appelle ? Jean..." Il voit Jésus et change de ton pour dire : "Maître ! Je suis accouru quand j'ai su, par pur hasard... Tu étais déjà à la maison ?"

"Il y avait Jean, et il m'a cherché."

"Moi... j'y aurais été aussi. Mais à la fontaine des gens m'avaient invité à leur expliquer certaines choses..."

Jésus ne répond rien. Il n'ouvre la bouche que pour saluer ceux qui l'attendent, assis en partie sur les murets de la terrasse, en partie dans la pièce qui s'ouvre sur elle, et qui en le voyant se lèvent pour Lui faire honneur.

Jésus, après les avoir salués collectivement, les salue chacun par son nom, à l'étonnement joyeux de ceux-ci qui Lui disent : "Tu te souviens encore de nos noms ?" Ce doit être des habitants de [Sichem](http://www.maria-valtorta.org/Lieux/Sichem.htm).

Et Jésus répond : "De vos noms, de vos visages, et de vos âmes. Vous avez accompagné les parents des enfants ? Ce sont eux ?"

"Ce sont eux. Ils sont venus les prendre et nous nous sommes joints à eux pour te remercier de ta pitié pour ces petits enfants d'une femme de Samarie. Il n'y a que Toi pour faire ces choses !...

Tu es toujours le Saint qui ne fait que des œuvres saintes. Nous aussi, nous nous souvenons toujours de Toi. Et maintenant, sachant que tu étais ici, nous sommes venus pour te voir et pour te dire que nous te sommes reconnaissants d'avoir choisi de te réfugier chez nous et de nous avoir aimés dans les fils de notre sang. Mais maintenant écoute les parents."

Jésus, suivi de Judas, se dirige vers eux et les salue de nouveau pour les inviter à parler.

"Nous, nous ne savons pas si tu le sais, nous sommes les frères de la mère des enfants, et nous étions très fâchés avec elle, parce que sottement et contre nos conseils, elle avait voulu ce mariage malheureux. Notre père fut faible pour l'unique fille de sa nombreuse descendance, au point que nous aussi nous fûmes en colère contre lui et que pendant plusieurs années nous ne nous sommes pas parlés ni vus. Puis, sachant que la main de Dieu s'appesantissait sur la femme, et que c'était la misère dans sa maison, car une union impure n'a pas la défense de la bénédiction divine, nous avons repris dans notre maison notre vieux père pour qu'il n'eût pas d'autre douleur que la misère dans laquelle languissait la femme. Et puis elle est morte, et nous l'avons su. Tu étais passé depuis peu et nous parlions de Toi entre nous... Et nous, en surmontant notre indignation, nous avons offert à l'homme par l'intermédiaire de lui et lui (deux de Sichem) de reprendre les enfants. Ils étaient par moitié de notre sang. Il répondit qu'il préférait les voir morts de malemort que vivants de notre pain. Nous n'avons pas eu les enfants ni le corps de notre sœur, même pas lui, pour qu'il eût une sépulture selon nos rites ! Et alors nous lui avons juré la haine ainsi qu'à sa descendance. Et la haine l'a frappé comme une malédiction au point qu'après avoir été libre il devint serviteur et de serviteur... un cadavre, mort comme un chacal dans une tanière puante. Nous ne l'aurions jamais su car depuis longtemps tout était mort entre nous. Et nous avons eu grand peur, cela seulement, quand il y a maintenant huit nuits, nous avons vu paraître dans notre aire les larrons. Et puis, sachant pourquoi ils avaient paru, l'indignation, plutôt que la douleur, nous mordit comme du venin et nous nous sommes hâtés de congédier ces voleurs en leur offrant une bonne récompense pour avoir leur amitié, et nous avons été étonnés en les entendant dire qu'ils s'étaient déjà payés et qu'ils ne voulaient rien d'autre."

Judas rompt à l'improviste le silence attentif que tous gardent par un éclat de rire ironique et il crie : "Leur conversion ! Totale ! En vérité !"

Jésus le regarde avec sévérité, les autres avec étonnement, et celui qui parle continue : "Et que pouvais-je attendre de plus d'eux ? N'était-ce pas déjà beaucoup d'être venus amener le pastoureau en défiant les dangers sans prendre de récompense ? A une vie malheureuse il faut une manière de faire malheureuse. Certainement il ne fut pas important le butin fait sur ce sot, mort comme un vagabond ! Pas important ! Et à peine suffisant pour eux qui devaient suspendre leurs vols pendant dix jours au moins. Et leur honnêteté nous a tellement étonnés, tellement que nous leur avons demandé quelle voix leur avait parlé pour leur inculquer cette pitié, et nous avons appris ainsi que c'était un rabbi qui leur avait parlé... Un rabbi ! Ce ne pouvait être que Toi ! En effet aucun autre rabbi d'Israël ne pourrait faire ce que tu as fait. Et une fois qu'ils furent partis, nous avons interrogé de plus près le jeune pastoureau effrayé et nous avons su plus exactement les choses. Tout d'abord nous savions seulement que le mari de notre sœur était mort et que les enfants étaient à Éphraïm chez un juste, et puis que ce juste, qui était un rabbi, leur avait parlé, et tout de suite nous avons pensé que c'était Toi. Et entrés à Sichem à l'aurore nous en avons parlé avec eux car nous n'avions pas encore décidé si nous accueillerions les enfants. Mais eux nous ont dit : "Et quoi ? Voudriez-vous que ce soit en vain que le Rabbi de Nazareth ait aimé les enfants ? Parce que c'est certainement Lui, n'en doutez pas. Allons tous le trouver plutôt, car sa bienveillance est grande envers les fils de Samarie". Et, une fois réglées nos affaires, nous sommes venus. Où sont les enfants ?,

"Près du torrent. Judas, va leur dire qu'ils viennent." i

Judas s'en va.

"Maître, c'est une dure rencontre pour nous. Ils nous rappellent toutes nos peines, et nous demandons encore si nous allons les accueillir. Ce sont les enfants du plus violent ennemi que nous ayons eu au monde..."

*"Ce sont des fils de Dieu. Ce* sont des *innocents.* La mort annule le passé et l'expiation obtient le pardon, même de Dieu. Voudriez-vous être plus sévères que Dieu ? Et plus cruels que les larrons ? Et plus obstinés qu'eux ? Les larrons voulaient tuer le pastoureau et garder les enfants. Lui par prudence, eux par humaine pitié envers des enfants sans défense. Le Rabbi a parlé, et eux n'ont pas tué, et ils ont même accepté de vous amener le petit berger. Devrai-je connaître la défaite avec des cœurs droits, ayant vaincu le crime ?..."

"C'est que... Nous sommes quatre frères et il y a déjà trente-sept enfants dans la maison..."

"Et là où trente-sept passereaux trouvent leur nourriture, parce que le Père des Cieux leur fait trouver le grain, est-ce que quarante ne le trouveront pas ? Est-ce que par hasard la puissance du Père ne pourra pas procurer la nourriture à trois autres, ou plutôt *quatre,* de ses fils ? Est-ce que cette divine Providence est limitée ? Est-ce que l'Infini aura peur de féconder davantage vos semences, vos arbres et vos brebis, pour qu'il y ait suffisamment de pain, d'huile, de vin, de laine et de viande pour vos enfants et les quatre autres pauvres petits restés seuls ?"

"Ils sont trois, Maître !"

"Ils sont quatre. Le pastoureau est orphelin lui aussi. Pourriez-vous, si Dieu vous apparaissait ici, soutenir que votre pain est tellement mesuré que vous ne pouvez nourrir un orphelin ? La pitié pour l'orphelin est commandée par le Pentateuque..."

"Nous ne le pourrions pas, Seigneur. C'est vrai. Nous ne serons pas inférieurs aux voleurs. Nous donnerons le pain, le vêtement et le logement même au petit berger, et par amour pour Toi."

"Par amour. Par amour total : pour Dieu, pour son Messie, pour votre sœur, pour votre prochain. Voilà l'hommage et le pardon qu'il faut donner à votre sang ! Non pas un froid tombeau pour sa poussière. Le pardon c'est la paix. Paix pour l'esprit de l'homme qui a péché. Mais ce ne serait qu'un pardon mensonger, tout extérieur, sans aucune paix pour l'esprit de la morte, votre sœur et mère de ces petits si, à la juste expiation de Dieu s'unissait, pour la tourmenter, de savoir que ses enfants paient, innocents qu'ils sont, pour son péché. La miséricorde de Dieu est infinie, mais unissez-y la vôtre pour donner la paix à la morte."

"Oh ! Nous le ferons ! Nous le ferons ! A personne ne se serait soumis notre cœur, mais à Toi, ô Rabbi, qui es passé un jour parmi nous pour semer une semence qui n'est pas morte et qui ne mourra pas."

"Amen ! Voilà les enfants..." Jésus les montre sur le bord du torrent qui se dirigent vers la maison, et il les appelle…

Ils laissent la main des apôtres et accourent en criant : "Jésus ! Jésus !" Ils entrent, montent l'escalier, arrivent sur la terrasse et s'arrêtent intimidés devant tant d'étrangers qui les regardent.

"Viens [Ruben](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/RubenSichem.htm), et toi [Élisée](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/EliseeSichem.htm), et toi [Isaac](http://www.maria-valtorta.org/Personnages/IsaacSichem.htm). Eux sont les frères de votre mère, et ils sont venus vous prendre pour vous joindre à leurs enfants. Voyez comme est bon le Seigneur ? C'est vraiment comme cette colombe de Marie de Jacob que nous avons vue avant-hier donner la becquée à un petit qui n'était pas le sien, mais celui de son frère mort. Lui vous recueille et vous donne à eux pour qu'ils aient soin de vous et que vous ne soyez plus orphelins. Allons ! Saluez vos parents."

"Le Seigneur soit avec vous, seigneurs" dit timidement le plus grand en regardant par terre, et les deux plus petits lui font écho.

"Celui-ci ressemble beaucoup à la mère, et aussi cet autre, mais celui-là (le plus grand) c'est tout à fait le père" observe un parent.

"Mon ami, je ne crois pas que tu sois assez injuste pour faire une différence d'amour à cause d'une ressemblance de visage" dit Jésus.

"Oh ! Non. Cela non. J'observais... et je réfléchissais... Je ne voudrais pas qu'il ait aussi le cœur du père."

"C'est un enfant encore tendre. Ses simples paroles trahissent pour sa mère un amour bien plus vif que tout autre amour."

"Il les tenait pourtant mieux que nous ne croyions. Ils sont bien vêtus et bien chaussés. Il avait peut-être fait fortune..."

"Mes frères et moi nous avons des vêtements neufs car Jésus nous a habillés. Nous n'avions ni chaussures ni manteaux, nous étions tout à fait comme le berger" dit le second qui est moins timide que le premier.

"Nous te dédommagerons de tout, Maître" répond un parent et il ajoute : "Joachim de Sichem avait les offrandes de la ville, mais nous y joindrons encore de l'argent..."

\*Non, je ne veux pas d'argent. Je veux une promesse. Une promesse d'amour pour eux que j'ai arrachés aux larrons. Les offrandes... Malachie, prends-les pour les pauvres que tu connais et fais-en une part à Marie de Jacob, car sa maison est bien misérable."

"Comme tu le veux. S'ils sont bons nous les aimerons."

"Nous le serons, Seigneur. Nous savons qu'il faut l'être pour retrouver notre mère et remonter le fleuve, jusqu'au sein d'Abraham et ne pas enlever des mains de Dieu le filin de notre barque pour ne pas être emportés par le courant du démon" dit Ruben tout d'un trait.

"Mais que dit l'enfant ?"

"C'est une parabole qu'il a entendue de Moi. Je l'ai dite pour consoler leurs cœurs et donner à leurs esprits une ligne de conduite. Les enfants l'ont retenue et ils l'appliquent à toutes leurs actions. Familiarisez-vous avec eux pendant que je parle à ceux de Sichem..."

"Maître, encore un mot. Ce qui nous a étonnés chez les larrons, c'est qu'ils nous ont prié de dire au Rabbi, qui avait avec Lui les enfants, de leur pardonner d'avoir mis autant de temps pour venir, en considérant que toutes les routes ne leur étaient pas ouvertes et que la présence d'un enfant avec eux empêchait de longues marches à travers les gorges sauvages."

"Tu entends, Judas ?" dit Jésus à l'Iscariote qui ne réplique pas.

Et puis Jésus s'isole avec ceux de Sichem, qui Lui arrachent la promesse d'une visite, si brève qu'elle soit, avant la grande chaleur de l'été. Et pendant ce temps ils racontent à Jésus des choses de la ville et comment ceux qui ont eu leurs âmes ou leurs corps guéris se souviennent de Lui.

Pendant ce temps Judas et Jean s'efforcent de familiariser les enfants avec leurs parents…

19 – LA LEÇON SECRETE

*(Prépassion ; Livre 8)*

Jésus est en train de marcher sur une route solitaire. Il a devant Lui les parents des enfants et à ses côtés les gens de Sichem. Ils sont dans une région déserte, pas de ville en vue. Les enfants ont été mis en selle sur des ânes, et un parent tient la bride tout en surveillant l'enfant. Les autres ânes qui n'ont pas de cavaliers, car ceux de Sichem ont préféré marcher à pied pour rester près de Jésus, précèdent le groupe des hommes, marchant en bande et brayant de temps à autre par la joie de revenir à leurs écuries sans être chargés, par une splendide journée, entre des talus bordés d'herbe nouvelle où de temps en temps ils plongent leurs museaux pour en goûter une bouchée, et puis en un pas amusant caracolent pour rejoindre leurs compagnons montés. Ce qui fait rire les enfants.

Jésus parle avec les sichémites ou écoute leurs conversations. Il est visible que les samaritains sont fiers d'avoir avec eux le Maître et rêvent plus qu'il ne convient. Au point de dire à Jésus, en montrant les hautes montagnes qui sont à la gauche des voyageurs qui vont vers le nord : "Tu vois ? Ils ont une mauvaise renommée l'Ebal et le Garizim, mais pour Toi, au moins, ils sont meilleurs que Sion de beaucoup et ils le seraient totalement si tu le voulais, en les choisissant pour y demeurer. Sion est toujours un repaire de jébuséens, et ceux de maintenant sont pour Toi encore plus hostiles que les anciens pour David. Lui, en usant de violence prit la citadelle; mais Toi qui n'uses pas de violence, tu n'y régneras pas. Jamais. Reste parmi nous, Seigneur, et nous t'honorerons."

Jésus répond : "Dites-moi : m'auriez-vous aimé si j'avais voulu vous conquérir par la violence ?"

"Vraiment... non. Nous t'aimons justement parce que tu es tout amour.\*

"C'est pour cela donc, à cause de l'amour, que je règne en vos cœurs ?"

"Oui, Maître. Mais c'est parce que nous avons accueilli ton amour. Eux, ceux de Jérusalem, ne t'aiment pas."

"C'est vrai. Ils ne m'aiment pas. Mais vous, qui êtes tous d'habiles commerçants, dites-moi : quand vous voulez vendre, acheter, faire des bénéfices, perdez-vous peut-être courage parce qu'en certains endroits on ne vous aime pas, ou bien faites-vous, malgré cela, vos affaires en vous préoccupant uniquement de faire de bons achats et de bonnes ventes sans vous demander si de l'argent que vous gagnez est absent l'amour de vos acheteurs ou de vos vendeurs ?"

"C'est seulement de l'affaire que nous nous préoccupons. Peu nous importe s'il y manque l'amour de ceux qui traitent avec nous. Finie l'affaire, fini le contact. Le profit reste... Le reste n'a pas de valeur."

"Eh bien, Moi aussi, Moi qui suis venu servir les intérêts de mon Père, je ne dois pas me préoccuper de cela. Que ensuite, là où je les sers, je trouve amour ou mépris ou dureté, je ne m'en préoccupe pas. Dans une ville de commerce, ce n'est pas avec tous que l'on fait des profits et que l'on fait des achats et des ventes. Mais même si on traite avec un seul et si on fait un bon gain, on dit que le voyage n'a pas été inutile et on y retourne et y retourne encore. Car ce que l'on n'obtient qu'avec un seul la première fois, on l'obtient avec trois la seconde, avec sept la quatrième, avec des dizaines les autres fois. N'est-ce pas ainsi ? Moi aussi, pour les conquêtes du Ciel, je fais comme vous pour vos marchés. J'insiste, je persévère, je trouve suffisant le peu, en nombre, le grand, car une seule âme sauvée c'est une grande chose, le grand gain pour ma fatigue. Chaque fois que j'y vais et que je surmonte tout ce qui peut être réaction de l'Homme, quand il s'agit de conquérir, comme Roi de l'esprit, même un seul sujet, non, je ne dis pas qu'ont été inutiles ma démarche, ma souffrance, mes fatigues, mais j'appelle saints, aimables et désirables les mépris, les injures, les accusations. Je ne serais pas un bon conquérant si je m'arrêtais devant les obstacles des forteresses de granit."

"Mais il te faudrait des siècles pour les vaincre. Toi... tu es un homme. Tu ne vivras pas des siècles. Pourquoi perdre ton temps là où on ne veut pas de Toi ?"

"Je vivrai beaucoup moins. Et même bientôt je ne serai plus parmi vous, je ne verrai plus les aubes et les couchers de soleil comme les pierres milliaires des jours qui commencent et des jours qui s'achèvent, mais je les contemplerai uniquement comme des beautés de la Création et je louerai pour eux le Créateur qui les a faits et qui est mon Père; je ne verrai plus fleurir les arbres et mûrir les récoltes, et je n'aurai pas besoin des fruits de la terre pour me conserver en vie, car revenu dans mon Royaume, je me nourrirai d'amour. Et pourtant j'abattrai les nombreuses forteresses fermées que sont les cœurs des hommes. Observez cette pierre là, au-dessous de la source, au flanc de la montagne. La source est bien faible, elle ne court pas, mais donne l'eau goutte à goutte, une goutte qui tombe depuis des siècles sur cette pierre en saillie sur le flanc de la montagne, et la pierre est bien dure. Ce n'est pas du calcaire friable ni de l'albâtre mou, c'est du basalte très dur. Et pourtant regardez comment au centre de la masse convexe, et malgré cette forme, il s'est formé un minuscule miroir d'eau, pas plus large que le calice d'un nénuphar, mais suffisant pour refléter le ciel bleu et désaltérer les oiseaux. Cette concavité dans la masse convexe, est-ce par hasard l'homme qui l'a faite pour mettre une gemme d'azur dans la pierre sombre et une coupe d'eau fraîche pour les oiseaux ? Non, l'homme ne s'en est pas occupé. Au cours des nombreux siècles que les hommes passent devant ce rocher que depuis des siècles une goutte creuse par un travail incessant et régulier, nous sommes peut-être les premiers à l'observer, ce basalte noir avec au milieu ce liquide couleur de turquoise. Nous en admirons la beauté et nous louons l'Éternel de l'avoir voulu pour charmer nos yeux et rafraîchir les oiseaux qui font leurs nids près d'ici. Mais dites-moi : est-ce par hasard la première goutte, qui a coulé en dessous de cette corniche basaltique qui surmonte le rocher et qui est tombée de sa hauteur sur la roche, qui a creusé la coupe qui reflète le ciel, le soleil, les nuages et les étoiles ? Non. Des millions et des millions de gouttes, l'une après l'autre, l'une après l'autre se sont succédées, jaillissant comme une larme de là-haut, tombant avec un scintillement pour frapper le rocher et y mourir avec une note d'harpe, et ont creusé d'une profondeur inappréciable tant elle était nulle la matière dure. Et ainsi pendant des siècles, avec le mouvement régulier du sable dans un sablier, pour marquer le temps : tant de gouttes à l'heure, tant au cours d'une veille, tant entre l'aube et le couchant, et la nuit et l'aurore, tant par jour, tant d'un sabbat à un sabbat, tant d'une nouvelle lune à une nouvelle lune, tant d'un mois de Nisan à un mois de Nisan, et d'un siècle à un siècle. Le rocher résistait, la goutte persistait. L'homme qui est orgueilleux et donc impatient et peu partisan de l'effort, aurait jeté la masse et la gouge après les premiers coups en disant : "C'est une chose qu'on ne peut creuser". La goutte a creusé. C'était ce qu'elle devait faire, ce pourquoi elle a été créée. Et elle a coulé, une goutte après l'autre, pendant des siècles, pour arriver à creuser le rocher. Et elle ne s'est pas arrêtée ensuite en disant : "Maintenant c'est le ciel qui pensera à nourrir la coupe que j'ai creusée, avec les rosées et les pluies, les gelées et les neiges". Mais elle a continué de tomber et c'est elle seule qui emplit la coupe minuscule pendant les chaleurs de l'été, pendant les rigueurs de l'hiver, alors que les pluies violentes ou légères plissent le miroir, mais ne peuvent ni l'embellir ni l'élargir ni l'approfondir parce qu'il est déjà comble, utile, beau. La source sait que ses filles, les gouttes, s'en vont mourir là dans le petit bassin, mais elle ne les retient pas. Elle les pousse, au contraire, vers leur sacrifice, et pour qu'elles ne restent pas seules en tombant ainsi dans la tristesse, elle leur envoie de nouvelles sœurs pour que celle qui meurt ne soit pas seule et se voit perpétuée en d'autres. Moi aussi, en frappant des centaines et des milliers de fois les dures forteresses des cœurs durs et en me perpétuant dans mes successeurs que j'enverrai jusqu'à la fin des siècles, j'ouvrirai en eux des passages et ma Loi entrera comme un soleil partout où il y a des créatures. Que si ensuite elles ne veulent pas de la Lumière et ferment les passages qu'un inépuisable effort a ouverts, mes successeurs et Moi, nous n'en serons pas coupables aux yeux de notre Père. Si cette source s'était ouvert un autre chemin, en voyant la dureté du rocher, et s'était égouttée plus loin où il y a un terrain herbeux, vous, dites-moi, si nous aurions eu cette gemme brillante et les oiseaux ce limpide réconfort ?"

"On ne l'aurait même pas vue, Maître."

"Tout au plus... un peu d'herbe plus touffue même en été aurait indiqué l'endroit où la source s'égouttait."

"Ou... moins d'herbe qu'ailleurs, les racines pourrissant par suite d'une humidité continuelle."

"Et de la boue. Rien de plus. Des gouttes inutiles."

"Vous l'avez dit : un égouttement inutile ou du moins oiseux. Moi aussi, si je devais m'attacher uniquement aux endroits où les cœurs sont disposés à m'accueillir par justice ou par sympathie, je ferais un travail imparfait. En effet je travaillerais, cela oui, mais sans fatigue, et même en donnant à mon moi une grande satisfaction, en un compromis agréable entre le devoir et le plaisir. Ce n'est pas accablant de travailler là où l'amour vous entoure et où l'amour rend dociles les âmes à travailler. Mais s'il n'y a pas de fatigue, il n'y a pas de mérite, et il n'y a pas beaucoup de profit, parce que l'on fait peu de conquêtes et que l'on se borne à ceux qui sont déjà dans la justice. Je ne serais pas Moi si je ne cherchais pas à racheter d'abord à la Vérité, puis à la Grâce tous les hommes."

"Et tu crois y réussir ? Que pourras-tu faire de plus que tu n'as déjà fait pour amener tes adversaires à ta parole ? Quoi ? Si même la résurrection de l'homme de Béthanie n'a pas suffi pour faire dire aux juifs que tu es le Messie de Dieu ?"

"J'ai encore quelque chose à faire de plus grand, de beaucoup plus grand que ce que j'ai déjà fait."

"Quand, Seigneur ?"

"Quand la lune de Nisan sera pleine. Faites attention alors."

"Y aura-t-il un signe dans le ciel ? On dit que quand tu es né, le ciel se fit entendre par des lumières, des chants et des étoiles extraordinaires."

"C'est vrai. Pour dire que la Lumière était venue dans le monde. Alors, en Nisan, le ciel et la terre auront des signes, et cela semblera la fin du monde, à cause des ténèbres et des secousses et du rugissement de la foudre dans le firmament et des tremblements dans les entrailles ouvertes de la Terre. Mais ce ne sera pas la fin. Ce sera le commencement, au contraire. D'abord, à ma venue, le Ciel enfanta pour les hommes le Sauveur, et comme c'était une action de Dieu, la paix accompagnait l'événement. Au nisan, ce sera la Terre qui par sa propre volonté enfantera pour elle le Rédempteur, et comme ce sera une action des hommes, elle ne sera pas accompagnée de la paix. Mais il y aura une convulsion horrible. Et dans l'horreur de l'heure du siècle et de l'enfer, la Terre déchirera son sein sous les flèches enflammées de la colère divine, et elle criera sa volonté, trop ivre pour en comprendre la portée, trop possédée par Satan pour l'empêcher. Comme une folle qui enfante, elle croira détruire le fruit considéré comme maudit, et elle ne comprendra pas qu'au contraire elle relèvera ainsi en des lieux où jamais plus la douleur et les embûches ne le rejoindront. L'arbre, le nouvel arbre, à partir de ce moment étendra ses branches sur toute la Terre, à travers tous les siècles, et Celui qui vous parle, avec amour ou avec haine, sera reconnu pour le vrai Fils de Dieu et le Messie du Seigneur. Et malheur à ceux qui le reconnaîtront sans vouloir l'avouer, et sans se convertir à Moi."

"Où cela arrivera-t-il, Seigneur ?"

"A Jérusalem. Elle est bien la cité du Seigneur."

"Alors nous n'y serons pas car au Nisan la Pâque nous retient ici. Nous sommes fidèles à *notre* Temple."

"Il vaudrait mieux que vous soyez fidèles au Temple vivant qui n'est ni sur le Moriah ni sur le Garizim, mais qui, étant divin, est universel. Mais Moi je sais attendre votre heure, celle où vous aimerez Dieu et son Messie en esprit et en vérité.'

"Nous croyons que tu es le Christ. C'est pour cela que nous t'aimons."

"Aimer, c'est laisser le passé pour entrer dans mon présent. Vous ne m'aimez pas encore parfaitement."

Les samaritains se regardent par en dessous, silencieusement. Puis l'un d'eux dit : "Pour Toi, pour venir à Toi, nous le ferions. Mais nous ne pourrions pas, même si nous le voulions, entrer là où sont les juifs. Tu le sais. Eux ne veulent pas de nous..."

"Et vous ne voulez pas d'eux. Mais soyez en paix. D'ici peu il n'y aura plus deux régions, deux Temples, deux pensées opposées. Mais un unique peuple, un unique Temple, une unique foi pour tous ceux qui veulent la Vérité. Mais maintenant je vous quitte. Les enfants sont désormais consolés et distraits, et long est pour Moi le chemin de retour à Éphraïm pour arriver avant la nuit. Ne vous agitez pas. Cela pourrait attirer l'attention des petits et il ne faut pas qu'ils remarquent mon départ. Continuez. Moi je m'arrête ici. Que le Seigneur vous guide sur les sentiers de la Terre et sur les sentiers de sa Voie. Allez."

Jésus s'approche de la montagne et les laisse s'éloigner. La dernière chose que l'on remarque de la caravane qui retourne à Sichem, c'est le joyeux éclat de rire d'un enfant qui se propage dans le silence du chemin montagneux.